Eglise du Saint-Sacrement à Liège

Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuillets 203 à 210
Lundi 8 à lundi 15 février 2021

Yvonne Estienne (1891 † 1975)

Une flamme dans le vitrail. Souvenirs sur Mgr Ghika. 1ère partie

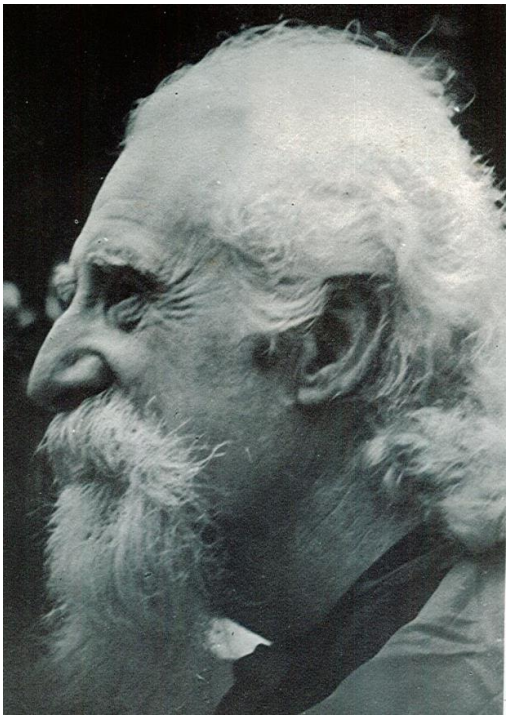
Lettre Préface	3
Avant-propos	5
Chapitre 1 : Le passé prépare l'avenir	13
Chapitre 2 : Auberive	27
Chapitre 3 : L'esprit de Saint-Jean	45
Chapitre 4 : A Villejuif	67
Chapitre 5 : Notre-Dame de France	85
Chapitre 6 : A l'église des Etrangers	101

Les autres chapitres formeront la 2e partie

Chapitre 7 : Le voyageur
Chapitre 8 : Silhouette
Chapitre 9 : Le premier commandement
Chapitre 10 : Ses lettres
Chapitre 11 : Ses écrits
Chapitre 12 : Le dernier voyage

Nihil obstat, Lyon 15 janvier 1963 : H. du Halgouet, Prov. O. M. I.

Imprimatur, Lyon 1er février 1963 : P. Vincent, Vic. Gén.



BIENHEUREUX VLADIMIR GHIKA, PRETRE ET MARTYR

Issu d'une famille princière roumaine, il naît le 25 décembre 1873 à Constantinople (Istanboul), où son père est ambassadeur de Roumanie auprès de la Sublime Porte Ottomane. Orthodoxe d'origine, il se convertit au catholicisme. Après avoir mené de sérieuses études et des activités caritatives et diplomatiques, âgé de 50 ans, il devient prêtre catholique à Paris. Son zèle apostolique s'adresse à tous les milieux sociaux et se tourne vers toute la terre. Il passe ses 15 dernières années à Bucarest, en se dévouant à la formation des jeunes et à l'assistance aux plus démunis. Pour avoir aidé la hiérarchie légitime de l'Elise catholique à maintenir la communion avec le Siège de Pierre, il est arrêté et meurt dans la prison de Jilava (près de Bucarest) le 16 mai 1954. Il est déclaré bienheureux et martyr le 31 août 2013.

Dieu éternel et tout-puissant, Vous avez donné au bienheureux Vladimir, prêtre et martyr, la force de confesser la présence vivante de votre amour même au milieu de la persécution ; accordez-nous, par son intercession et par son exemple, la grâce de persévérer en votre service dans la communion de la foi apostolique. Par Jésus-Christ.

Lettre-Préface du comte Pierre de Briey, neveu de Mgr Ghika et gendre du principe Démètre Ghika

[7]

Chère Mademoiselle,

Vous me demandez la chose la plus simple et la plus difficile en me priant d'écrire quelques mots au sujet de votre livre. La plus simple, car il s'agit d'évoquer la mémoire d'un parent très cher et toujours présent dans nos cœurs. La plus difficile, car votre livre est tout entier une prière et il faut être incroyablement téméraire pour parler d'une prière. Ces lignes si ferventes écrites en la présence de Dieu, jamais je ne pourrai en retrouver le ton et l'intensité. Ce récit tout uni échappe à toute prise, à tout qualificatif.

Il me semble que je puis cependant, sans manquer trop de respect envers le saint prêtre que fut Monseigneur Ghika, l'évoquer à mon tour, tel qu'il m'est apparu lorsque je suis entré dans sa famille et surtout lorsqu'il est venu nous voir en Afrique centrale, au retour de son voyage à Sydney, à l'occasion du Congrès Eucharistique. Chevelure et barbe blanches, les yeux très doux, la tête un peu penchée en avant, sa silhouette dépourvue d'épaisseur donnait une impression de lassitude et de fragilité. On s'attendait à le voir trébucher à tout instant. Il fallait le voir marcher de son pas égal et souple de montagnard pour comprendre que ce faible était infatigable et qu'il ne s'arrêterait de servir et de bénir qu'en entrant, usé jusqu'à la corde, dans la vie même de son Dieu. Sa faiblesse était réelle cependant, mais elle devenait mystérieusement en lui, [8] une force douce et irrésistible. Rien n'était moins calculé que sa démarche. Il semblait attendre, disponible comme un bateau, toutes voiles dehors, guettant le vent propice, je veux dire l'appel de la Providence sous toutes ses formes. Nul n'a pratiqué plus que lui, ce que le Père de Caussade appelle « le sacrement du moment présent ». Il écrit d'ailleurs, lui-

même, quelque part dans ses « Pensées pour la suite des jours » : « Le présent a un nom d'une étrange éloquence. Il est avant tout un présent, un don de Dieu qui appelle, avant toute autre action, l'action de grâces ». Cette entière disponibilité à la volonté de la Providence était comme un corollaire de la simplicité, du naturel avec lesquels il réagissait à toutes circonstances. Il avait certes connu des arrachements très douloureux, mais aucune de ces secousses n'avait durci, ni guindé son caractère. Il était comme un enfant exposé sans défense aux heurts de la vie et parce qu'il avait ce don d'enfance, ce savant, ce lettré trouvait sans effort le chemin des cœurs simples et se trouvait lui-même à l'aise avec eux.

Tout ce que je dis là, vous le dites, vous aussi, et beaucoup mieux que moi dans votre livre. Vous n'avez pas seulement regardé vivre Monseigneur Ghika, vous avez partagé sa vie. Vous avez lutté avec lui, prié avec lui. Vous avez ressenti dans votre cœur, mais aussi dans vos membres, la fatigue des démarches répétées, des veillées prolongées, des efforts entrepris sans succès apparent... Il vous a été donné aussi de travailler seule, confiante en Dieu et fidèle à l'esprit du guide absent. Vous pouvez, en regardant en arrière, considérer cette vie passée avec Monseigneur Ghika ou sous sa direction, un peu comme une maison dont les clefs vous ont été confiées et dont vous connaissez les coins et les recoins. Vous avez le droit de dire que cette maison a été bénie, qu'elle a été la maison de Dieu. En vous suivant, nous entrons dans un sanctuaire. Vous nous apprenez ces secrets d'une sainte vie qui sont aussi les secrets d'une sainte mort. De tout mon cœur et au nom de tous vos lecteurs à venir, je vous dis merci.

Bruxelles, le 1er février 1963.
Pierre de BRIEY.

Avant-propos

[9]

Evoquer la personnalité du prince Vladimir Ghika, c'est entrer dans le merveilleux dont notre siècle discute la possibilité. Plusieurs livres consacrés à cette grande figure ont déjà tenté de la faire revivre ; ils ont en partie réussi. Pourquoi donc lancer un nouveau volume sur ce sujet ?

Nous ne l'aurions pas entrepris si nous n'avions la conviction que certains aspects spirituels et temporels de la vie de Mgr Ghika restent encore à creuser pour le bien de beaucoup d'entre nous. Insistons : le bien profond, celui qui dépasse le seuil de nos habitudes et de nos médiocrités.

Certes ! la fréquentation d'une telle âme ne peut que susciter l'enthousiasme ; mais viser à cela n'est pas notre but. Ici, l'enthousiasme serait légitime ; cependant, ce motif d'ordre extérieur ne représenterait qu'une enfantine curiosité, une soif d'attraction qui finalement n'irait pas loin, tandis que nous trouvons, dans le comportement d'un Vladimir Ghika, l'explication d'un problème troublant pour chacun de nous : celui du conflit qui met aux prises la justice et la miséricorde.

[10]

L'idée que nous nous faisons de la justice divine relève trop souvent de notre imagination. On la voit sous forme d'un commerce, d'un marché avec Dieu ; et c'est une conception fausse, du seul fait qu'elle suppose déjà entre le Seigneur et nous un pied d'égalité sur lequel se mènerait la discussion.

Et la miséricorde ? Ne sommes-nous pas tentés de la regarder comme une faiblesse susceptible d'exploitation, alors qu'elle est, en Dieu, une justice supérieure. Pour rester dans la vérité en appréciant les rapports entre justice et miséricorde, il nous faut partir de l'idée précise, distincte de l'indulgence : elle est la remise d'une dette. Or, si le fait de s'intéresser à une dette prouve

l'existence d'une justice, celui d'aller au-delà, par la miséricorde, prouve une toute-puissance qui, plus encore que le châtiment, est bien le propre de Dieu.

Il nous appartient de choisir entre les deux positions : exploiter ou aimer cette miséricorde, être jugés par la seule justice ou nous réfugier en cette miséricorde… Le redoutable problème s'évanouira, ayant trouvé sa solution, pour les êtres de choix qui sont eux-mêmes, sur terre, des miséricordieux ; et cela parce qu'ils expérimentent et manient cette miséricorde divine remise en leur pouvoir.

Mgr Vladimir Ghika fut un de ces êtres.

Il le fut à un degré magnifique, avec une sûreté de touche qui explique sa vie face à Dieu et face aux hommes. A travers lui, nous avons pu réellement apprécier ce qu'est la justice quand elle a trouvé son sens ultime au service de la miséricorde, et comprendre comment cette miséricorde arrive toujours à avoir le dernier mot sans pourtant affadir la justice.

Pour lui, aucun conflit entre les deux. Avoir trouvé la solution du problème, y croire et en vivre s'enchaînaient. Il pouvait y avoir - et il y avait là - une porte étroite à découvrir. Mgr Ghika s'y était engagé et l'ayant franchie, il débouchait sur l'absolue bonté divine. Enveloppé de celle-ci, ne vivant plus que de la tendresse de Dieu, il en investissait alors tous ceux qui l'approchaient.

[11]

La doctrine d'une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui espérait « autant de la justice que de la miséricorde », fut la sienne. Il aurait pu signer son attestation : « Je sais que Jésus m'a plus remis qu'à sainte Madeleine puisqu'il m'a remis d'avance, m'empêchant de tomber. Il m'a remis non pas beaucoup, mais **tout** » (*Manuscrits autobiographiques*, p. 92). Souvenons-nous de l'épisode où la sainte de Lisieux, parlant du purgatoire, essayait de communiquer sa confiance à sœur Fébronie, terrifiée à l'idée de la justice divine : « Ma Sœur, vous voulez de la justice de Dieu ?

vous aurez de la justice de Dieu. L'âme reçoit exactement ce qu'elle attend de Dieu » (*Manuscrits autobiographiques*, gr. édit. 1955, T. II, p. 61).

Comme sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, le prince Ghika avait donc fait son choix, un choix merveilleux, mais redoutable aussi, car tout de même, ainsi qu'il l'écrivit un jour, il existe en amour des options tragiques !

Et voilà l'enseignement profond, nécessaire, qui se dégage de sa vie et réclame d'être connu : arrivé au point où seul l'amour de l'homme croit à l'amour seul de Dieu, il avait avec la miséricorde divine une affinité qui le rendait lui-même miséricordieux. La vertu théologale d'espérance en découlait, irradiante : elle **espérait** Dieu directement chez lui pour ses amis, ses pécheurs, à la seule condition de les voir courir à la recherche des préférences de l'Ami divin, au-delà des conseils de sa Loi.

Et la joie enveloppait sa vie, malgré les peines, les tragédies qui la jalonnèrent, de par cette conséquence : seuls sont bienheureux ceux qui font miséricorde, parce qu'ils trouveront eux-mêmes miséricorde.

Il n'est pas exagéré de parler de tragédies à propos de l'existence d'un Vladimir Ghika. La sensibilité de son cœur aux prises avec des circonstances adverses, a fait de lui, à plusieurs époques de sa vie, un martyr sans qu'il eut à donner son sang. Là aussi, il nous a laissé de péremptoires leçons au sujet du pardon : pardonner est un acte grave qui ne relève pas de l'indulgence. [12] Quand on aime quelqu'un, on prend ses fautes au sérieux, et la justice demande d'infliger la peine due au délit. Mais que fait Dieu en face des nôtres ? Il va au-delà ; il donne au-delà ; il **pardonne**. Etre seulement juste, ce serait fournir à la créature ce qui lui est nécessaire pour atteindre sa fin ; Dieu nous a donné au-delà du nécessaire en nous offrant son Fils, Jésus-Christ.

A son exemple et toutes proportions gardées, voilà ce que sut faire Mgr Ghika tout au long de sa longue vie. Voilà ce qui

explique ses amoureuses audaces au service des âmes. Voilà ce qui le résume, lui et son apostolat ; il avait su se faire inviter par Dieu à partager son Festin d'amour ; en hôte habituel de cette Table divine, il invitait à son tour tous ceux qu'il rencontrait à la partager.

Ce livre, lui aussi, n'est autre chose qu'une invitation à se nourrir de l'âme d'un Vladimir Ghika, en vue de mieux orienter nos vies au service du Royaume.

Comment l'écrire ? Très simplement, comme il l'eut préféré, et surtout à coups de faits vécus, voire d'anecdotes d'où jailliront un direct enseignement.

Il me reste à justifier **pourquoi** j'ose l'entreprendre. C'est que j'ai bien connu le prince Ghika durant cette quinzaine d'années qui s'écoula de son ordination à la guerre de 1939. Je ne dirai pas que j'eus l'honneur et la joie - ce sont de pauvres mots humains ! - mais la grâce d'être de ses familiers, associée à ses divers apostolats comme à ses réactions personnelles au cours des circonstances qu'il traversa.

On a parlé de sa Fondation d'Auberive et l'on a eu raison puisqu'elle explique sa spiritualité ; mais on l'a mal et incomplètement appréciée parce qu'elle reste quelque peu mystérieuse, de par le volontaire silence des diverses personnalités qui y furent mêlées… Or, ma famille maternelle est originaire d'Auberive ; je possédais là-bas une maison de vacances, sise à côté de l'Abbaye où j'ai passé de longs mois en grande intimité avec celle-ci. Si, [13] pas plus que les personnalités évoquées, je ne peux ni ne veux soulever certains voiles, du moins suis-je au courant de ce qu'ils recouvrent ; et ceci me permet de comprendre, puis d'essayer de dire ce que fut le **vrai** prince Vladimir Ghika.

Il m'a toujours témoigné une invraisemblable confiance, sans doute parce que le Seigneur avait permis que nous nous abordions sur le plan des âmes, plus que sur le croisement de nos routes terrestres. Un jour où devant faire une conférence sur son

apostolat, je lui exprimais ma crainte d'être au-dessous de la tâche et de le trahir : « Non ! me répondit-il avec autorité, vous ne trahirez jamais ! » Il me savait fidèle.

Et c'est parce que j'entends encore sa voix dans la fidélité du souvenir, que j'ai osé livrer ces pages au lecteur.

Neuf années à peine se sont écoulées depuis la mort de Mgr Ghika dans les prisons de Roumanie.

Et déjà, une sérieuse bibliographie explique la place importante qu'il a tenue de son vivant dans l'Eglise, aussi bien que le rayonnement prolongé par les écrits et souvenirs qu'il laisse derrière lui.

Aucun de ces livres ne double l'autre, bien que chacun présente sa substance et sa forme propres. Nous en donnons ici la nomenclature avec une brève indication de ce qu'ils peuvent apporter :

1. - *Du palais à l'autel, Prince Vladimir Ghika*, par Pierre Ghermann (Coll. « Convertis du XXe siècle », Foyer Notre-Dame, 184, rue Washington, Bruxelles). Courte brochure de 16 pages.

Elle résume succinctement la vie et la mort de son héros : premier hommage, publié en librairie, qui lui fut rendu après sa mort, et semble une rapide **introduction** aux livres qui suivront.

2. - *L'Apôtre du XXe siècle, Vladimir Ghika*, par Jean Daujat (La Palatine - Plon, 1956), réédité chez Mame en 1961. 216 pages.

[14]

L'auteur, élève de Normale Supérieure, Directeur du « Centre d'Etudes Religieuses », devenu ensuite « Doctrine et Vie », a personnellement connu Mgr Ghika et collaboré avec lui durant les années qui vont de son ordination à la dernière guerre (1923-1939). Il l'étudie au point de vue de ce qu'il apporta par sa doctrine, sa spiritualité et son apostolat aux milieux intellectuels, politiques, sociaux auxquels il fut mêlé, et aussi bien dans l'Eglise

que dans le monde profane, normal ou anormal des grands pécheurs. Travail **documentaire** sur l'époque qui justifie le titre.

3. - *Une âme de feu, Mgr Vladimir Ghika*, par Michel de Galzain (Beauchesne 1962). 172 pages.

L'auteur, qui confesse humblement n'avoir pas connu Mgr Ghika personnellement, a travaillé avec conscience sur des documents aussi authentiques que divers, réunis par Mgr Barleâ : il nous présente ainsi son héros dans l'ensemble d'une existence qui constitue un document **historique** de premier plan.

4. - *Vladimir Ghika, Prince et Berger, Souvenirs vécus : Roumanie et Auberive*, par Suzanne Marie-Durand (Casterman 1962). 172 pages.

Ce sous-titre indique bien l'intention, admirablement réalisée par l'auteur qui fut d'abord collaboratrice des œuvres commençantes du Prince Ghika, en Roumanie, puis devint supérieure de la brève mais importante Fondation d'Auberive réalisée en France : c'est de l'intérieur de ces œuvres qu'elle donne son témoignage.

5. - Et j'arrive à mon tour avec : *Une flamme dans le vitrail, Souvenirs sur Monseigneur Ghika*.

Je ne pense pas que ce dernier volume fasse double emploi avec les précédents. Il s'appuie sur chacun d'eux et il les appuie, en témoignant à son tour de ce que fut ma collaboration avec Mgr Ghika entre 1926 et 1939.

Tandis que S.-M. Durand voit Auberive de l'**intérieur**, j'en fus un élément **extérieur**, concordant avec ce qu'elle affirme, mais sur deux positions différentes qui s'harmonisent sans se doubler.

Tandis que Michel de Galzain parle en **historien** documenté, [15] je vois surtout en l'histoire de cette vie, ce qui explique l'**esprit** et l'activité dont je fus à la fois juge et partie.

Tandis que Jean Daujat (avec qui j'ai beaucoup collaboré, c'est pourquoi je le citerai souvent) situe la place tenue par un Vladimir Ghika dans la société de son époque en une vaste **synthèse**, je me suis surtout attachée à l'**analyse**, vécue en de typiques détails, de ce que fut cette tranche importante de sa vie.

A tous ces auteurs une amitié me lie, et c'est dans une pleine concordance qu'il faut considérer les pierres apportées par chacun de nous à l'édifice mis au service de la grande figure dont nous souhaitons voir continuer le rayonnement.

Il reste à rendre hommage ici à M. Beauchesne, à la fois ami de Mgr Ghika et éditeur de son enseignement qu'il a réuni en deux volumes :

Pensées pour la suite des jours (2e édition, 1962). 184 pages.

Entretiens spirituels : Les réalités de la Foi dans la Présence de Dieu, la Liturgie du Prochain, La Souffrance, l'Heure Sainte, La Visite des Pauvres (1962). 200 pages.

Il est remarquable de constater l'unité de vues de Mgr Ghika entre ce qu'il enseignait de son vivant (et que j'ai recueilli en de nombreuses notes) et le témoignage apporté depuis sa mort par les publications de la Maison Beauchesne. Le premier confirme le second ; et le second prolonge le premier en le développant.

Que tous ceux qui ont bien voulu me fournir des documents - écrits, relations, photographies - sur Mgr Ghika soient remerciés, tout particulièrement Madame la Vicomtesse Roger de Préval, qui connut intimement notre apôtre et dont la collaboration m'a été précieuse.

[16]

Je formule ici le vœu final que nos communs travaux, ci-dessus signalés, contribuent à garder, à amplifier dans notre monde actuel l'esprit de celui qui fut à la fois **apôtre, âme de feu, prince et berger** ; il se résume en un mot que nous demanderons

par nos prières à notre sainte Mère l'Eglise de prononcer un jour : celui d'un saint.

Yvonne Estienne

Chapitre 1 : Le passé prépare l'avenir

[17]

« *Le chemin du ciel est étroit, mais il est plus facile de ne pas dévier dans un sentier que dans une plaine* ».

(*Pensées pour la suite des jours*).

[19]

Ma première rencontre avec le prince Vladimir Ghika fut marquée d'un caractère aussi inattendu que déconcertant : Il m'a déplu ! Et je ne crois pas m'être trompée en sentant que je ne lui étais pas sympathique non plus… Disons tout de suite que cela devait s'arranger au cours d'un second contact où il me parla de la baraque qu'il était en train de projeter, pour y vivre au milieu des chiffonniers de Villejuif.

Comment cette charité qui débordait les moules habituels ne m'aurait-elle pas conquise ? Et comment, une fois happée par cet amour envahissant, le prince Ghika n'aurait-il pas reconnu en moi un être avec qui on allait tout de même pouvoir s'entendre ?

De part et d'autre, cette fois, et les trompeuses apparences écroulées au profit de nos demeures intérieures, la sympathie s'établissait… que dis-je ? elle s'affirmait d'emblée et déjà vigoureuse.

C'est chez la baronne Coche de la Ferté, présidente de l'œuvre des « Amis des Infirmes » dont le prince était aumônier, que je l'avais abordé pour la première fois, à Paris, en cet hiver de 1925-1926. Cette œuvre, se trouvant en difficulté par suite de l'absence d'une secrétaire malade, avait appris, on ne sait comment - mais ces genres de renseignements se faufilent dans le monde catholique sans discrétion ! - que je ne savais pas refuser d'aider les gens dans l'embarras. On en avait profité. Et donc, je dépannai

l'œuvre, ce qui dura fort peu de temps, juste assez pour me permettre de faire la connaissance de son aumônier.

[20]

Comme tout le monde, j'avais entendu vanter cet être extraordinaire qui avait abandonné les honneurs pour entrer dans les ordres deux ans plus tôt. Chacun prononçait le mot de « saint » en parlant de lui… Voire ? Cela méritait contrôle ! Mais avant d'exercer le dit contrôle, ce qui me dérouta, au cours de notre première rencontre-choc, ce fut l'aspect inattendu d'un homme de 50 ans qui, de loin, en paraissait 70 ; de près, il vous déconcertait aussi avec ses longs cheveux blancs bouclés, sa barbe blanche, ses sourcils fauves et ses yeux charmeurs de Slave au milieu d'une invraisemblable pâleur.

Qui était-il exactement ? D'où venait-il ?

On racontait sur son passé des choses… oui, des choses plus ou moins vraies, exagérées ou déformées. Le tri des renseignements sera facile à faire ici au profit de la seule vérité : je possède, en effet, une feuille couverte de l'écriture soignée du prince Vladimir Ghika où, sur ma demande, en vue d'une documentation exacte, au service des collaborations que j'eus avec lui, il me retraça, un jour, ce qu'avait été sa ligne de vie antérieure : document que je transcris ici, sans y changer une virgule.

« Vladimir Ghika.

« Né le 25 décembre 1873 (à Constantinople).

« Petit-fils du dernier souverain national de Moldavie, Grégoire Ghika X (1849-1856) - d'une famille qui, depuis 1657, a donné dix Princes régnants aux deux Principautés de Valachie et de Moldavie.

« Fils du Général Prince Jean Ghika, ministre de la Guerre et des Affaires Etrangères - ministre à Constantinople, Vienne, Rome et Pétersbourg (où il meurt en 1881).

« Sang français du côté maternel (et de toutes provinces de France).

[21]

« Arrivé en France en 1878. Elevé et instruit en France (Toulouse et Paris).

« Etudes précoces et poussées en tous sens (lettres, sciences, droit, médecine, philosophie).

« Converti à la foi catholique « officiellement » (il l'était déjà de cœur depuis plusieurs années) le 15 avril 1902.

« Fondateur des premières œuvres de charité catholique en Roumanie (maison des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul).

« Licencié en philosophie scolastique et docteur en théologie à Rome chez les Dominicains (1905).

« Organisateur des ambulances pour les victimes des révoltes paysannes de 1907 en Roumanie. Donne des morceaux de peau et de chair pour recomposer, par greffe, les tissus d'un visage brûlé.

« S'enferme avec les Filles de la Charité au lazaret des cholériques de Timnicea en 1913, et y attrape, non pas le choléra, mais la médaille militaire, quoique en qualité de civil.

« Durant la grande guerre, s'occupe tour à tour (outre certaines missions d'ordre politico-religieux au profit de l'Entente) des victimes du tremblement de terre d'Avezzano, des tuberculeux de l'hospice de Rome, des blessés du front, de la levée de la légion roumaine pour continuer la lutte après la paix de Bucarest qu'il ne veut pas reconnaître.

« Dans l'après-guerre, reprise de travaux apostoliques, surtout à Paris, et d'activité littéraire ou artistique (articles de revue dans le *Correspondant*, la *Revue Hebdomadaire*, la *Revue des Jeunes*, la *Documentation Catholique*) - réédition d'un livre sur la *Visite des Pauvres*, Manuel de la Dame de Charité - publication d'un livre de Pensées détachées (« Pensées pour la suite des jours »), etc.… dessins exposés à deux Salons (1921-1923), album des « Intermèdes de Talloires » (1920), etc.

« Ordonné prêtre en 1923 (7 octobre).

« Etablit le Groupement des F.F. et S.S. de Saint-Jean, avec l'autorisation du Souverain Pontife.

[22]

« Auberive - Paris - Villejuif. »

La dernière ligne si laconique ne contient que trois noms, mais combien significatifs de ce qu'allait se révéler, à partir de cette année 1925, un vaste apostolat dont tant d'âmes seront marquées. C'est ce triple apostolat qui sera surtout évoqué dans ces pages.

Auparavant, et pour mieux connaître l'apôtre qui va l'aborder, n'est-il pas utile de revenir, un instant, sur plusieurs tranches de cette vie passée, prélude de ce qui suivra ?

Toute « la manière » du prince Vladimir Ghika tient dans la forme de l'exposé ci-dessus : précision, simplicité qui dit sans ambages ce qu'on doit dire, avec une pointe d'humour pour relever le morceau. Il n'empêche que l'exposé, volontairement sec, mérite de s'habiller de quelques explications, puisées elles aussi à des sources authentiques.

De ses ascendants, ne tenait-il pas cet amour de la liberté, du non-conformisme qui le marqua toujours d'une originalité de bon aloi ?… L'Histoire a enregistré que le règne de son grand-père, Grégoire Ghika X, fut marqué par l'émancipation des tziganes et la promotion de la liberté de la presse. Mais c'est surtout sa mère qui imprima très tôt sur le petit Vladimir un double sceau de piété et de charité en affirmant et prouvant qu'étant princesse, « elle se savait née pour servir le peuple ».

Cette grande dame, Alexandrine Ghika, était fort belle ainsi qu'en témoigne une miniature que son fils, devenu prêtre, gardait toujours auprès de lui dans sa chambre, car il lui avait voué une tendresse teintée de vénération. Mais comme dans les contes de fée, nous la trouvons aussi bonne que belle. Profondément pieuse, elle avait fait baptiser ses fils dans l'Eglise russe orthodoxe à

laquelle elle appartenait ; et il n'est pas douteux que, tout petit, Vladimir ait été émerveille par la somptuosité des cérémonies orientales où il l'accompagnait. Elle l'emmenait aussi dans ses visites chez les pauvres. C'est là, et grâce à elle, qu'il prit contact plus [23] tard, à Salonique, avec les œuvres de Sœur Pucci qui eut aussi tant d'influence sur l'orientation de son apostolat. A cause de sa mère encore, originaire d'émigrés français en Russie, il s'est toujours préoccupé des Russes, tant à Rome qu'à Paris : un grand portrait dédicacé de S. S. Benoît XV célébrait, dans sa chambre, l'importance de son action à leur égard.

Mais n'anticipons pas. Et marquons seulement ici l'influence d'une telle mère sur le cœur de son enfant. Il était si tendre qu'en passant un jour devant un palais de Justice et en apprenant que là se jugeaient les querelles, il se prit à pleurer en face de l'horrifiante découverte : était-il donc possible que tous les hommes puissent ne pas s'aimer ?

Né un jour de Noël, il semblait garder la nostalgie du cantique de Paix qui avait enveloppé, à Bethléem, l'Enfant divin affamé d'amour. Toute sa vie en sera dominée : écolier au lycée de Toulouse où ses parents qui veulent lui donner une culture française l'ont envoyé ; puis, étudiant à l'Ecole des Sciences Politiques à Paris : partout, le Cantique continuera à chanter en lui. Et il sera pour beaucoup dans l'évolution qui l'amènera au catholicisme romain, tandis que son esprit très droit commence à découvrir des lacunes dans sa religion orthodoxe natale. Avant même de quitter Toulouse pour Paris, l'étudiant se sent déconcerté devant la divergence des confessions chrétiennes qui se réclament du Christ ; laquelle réalise le plus justement les volontés du Fondateur ? Laquelle, par conséquent, est la seule véritable ? Serait-ce cette Eglise catholique romaine dont il commence à étudier la doctrine, la constitution, et que sa raison incline à croire authentique ?… Son âme, si profondément religieuse, n'a pas trouvé jusqu'alors dans la foi de ses pères les secours spirituels

qu'il souhaite. De plus, il est tourmenté par la recherche [24] de l'unité des chrétiens que peut seule réaliser la primauté de Pierre.

Incertain, il va confier ses perplexités à l'archevêque de Toulouse, le futur cardinal Mathieu qui le dirige dans ses recherches sans vouloir cependant l'influencer ni le presser. Le débat durera des années encore à Paris - c'est si grave une orientation religieuse qui briserait le cœur maternel ! - mais le Cantique continuera à chanter en sourdine sous les thèmes raisonneurs de l'esprit, à travers la vie du jeune homme si bien doué que tout le monde se l'arrache.

Oui, tout le monde ! Et cependant, une amie d'enfance, Mlle Marietta Dabija témoignera que, dès le matin, quand elle jouait au croquet avec Démètre, frère cadet d'un an de Vladimir, celui-ci ne se mêlait guère à eux et les regardait avec une certaine pitié, pensant qu'ils perdaient ainsi leur temps !… Pour faire plaisir, il lui arrivait pourtant de se prêter avec condescendance à des choses inattendues, tel à devenir comédien de salon, comme il me le conta un jour en riant : « Oui, j'ai joué la comédie sur le désir d'une grande dame qui, devenue vieille et laide, s'était muée en femme de lettres et avait composé une comédie inepte intitulée : *Ce que peut l'amour* ! » Notre acteur improvisé atteint alors ses 27 ans.

Ses débats de conscience vont prendre fin deux ans plus tard, à Rome, quand il entrera dans l'Eglise Catholique par les soins de son ami, le T. R. P. Lépidi, Maître du Sacré-Palais. Il se dévouait alors dans le milieu des œuvres charitables catholiques et fréquentait les églises romaines. On prétend que sa décision fut brusquée par une de ces circonstances où son esprit de foi discerna une indication providentielle : au cours d'une conversation, un interlocuteur le crut catholique ; ne l'ayant pas détrompé, Vladimir Ghika ne put souffrir cette équivoque et demanda de suite - puisque aussi bien il y était prêt - à faire sa profession de foi catholique.

La première nuit qui suivit sa conversion, il entreprit de réciter son chapelet ; mais le tiers de son temps de repos [25] y passa, car chaque fois qu'un Ave ne lui paraissait pas parfait, il le recommençait ! Scrupuleux ?… Non ! mais aligné déjà sur le plan où il conviendrait vraiment d'aborder Dieu.

Pourtant, vingt ans vont s'écouler avant que le nouveau converti aboutisse au sacerdoce auquel il semblait naturel de le voir accéder. Sa volonté y tend et le sens du surnaturel qui le guide en toutes choses ne lui permet guère de rester en deçà. Il vient donc avec confiance demander au pape saint Pie X qui lui témoignait grande bienveillance (ainsi que tous ses successeurs) d'approuver son dessein. Mais à sa grande surprise, le Saint-Père ne l'encouragea pas à entrer dans les Ordres. Il lui conseilla au contraire de rester plutôt dans le monde - du moins momentanément - afin d'y travailler plus efficacement, semblait-il, au salut de ses compatriotes orthodoxes, à l'unité de l'Eglise, et d'y donner, autour de lui, le témoignage d'un christianisme intégralement réalisé dans une vie de laïc.

Sans doute la princesse Alexandrine Ghika n'avait-elle pas été étrangère à cette décision ? Dans une précédente audience que le Saint-Père lui avait accordée en sa qualité de descendante d'une famille régnante, nous savons qu'elle avait parlé de son fils, et dans ce sens, à saint Pie X. Celui qui deviendra par la suite Monseigneur Ghika a toujours attribué grande importance à cette intervention de sa mère susceptible d'influencer la décision de Rome à son égard. Dans un discours qu'il fit à Bucarest en 1946, pour fêter l'anniversaire de l'arrivée des Sœurs de la Charité en cette ville, et l'ouverture du premier dispensaire gratuit, il a fait remonter à cette démarche maternelle toute la suite providentielle de son œuvre au cours de laquelle il constatait l'enchaînement de l'action divine à travers les ans.

C'est qu'en effet, ayant vu dans la réponse du pape une volonté signifiée de Dieu, il pensa que, s'il ne pouvait [26] être

prêtre, il devait du moins se consacrer pleinement à l'exercice de la charité. Et l'orientation de ses activités apostoliques en découla.

Il est intéressant de savoir que, dès cette époque, il conçut la possibilité de fonder une famille d'âmes groupée sous la Règle adoptée par lui, de l'Amour de Dieu. Vingt-quatre ans plus tard, il en posera les bases dans cette Maison d'Auberive qui a joué un si grand rôle dans sa vie.

Mais en 1902, il ne s'agissait pas de se payer de rêves, si beaux fussent-ils : il fallait réaliser la consigne du Saint-Père. Alors se précisent les œuvres de charité auxquelles il se dévoue avec Sœur Pucci, et d'autres encore. Elles ont représenté un déferlement d'amour du prochain pour l'amour de Dieu, sorti d'une sûre doctrine. Car le jeune homme ambitionne d'être un laïc théologien en même temps qu'un laïc charitable ; voilà pourquoi il pousse des études de philosophie qui le conduiront au doctorat de théologie. Il sera un précurseur en cela de la formation scolastique et de l'apostolat des laïcs basé sur une solide doctrine. C'est pour apprendre aux âmes la valeur de la vérité catholique qu'il pratique des charités matérielles de toutes formes envers les pauvres, les malades, les lépreux, les victimes des cataclysmes, des guerres, des révolutions. Au-delà des corps en détresse, il regarde les âmes, et si on le trouve, selon le mot de Jacques Maritain, « à tous les carrefours de la charité », c'est pour y révéler au monde le véritable visage de Dieu qui est Amour.

Durant un séjour chez son frère, le prince Démètre Ghika, consul général de Roumanie, il avait rencontré, à Salonique, en 1904, cette étonnante Sœur Pucci qui, à ses côtés, sut introduire - Dieu sait au milieu de quelles difficultés que d'autres auraient qualifiées d'impossibilités ! - les Filles de la Charité à Bucarest et, par là, fonder l'Asso-[27]-ciation des Dames de la Charité. Avec une religieuse de cette trempe, que ne pouvait-il mettre sur pied ! Un livre ne suffirait pas à le dire. Mais à côté des actes administratifs obtenus des Autorités civiles et religieuses pour ses

fondations, des traits individuels nous prouvent combien, dès cette époque, chaque âme comptait pour lui, à titre d'enfant de l'Eglise, comme si elle était seule. Je n'en relèverai qu'un exemple : Quand il eut organisé à Bucarest le culte gréco-catholique, d'abord dans la chapelle baptismale de la cathédrale Saint-Joseph, puis avec le temps, à l'église de la Strada Polona, peu à peu construite, son souci fut d'y réunir les fidèles presque un à un. Entendait-il, dans la rue, quelqu'un crier : « Giamôo… », il pensait : « Voilà un Transylvain de la région de Médias qui fait le vitrier ; c'est un gréco-catholique ; il faut que je lui dise qu'il a une église de son culte, qu'il n'aille pas dans une église orthodoxe, que je l'y conduise afin qu'il en sache le chemin… » Et, faisant attendre toutes autres occupations, il y conduisait l'homme !

Durant la guerre 1914-1918, d'importantes et multiples missions d'ordre politico-religieux au profit de l'Entente, lui sont confiées : il travaille à la formation d'un gouvernement roumain en exil, fait partie d'un triumvirat, sert d'intermédiaire entre le cardinal Mercier, Mgr Deploige et le Saint-Père, assure d'étroites relations, pour la France, avec les princes Sixte et Xavier de Bourbon-Parme. Or, on peut se souvenir de la mission qu'avaient assumée, à ce moment, ces deux princes avec Raymond Poincaré : préparer une paix séparée entre l'Autriche et les Alliés, afin d'aboutir à une paix authentiquement européenne.

Après-guerre, c'est à Paris que nous le retrouvons, adonné à de nouveaux travaux, mais toujours inspirés par la même ardente foi : il participe aux grands mouvements de rénovation chrétienne, pose partout, de paroles et de gestes, [28] la nécessité de rapprochement des Forces catholiques dans tous les pays. Mêlé à des négociations, aussi bien au Vatican qu'en Roumanie, l'Unité de l'Eglise reste une de ses préoccupations majeures.

Il soutient aussi, en France, le mouvement de renaissance thomiste, celui des artistes chrétiens avec Rouhaut, collabore à diverses revues. « Les Intermèdes de Talloires » qu'il mentionne

sont une suite de très fins dessins à la plume, publiés en un tirage limité et hors commerce. Il en avait trouvé l'inspiration durant un séjour sur les rives du lac d'Annecy chez un couple ami, le peintre Albert Besnard et sa femme, Mme Charlotte Besnard : « petit entracte plaisant, écrira-t-il lui-même, dans une vie vouée à d'autres soucis ». L'entracte fut bref : et même ces petits poèmes, d'abord profanes, se mueront, aux dernières pages, en une poésie religieuse d'une intense beauté.

Si l'auteur et l'artiste en Vladimir Ghika nouent des amitiés dans le monde des lettres et des arts, s'il fréquente, à Paris, la haute société qui est la sienne, ne croyons pas qu'il néglige pour cela ses meilleurs amis : les pauvres, les humbles, les petits. Là encore, je ne citerai qu'un trait, précurseur de son apostolat à Villejuif, et qu'il m'a conté un jour avec une humilité truffée d'humour.

Il s'agit de ses débuts de catéchiste qui, à ce moment-là, ne furent pas heureux, mais devaient lui servir d'expérience par la suite pour mieux faire. On lui avait confié des enfants arriérés - nous dirions aujourd'hui les « demeurés » - parmi d'autres plus normaux. Cependant tous n'étaient-ils pas arriérés, sinon par l'intelligence, du moins par la maladie ; et la turbulence donc ! Que faire d'une telle troupe ? Il imagina, pour fixer les mémoires rétives, un catéchisme en musique : « Tes père et mère hono… » scandait le maître. – « … reras » hurlaient les garçons.

[29]

L'entrain ne dura pas. Vite lassés, les petits faisaient des sottises. Quelle punition imaginer ? Les mettre au coin ? Oui, mais après le coin ? Cela devait finir lamentablement par un jeu nullement méchant, mais déconcertant pour le pauvre instituteur : profitant d'un moment d'inattention de sa part, les enfants s'étaient faufilés sous sa belle table au tapis vert, à moins qu'ils n'aient grimpé ailleurs, laissant le maître seul sur son champ de bataille !… Alors, se rendant compte qu'il manquait

complètement d'autorité pédagogique, le maître s'en fut étudier d'autres méthodes plus sûres pour enseigner la science de Dieu aux esprits bornés.

Et son sacerdoce ? N'y pensait-il donc plus ? Ce serait une grave erreur de le croire.

De janvier 1920 à mars 1922, son frère représenta la Roumanie à Paris et, outre ces fonctions diplomatiques, fut délégué à la Conférence de la Paix, ainsi que son cousin, le professeur-docteur Jean Cantacuzène (un des piliers de l'Institut Pasteur, fondateur aussi, à Bucarest, du bel Institut des sérums et vaccins). Durant ces deux années, Vladimir Ghika habita rue de Bellechasse avec son frère et sa belle-sœur ; il ne les quitta qu'au moment de leur départ, pour s'installer alors 5, rue de la Source, chez les Bénédictins. Il en sera l'hôte entre ses voyages et multiples séjours à Auberive, jusqu'à la guerre de 1939. On l'y trouve souvent agenouillé devant le Saint-Sacrement, ou à l'autel de la Vierge, absorbé en de longues oraisons.

Ainsi donc, une cellule de moine est son domaine ; une vie de prêtre, sans être prêtre, sa raison d'exister. Est-ce suffisant ?

Si Pie X l'a engagé autrefois à faire le sacrifice du sacerdoce, en fils de l'Eglise, il a obéi, mais sans jamais désespérer pourtant d'y aboutir un jour. La preuve en est dans ce mot qu'il dit à un prêtre ami, au printemps de 1922, [30] et qui évoque assez les alternatives d'espoir et de déceptions par lesquelles il a pu passer depuis vingt ans : « Plusieurs fois j'ai cru voir, dans le mur, s'ouvrir une porte. Et puis, au moment de passer, je voyais qu'il n'y avait plus de porte, mais toujours le mur ». Or, en cette même année, le mur allait enfin s'écrouler de par les décisions du pape Pie XI qui levait les derniers doutes de conscience et accordait à ce laïc pourvu - et au-delà ! - de la science enseignée dans les séminaires, toutes les dispenses nécessaires pour un accès rapide aux divers Ordres.

Sa mère, la fervente orthodoxe tant aimée à qui il avait répugné de causer la plus petite peine - et nous savons que c'est, en grande partie, ce qui retarda son entrée dans l'Eglise catholique - sa mère était morte. Tous les obstacles écartés, la seule hésitation possible de ce cœur d'apôtre ne relevait plus que d'une question appuyée sur l'expérience d'un passé de vingt ans : ne puis-je faire plus de bien aux âmes en restant dans le monde pour y donner l'exemple d'un laïc vivant son christianisme en plénitude, comme Pie X l'avait, pour un temps, encouragé ?

« Mais, lui répondit un jour quelqu'un avec qui il en parlait, une seule messe célébrée par vous fera infiniment plus pour le bien des âmes que tout le bien que vous pouvez leur faire par votre action en restant dans le monde ! »

Ce fut le caillou qui cristallisa ses pensées, ses aspirations autour de la définitive décision : la foi en l'efficacité infinie de la messe, la certitude de sa supériorité sur toute forme d'action pour sauver les âmes.

Qui était la personne dont ces mots lui avaient apporté une telle lumière ? S'il n'a jamais caché la raison déterminante qui l'achemina au sacerdoce, il s'est montré plus discret au sujet de l'intermédiaire qui pesa sur sa décision. Il a pourtant raconté comment, dans ses jours d'incertitude, il [31] s'était confié, à Rome, à l'amiral Yamamoto qui fut un de ses grands amis. Celui-ci, une des plus curieuses figures du Japon contemporain où il jouissait d'un grand prestige, ami fidèle de la France, avait mené des négociations avec le Vatican dont il avait reçu les insignes de Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Grégoire. En diplomatie comme en religion, il s'entendait au mieux avec Vladimir Ghika. Ce dernier fit confiance à son ami lorsqu'il lui conseilla d'entrer en relations avec une mystique, convertie, malade, habitant Londres, qui lui avait fourni à lui-même au cours de sa carrière, de précieuses directives : c'était Violette Sussmann.

Nous savons que, sur cette indication, le prince Vladimir, au cours d'un déplacement à Londres pour une affaire politico-religieuse, alla voir cette mystique, après s'être mis en rapport avec l'évêque de Londres. Il devait encore la retrouver à Paris où elle revint par la suite, ayant grande influence sur un groupe d'âmes qui ne fut pas étranger, comme nous le verrons plus tard, à la fondation de la Maison Saint-Jean d'Auberive. N'avait-elle pas rappelé à l'amiral Yamamoto un engagement pris par lui avec Dieu, dans la solitude de sa cabine, sur un vaisseau au large de Ceylan, et qu'il était seul au monde à connaître ? D'autres encore avaient éprouvé la valeur de ses conseils. Ses familiers professaient grande confiance en elle.

Violette Sussmann fut-elle le caillou cristallisateur qui fit du laïc le prêtre que nous avons connu ? Cela est possible et même probable. Il ne m'en a cependant jamais parlé, sans doute par manque de temps car, à partir du jour où nous nous sommes connus, les travaux apostoliques du présent ont déferlé sur nous sans nous laisser beaucoup de loisirs pour revenir sur le passé.

Ce qui importe d'ailleurs c'est de savoir que, le 7 octobre 1923, en la chapelle des Lazaristes, rue de Sèvres, à Paris, le cardinal Dubois conférait l'ordination sacerdotale [32] au prince Vladimir Ghika. Il avait choisi cette chapelle en signe de vénération pour Sœur Pucci et pour saint Vincent de Paul, le patron de ses premières œuvres de Bucarest. Il distribua ensuite aux Sœurs une image caractéristique du sens de l'apostolat sacerdotal qu'il entendait mener : celle de saint Josaphat, Jean Kuntsevitch, Ukrainien, né en 1580, devenu moine basilien à Vilna, convertisseur, « ravisseur d'âmes », puis prêtre, archevêque de Polotsk, mis à mort le 12 novembre 1623 par des révoltés opposés à l'Union à Rome.[1]

[1] Sont corrigées les deux coquilles du texte (1850 pour 1580 et 1923 pour 1623). Né vers 1580 en Ukraine, Jean Kuncewicz est encore adolescent à l'époque de l'Union de Brest (1596) où une partie de l'Eglise d'Ukraine se rattache à Rome et constitue l'Eglise gréco-catholique (ruthène). Entré à vingt ans au monastère basilien

Au Vatican, on avait suivi avec intérêt la vie menée par le prince Vladimir Ghika. Aussi reçut-il, pour son entrée dans le sacerdoce, ce télégramme : « Rome, le 6 octobre - Heureuse occasion votre ordination sacerdotale, Saint-Père daigne s'associer à votre joie et votre bonheur et, avec ses félicitations et ses meilleurs vœux, vous envoie de tout cœur, comme gage abondantes faveurs divines, paternelle bénédiction apostolique. Je prie Votre Altesse agréer mes félicitations et vœux personnels ». (Signé : Cardinal Gasparri).

Les journaux de l'époque ont rapporté que « toute l'Europe couronnée et découronnée » était présente au jour de cette ordination dans la chapelle - heureusement assez vaste ! - des Lazaristes. En tête, une Fille de France, la reine Amélie de Portugal, et puis les représentants du roi d'Espagne, du roi d'Italie, du roi des Belges, du roi de Roumanie, et d'autres… sans parler des ambassadeurs et des ministres.

La plus belle assistance devait cependant présider la cérémonie, affectueusement penchée sur le nouveau prêtre ; mais cette assistance-là, bien que présente, restait invisible celle des saints, des élus de cette Eglise si bien servie par lui dans le passé et plus attentive que jamais à l'assister dans l'avenir.

---

de la Sainte-Trinité à Vilnius, il prend le nom de Josaphat. Déchiré par la séparation qui oppose catholiques romains et orthodoxes, il se dévoue à la cause de l'unité. Nommé évêque de Polock (Polotsk) en 1617, il rencontre des antagonismes exacerbés par des considérations plus politiques et culturelles que religieuses. Lors d'une émeute provoquée dans une visite pastorale à Vitebsk, il est mis à mort, le 12 novembre 1623. Martyr de son attachement à l'Eglise romaine, béatifié le 16 mai 1643 par Urbain VIII, il est canonisé le 29 juin 1867 par Pie IX. A l'occasion du troisième centenaire de sa mort, Pie XI publie la lettre encyclique *Ecclesiam Dei* (12 novembre 1923).

Chapitre 2 : Auberive

[33]

« *Les faits d'aujourd'hui ne sont que les idées d'hier*. »
(*Pensées pour la suite des jours*).

[35]
Auberive ? Un nom, un pays, une vision de charité, une fondation en un vieux monastère tapi dans un beau coin forestier du plateau de Langres (Haute-Marne) qui valut à Mgr Ghika tant de joies et de larmes, tant de grâces et de croix !

Auberive a tenu une telle place dans sa vie qu'il est impossible de parler de lui sans parler, avec quelques détails, de cette Maison Saint-Jean qu'il y établit. S'il donna tant de soins à cette fondation, s'il l'aima aussi profondément, c'est qu'il vécut là, et fit vivre, autour de lui, ce qu'il nommait le « Cantique des Degrés » ; autant dire nos étapes vers l'Amour divin :

« Seigneur, savoir ce que, vous voulez,
« Vouloir ce que vous voulez,
« Faire ce que vous voulez,
« Bien faire ce que vous voulez. »

A cette période de sa vie, il fut suivant son expression, « follement obéré de travail » puisque ses autres œuvres, qu'il projetait de rattacher toutes à celle-ci, continuaient par ailleurs. Il y souffrit atrocement puisque la fondation, arrêtée de son vivant, connut de lourdes peines : « Priez, faites prier, recommandait-il, au cours de ces épreuves, pour que Dieu y trouve son compte ».

Cependant, il ne s'est pas étonné de l'échec apparent - oui, seulement apparent - de ses projets, parce qu'il [36] savait que l'action de Dieu dans le monde se traduit par des lenteurs, des étapes, des détours et des contradictions.

Or, l'action de cette Maison Saint-Jean a marqué une époque. Son rayonnement n'est pas éteint, bien que ses bâtiments aient reçu aujourd'hui d'autres affectations et que son fondateur soit mort. Dans l'éternité seulement nous en apprécierons l'importance. Ici, nous ne pouvons en considérer que l'écorce humaine, avec un instinctif respect pour la surnaturelle moelle qu'elle recouvre.

Pour parler de la fondation d'Auberive, je m'approcherai lentement, oui lentement, par l'extérieur, de ce qui fut son âme. L'effleurer est déjà un grand dessein. Mais pour la connaître telle qu'elle fût, regardons d'abord le cadre où elle s'épanouit. Tout comme les lieux choisis par la Sainte Vierge pour apparaître au monde - La Salette, Lourdes… - cette fugitive et significative apparition de la Charité, projetée par un Vladimir Ghika, entre les années 1926-1930 gagne à se placer au lieu géographique où elle s'est déroulée.

Donc, à 26 kilomètres de la vieille cité des Lingons, on s'enfonce en des forêts qui semblent conduire au bout du monde. Et c'est en effet un aboutissement que la découverte d'un clocher effilé veillant sur des maisons groupées dans un cirque boisé : voilà Auberive, un coquet village de quelques centaines d'âmes. Petit chef-lieu de canton planté sur une terre sèche, peu fertile malgré l'Aube qui coule entre ses collines, mais pittoresque à souhait, il étale une rue principale aboutissant à l'église comme tout village qui se respecte ; d'autres chemins veinulent le pays dans un dessin fantaisiste ; des maisons s'accrochent çà et là sur les pentes, en dégringolade vers la petite rivière qui donna son nom au lieu, l'Aube. Partagée ici en deux bras, elle coule sous des arbres séculaires pour justifier le nom inscrit sur les pancartes : Auberive, rives de l'Aube.

[37]

C'est tout au fond du vallon, relié au village par la promenade « Entre Deux Eaux », ou la vaste allée « Entre Deux Murs » que

s'étale l'importante abbaye cistercienne qui devait tenter Mgr Ghika en quête d'un nid pour sa Maison Saint-Jean.

Cette abbaye de Notre-Dame d'Auberive (Albaripa), de l'Ordre de Cîteaux, filiale de Clairvaux, eut une histoire fameuse. Fondée en février 1135 par Guillenc, évêque de Langres, dont les chanoines embrassèrent la Règle de Cîteaux, elle fut approuvée, en 1138, par le pape Innocent II sur la demande de saint Bernard[2] ; et nous la trouvons florissante jusqu'à la fin du XIVe siècle. Dévastée ensuite par les guerres - en 1426 par l'armée du duc de Bourgogne, en 1586 par les Huguenots - courageusement, elle répara ses dégâts matériels afin de se maintenir en bonne position. De temps en temps, elle envoyait quelques-uns de ses membres étudier à Paris, puis y prendre des grades.

Parmi les abbés qui s'y succédèrent, nous en trouvons qui laissent de grands souvenirs, aussi bien dans le domaine spirituel que temporel : tel Aymon (1240-1242) évêque de Mâcon, retiré à Auberive où il meurt en odeur de sainteté ; Jean Ier de Gouesse (1246-1255), ex-prieur de Clairvaux, qui reçut saint Louis, roi de France, en son abbaye ; Claude Legendre (1695-1709), docteur de Paris, prédicateur célèbre que les chroniques affirment « vertueux et exemplaire ».

Les revenus importants, provenant des exploitations agricoles, étaient représentés par de nombreux troupeaux. En 1386, on

---

[2] Il faut ici corriger les coquilles du texte : « Fondée en février 1135 par Guillenc, évêque de Langres, dont les chanoines embrassèrent la Règle de Cîteaux, elle fut approuvée, en 1158, par le pape Innocent III sur la demande de saint Bernard ». C'est impossible puisqu'Innocent III fut élu pape le 8 janvier 1198 et mourut le 16 juillet 1216, alors que saint Bernard est mort le 20 août 1153.

Le *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés* de Dom L. H. Cottineau (t. I, 1935, col. 188) permet de corriger l'erreur. Le tome IV de la *Gallia christiana* donne la liste des abbés jusqu'au début du XVIIIe siècle (col. 833-837), indique la confirmation par Innocent II (élu le 14 février 1130 et décédé le 24 septembre 1143) datée du 27 mars 1138 et l'édite (instrumenta, col. 169-170) ainsi que la charte de fondation par l'évêque Guillenc en 1135 (instrumenta, col. 165-168).

Sur ces détails, le livre de Suzanne Marie-Durand est plus exact (cf. *Vladimir Ghika, Prince et Berger*, pp. 68-69), mais il faut encore y corriger la mention impossible d'une bulle d'Innocent III (sic) en 1138.

trouve 2554 moutons dans les bergeries ; au siècle précédent, les haras fournissaient des élèves recherchés. Les richesses littéraires ou artistiques ne manquaient pas non plus, comme en témoignent, au Trésor de l'église, les manuscrits précieux, les vases et reliquaires, la chasublerie.

A la période des abbés commendataires, le nombre des moines diminua : 25 en 1573 ; 15 seulement au XVIIIe siècle. [38] Vint la Révolution qu'affronta le dernier abbé, François-Maximilien-Hermand Druon de Ginisdal de Fumal (1779-1791). L'abbaye est alors taxée, en cours de Rome, 260 florins et vaut 16000 livres. Ses propriétés considérables passeront aux Biens Nationaux. Plusieurs de ses bâtiments détruits seront reconstruits dès 1776 et vendus, pour exploitation d'une forge, à un industriel de la Haute-Marne, M. Bordet.

Et puis… et puis… dans la caducité des choses terrestres, après d'autres péripéties, l'abbaye finit par devenir une Maison de détention de femmes, avec aumônier, sous la surveillance des sœurs de la Prison de Lyon. En dernier lieu, à l'époque où le prince Ghika la racheta, elle abritait une Colonie pénitentiaire de plusieurs centaines de garçons.

« Singulière destinée des choses humaines, notait un historien régional, en 1875, et suite lamentable des révolutions : les antiques abbayes - Clairvaux comme Auberive - sanctifiées par la prière et le chant des moines, sont aujourd'hui habitées par les malfaiteurs que la société a dû bannir de son sein. » C'est la principale raison qui détermina le prince-abbé Ghika à l'acquisition de ces lieux : le dessein de « rendre à la prière ce qui avait été autrefois à la prière ».

A côté du riche passé du monastère, mentionnons que le village d'Auberive, situé sur l'embranchement d'une voie romaine, fut entièrement absorbé par les moines. Composé de gens de service dépendant de l'abbaye, il formait, suivant l'usage cistercien, une paroisse monacale pour le service des domestiques

et des ouvriers. Le presbytère possédait un curé (sous-prieur) nommé par les supérieurs du couvent et révocable à leur volonté. Toutes les fermes des environs aux noms chantant d'Acquenôve, Val Clavin, Allofroy appartenaient aux moines.

Est-ce pour cela qu'à l'époque du prince Ghika le pays gardait une âme enveloppée d'une mystérieuse poésie qui [39] inspira des auteurs et des peintres ? Tel André Theuriet, jeune receveur d'enregistrement nommé à Auberive où il trouva sa vocation d'homme de lettres. Même les descendants des familles auberiveraines fixés ailleurs - un professeur à la Faculté de Droit de Paris, une femme peintre, d'autres de cultures diverses - y gardaient des attaches et se retrouvaient, durant l'été, dans leurs vieilles demeures familiales jalousement conservées : le charme d'Auberive, impossible à définir, créait un lien entre tous. Il encercla aussi le prince Ghika dont les relations s'affirmèrent très vite empreintes de sympathie avec les gens du pays et des environs.

Ceux qui pouvaient le comprendre - jusqu'à un certain point - lui devinrent des amis. Ceux qui semblaient les plus fermés à ses conceptions lui vouèrent un respect affectueux, tel qu'en témoignent ces mots d'une femme très rustique d'un petit village voisin : « Oh ! quel homme ! tellement bon et simple ! et pourtant si… si… » (évidemment, elle voulait parler de cette aisance, de cette distinction innée, pour laquelle elle manquait de vocabulaire et qui l'avait frappée. Mais nos paysans sont fins et celle-ci, à défaut du mot rétif, termina par une comparaison pittoresque) : « Enfin, quoi ! celui-là, il sait où mettre ses mains quand il cause ! ».

Tel est le lieu, tel est l'écrin qui allait enchâsser ce joyau de la Maison d'Amour rêvée par un grand cœur.

Mais depuis quand y pensait-il ? Comment, en ce cœur, l'avait-il déjà préparée ?

Une femme de lettres habitant le village, qui signe ses livres du pseudonyme de Claire Auberive, a raconté ainsi, dans un journal local, le premier contact officiel du pays avec le prince-abbé Ghika :

« L'Etat vient de supprimer la Colonie pénitentiaire installée dans l'ancienne abbaye d'Auberive, qu'elle fait [40] vendre aux enchères. Chacun se demande en quelles mains vont tomber ces bâtiments dévastés et profanés depuis plus d'un siècle. Trois amateurs se sont présentés. L'un d'eux, qui porte le costume ecclésiastique, attire tous les regards : mince exagérément, le visage pâle et doux, barbe et cheveux d'argent bouclant sur le cou, sa personne impose le respect. Manifestement, c'est un étranger.

« La mise à prix faite, par l'intermédiaire de Maître P…., avoué honorablement connu à Langres, il se déclare preneur… Aucune enchère ; les autres concurrents, à la surprise générale, restent muets. Puis, le délai rituel écoulé, la bougie s'éteint dans un silence profond, et comme si tout était réglé d'avance, l'abbaye se trouve adjugée à l'inconnu. »

Plus tard, cet inconnu, devenu un ami de la curieuse maison de La Theurelle habitée par Claire Auberive, lui a conté :

« Comme je doutais que l'inspiration qui me poussait à acquérir cette maison fût réelle, je priai Dieu de me donner un signe : *Si vous voulez que j'achète l'abbaye, faites en sorte, lui dis-je, qu'aucune surenchère ne me la dispute*. » Nous voyons comment cette prière fut exaucée.

Mais une question se pose : le nouveau propriétaire avait-il donc besoin de signe ? Pourquoi doutait-il que son inspiration d'acquérir ces bâtiments fut réelle ? On a parlé - plus ou moins justement - de ses relations antérieures avec l'ex-curé de La Courneuve (Seine), qu'on nommait « le Père » Lamy, originaire de Violot (Haute-Marne), petit village qui dépend du Pailly où il termina sa vie. Le comte Bivert a consacré un livre à ce Père Lamy qui fut un visionnaire apprécié d'un groupe d'âmes d'élite parmi lesquelles nous trouvons, à côté d'un Vladimir Ghika, un

Jacques Maritain, un Père Henrion, un Louis Massignon, une Violette Sussmann, et d'autres.

J'ai connu personnellement ce P. Lamy, au Pailly, dont le curé était lié à ma famille. Pas plus que ce dernier prêtre, [41] aussi surnaturel qu'équilibré, ne l'a fait, je ne me permettrai de porter un jugement sur « la mystique » du P. Lamy, bien qu'elle nous ait déroutés à diverses reprises ; et je me contenterai de rapporter ce qui me paraît authentique dans les relations qui existèrent entre ces deux serviteurs de Dieu, un Ghika et un Lamy.

Quoique d'origine, d'éducation, de culture très différentes, ces deux êtres offraient des ressemblances ; une sorte de fluide spirituel attirait le prince Ghika au Pailly. C'est à la table du curé de cette paroisse qu'en 1925, il entendit parler de la prochaine vente d'Auberive et se sentit poussé intérieurement à en acheter l'abbaye.

Depuis longtemps - dès l'époque de son entrée dans le catholicisme - il avait rêvé d'une fondation, sous le signe de saint Jean, qui sèmerait l'amour dans le monde. Plus tard, une fois prêtre, durant une nuit d'intimité spirituelle avec saint Bernard, il avait vu l'utilité de lancer une Croisade - pour délivrer le Tombeau du Christ, mort dans nos âmes par le péché (là est maintenant son tombeau) - des mains des infidèles, représentés par nos infidélités - avec l'emblème de la croix : nos souffrances - avec le signe de ralliement, non plus : « Dieu le veut », mais : « Dieu le préfère » - sous le vocable de saint Jean l'Apôtre qui connut les préférences du Maître en reposant sur son cœur. Du lieu de la fondation - donc Auberive, quand ce lieu se précisa - on pourrait prêcher cette croisade autour de soi en y conviant ses proches, et d'autres, de par le vaste monde.

Pour le futur fondateur, saint Jean représentait celui des Quatre qui donne la plus juste conception de ce qu'est l'Evangile : une présence absolue, personnelle, comparée par Bossuet à celle de l'Eucharistie, la présence du Verbe à la fois Témoin, Juge, Etre,

qui nous appelle à notre destinée éternelle. Seul saint Jean, pour lui, exposait avec ampleur, [42] profondeur et netteté les réalités de la vie divine, parce qu'il avait senti le cœur humain du Christ. L'Apôtre deviendrait donc le patron de ce Foyer sanctifié par le feu de l'amour divin, entre les murs entrevus de ce couvent cistercien, profané depuis la Révolution par d'autres attributions et rendu, enfin ! à la prière : « N'y eût-il qu'une poignée d'âmes pour entretenir ce feu, pensait et dira-t-il, l'œuvre serait éternelle ! »

Le rêve d'Amour ? La vision de la Croisade, à la suite de saint Bernard ? Dans une vieille abbaye de son Ordre ?… Tout ne semblait-il pas simple et clairement indiqué ? Eh ! bien, non, pas si simple que cela : des complications humaines passaient à travers la voie divine. Et, pour les comprendre, il nous faut revenir au P. Lamy.

Dans une apparition que celui-ci aurait eue de la Sainte Vierge, le 9 septembre 1909, Notre-Dame lui aurait précisé qu'elle désirait une Congrégation nouvelle. Près de vingt ans plus tard, au cours d'une réunion où se trouvait Jacques Maritain, le visionnaire dit à l'abbé Ghika, en lui mettant le doigt sur la poitrine : « C'est vous qui la ferez. La Très Sainte Vierge le veut » ; ce que le futur fondateur parut accepter comme une mission.

Cependant, la nouvelle Congrégation souhaitée par le P. Lamy devait comporter une certaine forme de vie, une spiritualité propre qui ne concordait pas complètement avec les vues de Vladimir Ghika. Le P. Lamy avait déjà réuni des postulants ; il donnait des directives à son ami Ghika qui se plaignait, en souriant, de recevoir ces indications spirituelles écrites, par esprit de pauvreté, sur du papier hygiénique, et ainsi rendues difficiles à déchiffrer !

Tel que nous avons connu Mgr Ghika et sa constance à s'assurer de la volonté de Dieu, il prit d'abord au sérieux l'affirmation du P. Lamy, tout en se demandant s'il ne s'agissait pas d'une fausse assurance, du fait qu'il entreprendrait ainsi une chose hors de sa vocation propre ? Pourtant, il se [43] donnait à l'œuvre entrevue avec ce courage surnaturel qui le caractérisait

quand il croyait faire la volonté divine, et qu'aucun obstacle alors, aucun calcul humain n'arrêtait. C'est dans ces conditions que fut achetée l'abbaye d'Auberive.

Pour la payer, le nouveau propriétaire sortit de l'indivision avec son frère en lui vendant sa part du domaine de Bozieni, ce qui par la suite devint pour lui un désastre, puisqu'il restait dépossédé après la liquidation d'Auberive.

Dans le livre qu'il a consacré au P. Lamy, le comte Bivert rapporte, à la fin, ces paroles du Père : « Il ne faut jamais bâtir son existence sur des visions et surtout sur celles des autres. Dans les choses matérielles, il ne faut connaître que le bon sens. Et dans les choses spirituelles, il faut encore du bon sens ; mais là, nous ne saurions nous tromper, ayant les règles infaillibles que Dieu nous a tracées. Il faut se défendre de la mystique. Le démon est derrière la Mère de Dieu (allusion aux visions du 9 septembre 1909) ; si on laisse passer celle-ci, on trouve le démon ». L'auteur juge que « ces paroles semblent la conclusion d'une malheureuse expérience, car au commencement, il ne parlait pas ainsi. »

Assez vite, le prince Ghika revint aux vues claires, réalistes, qui étaient vraiment siennes ; et la méfiance qu'il avait des visionnaires en général chassa l'influence exercée sur lui par le groupe partisan de l'authenticité des visions du P. Lamy. Jamais Auberive ne recruta de sujets envoyés par lui. Une prédiction faite par ce Père, et non réalisée, d'autres circonstances encore, susceptibles de provoquer un certain scepticisme peuvent expliquer la réflexion faite un jour par le prince Ghika à un prêtre ami, après allusion à un accident de santé survenu antérieurement au P. Lamy : « Si j'avais su qu'il était tombé sur la tête, je n'aurais pas entrepris cette affaire. »

[44]

Mais l'affaire était dûment engagée, avec la bénédiction du Saint-Père, implorée dès 1924, au nom duquel était accordé

l'Indult de Rome pour la « Société auxiliaire des Missions ». Il s'agissait maintenant de faire face à la situation en ces immenses bâtiments entourés d'une propriété de 65 hectares.

Si j'ai longuement parlé des difficultés spirituelles de la préfondation d'Auberive, c'est pour mettre au point la position du prince-abbé Ghika lorsqu'il l'entreprit.

Voyons maintenant comment il va s'en tirer !

Le journal local qui relatait l'acquisition de l'abbaye nous a tracé une première esquisse de cette situation, toujours sous la plume de Claire Auberive :

« Voici donc le prince Ghika chez lui dans les vastes bâtiments fort délabrés et mutilés par le vandalisme utilitaire de l'État. Des souvenirs monastiques, rien ne subsiste dans ces lieux jadis imprégnés de prière… Où donc était la chapelle ? Où la salle du Chapitre ? Où le cimetière ? On les retrouvera ! Mais les ossements des moines contemporains de saint Bernard restent mêlés à la terre qu'on foule. Avec son imagination toute orientale, le prince nous décrit une grande crypte dans laquelle les vieux abbés d'antan reposent, assis sur leur cathèdre, mitre au front, crosse en main… Il en est sûr… Pourtant, ce ne sont pas des fouilles qui le préoccupent. Dans un petit coin, le plus habitable de la Maison, quelques femmes toutes dévouées à Dieu se logent tant bien que mal… »

L'acquisition avait en effet déterminé le retour en France de deux Filles spirituelles du fondateur qui, auparavant, se donnaient, en Roumanie, à une tâche de prospection en vue d'établir là-bas un foyer de contemplation et d'apos-[45]-tolat auprès des orthodoxes. Une troisième ne devait pas tarder à les rejoindre.

Le prince Ghika - qui n'était pas encore protonotaire apostolique et qu'on désignait couramment sous le simple nom de prince - arriva donc un beau jour avec deux Françaises, dont l'une assuma la responsabilité de la Maison, et une Grecque. Elles devaient « préparer les voies », c'est-à-dire entreprendre le

nettoyage des immenses bâtisses, le défrichage de la propriété, l'une et l'autre arrivées à un pitoyable état d'abandon. Installées dans une petite maison, sise à l'entrée de l'un des grands portails, avec la modeste somme de 500 francs pour commencer, on peut deviner ce que fut alors la vie aussi frugale que besogneuse de ces trois femmes ! Mais leur foi, leur courage firent merveille : en quelques mois, elles avaient rendu la maison habitable, cultivé des légumes dans le jardin. Si bien qu'au début de juillet 1926, l'aile Louis XV de l'abbaye était prête à recevoir à la fois un groupe de « postulantes » et des hôtes.

Le succès appelant le succès, du renfort leur arriva pour assurer l'existence matérielle et une vie régulière, quasi-religieuse s'amorça. L'évêque siégeant alors à Langres, Mgr Thomas, manifestait une grande bienveillance à cette Famille Saint-Jean ; il lui accorda (à l'insu du prince à qui l'on voulait préparer une surprise pour sa fête) l'autorisation d'avoir une chapelle où fût conservé le Saint Sacrement.

Quelle date mémorable pour tous que celle du 28 juillet 1926, fête de saint Vladimir ! Arrivé la veille, le fondateur découvrit une chapelle toute préparée, équipée, dans laquelle il pourrait célébrer la messe le lendemain et laisser le Saint Sacrement à demeure. A maintes reprises, nous l'avons entendu répéter que cette messe avait été l'une des plus grandes joies de sa vie : l'abbaye, dès lors, était restituée à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce même jour, les trois premières disciples reçurent un habit blanc, mitigé du costume de religieuse et d'infirmière. [46] Et leur vie conventuelle s'installa, très digne, avec récitation complète du Grand Office à la chapelle, le silence, le chapitre hebdomadaire. Quand il se trouvait là, le « Père-prince » comme le nommaient ses disciples, le présidait et prodiguait avec onction la Parole divine à ses enfants. Mais souvent, il était à Paris, ou en voyage çà et là. Revenant au nid toutes les trois semaines environ, il y ramenait avec lui tantôt des hôtes de marque, tantôt des rescapés, tantôt des Russes sans abri.

Durant les vacances de l'an 1926 ces hôtes - de styles si différents ! - affluaient déjà, rendant ainsi la charge assez lourde à la petite communauté naissante. Parmi eux, signalons la reine Nathalie de Serbie, petite cousine du prince, accompagnée d'une dame d'honneur, qui laissa autour d'elle, durant une quinzaine de jours, un ineffaçable souvenir. Ses grandes épreuves familiales avaient fait d'elle une si touchante figure ! Très aimée de son peuple, nous savons que, répudiée par le roi, contrainte à l'exil, elle vivait en France depuis quelques années. Son fils unique, ayant à son tour ceint la couronne, avait été assassiné en même temps que la jeune reine dans une révolution de palais. Depuis lors, renonçant au monde, la reine Nathalie n'était plus que piété et charité.

Protocolairement, je lui fus présentée. Affectueusement, elle m'accueillit, me demanda de revenir la voir par la suite à Paris. Sa sévère distinction se tempérait d'une telle bonté que le village d'Auberive en resta pénétré ; car, durant son séjour, on la vit suivre les offices de la paroisse, assister à l'enterrement d'un paysan qui eut lieu à ce moment, « causer familièrement avec les femmes de son âge, et s'asseoir sur le seuil auprès de ces vieilles qui se chauffent au soleil, un peu désœuvrées. Quel émerveillement ensuite, pour celles-ci, d'apprendre que cette dame tout de noir vêtue, cette bonne dame, « pas fière du tout », s'intéressant à leurs poules, à [47] leur jardin, à la chétive routine de leur existence, avait porté jadis la couronne des reines ! » (Claire Auberive).

Quand vint l'automne, une nouvelle phase se précisa dans la fondation : sous la dénomination de « Frères de Saint-Jean », allait se constituer une sorte de séminaire accueillant des vocations diverses, tardives ou précoces. Plusieurs prêtres, notamment le P. Pel, apportent alors leur collaboration au fondateur. Et parmi les élèves, on compte des valeurs, tel l'abbé Caffarel devenu aujourd'hui l'animateur du Mouvement Familial bien connu,

groupé autour de « L'Anneau d'Or ». Il fut l'enfant chéri du fondateur qui avait assumé la charge de sa préparation au sacerdoce et distinguait, entre tous, celui qu'il nommait tendrement « son petit Henry ».

Ces jeunes gens logent, à l'exemple du prince, dans les étroites cellules des prisons où l'Etat mettait en pénitence ses colons délinquants ; ce qui n'est pas sans mérite de la part des séminaristes et prouve en quel esprit ils vivent.

C'est à cette époque qu'on transféra la chapelle primitivement installée au premier étage, sous les cloîtres du rez-de-chaussée, dans une fort belle salle capitulaire aux voûtes nervées. L'autel, vraiment symbolique, est fait d'un vieux pétrin de chêne, acheté par l'une des ingénieuses Sœurs dans une vente aux enchères d'un village voisin. Quand les Russes se trouvent en assez grand nombre à la maison, la messe est célébrée en rite slave, dans une autre grande chapelle qui fut autrefois celle des prisonniers. Aménagée sommairement à cet effet par les bricoleurs russes, avec une iconostase, on y loue désormais le Seigneur avec autant d'amour que dans la chapelle « latine ».

Animateur de tout, le prince a profondément aimé Auberive, au point de s'en arracher avec peine quand d'autres apostolats l'appelaient ailleurs. Tous les prétextes lui sem-[48]-blaient bons pour y venir, ou y rester : « Je suis obligé de partir demain en province, dit-il, certain jour, à l'un de ses amis parisiens : je vais chercher quelque chose dans un placard. » La province, c'était Auberive ! Le « quelque chose » un calice à en rapporter.

On me permettra, au sujet de cet amour d'Auberive, un souvenir personnel assez pittoresque, relatif à un jour d'inondation où les dangereux caprices de l'Aube nous avaient tous inquiétés dans le vallon auberiverain. A l'abbaye, située en contrebas, l'eau avait essayé « une entrée royale » par la grande porte, proche de ma vieille maison de famille ; elle s'était mise à clapoter sous les cloîtres. La messe célébrée dans ce bruit de cascade, on avait

déménagé en hâte les ornements sacerdotaux et les bougies. Comme si elle n'attendait que cela pour laisser la place libre, l'eau s'était ensuite dignement retirée. Chez nous, à peine s'était-elle montrée plus discrète.

Quand le prince passa nous voir, dans l'après-midi, il tenait à la main une lettre prête à jeter à la boîte. Et, comme je m'excusais de ma tenue de ménage, due aux événements : « Allons donc ! me répondit-il, c'est déjà beau que nous ne nous abordions pas avec des bouées de sauvetage autour du corps ! Mais l'inondation a du bon : j'en ai profité pour écrire à Paris, où je devais repartir demain, que cela m'était impossible à cause du chemin coupé. » Je ne pus m'empêcher de rire en regardant ce chemin parfaitement sec devant nous. Et il sourit aussi : « Oui, bien sûr ! ça va maintenant, concéda-t-il. Tout de même, ce n'est pas mentir ; c'est seulement tirer à soi la vérité. »

Je crois que les hôtes de l'abbaye « tiraient aussi à eux la vérité » en y prolongeant le plus possible leur séjour. On les entendait dire qu'Auberive devenait pour eux un « haut-lieu » où se respiraient l'esprit de prière et le retour à l'Evan-[49]-gile. La Règle, qui commandait tout dans la Maison Saint-Jean et à laquelle le reste se subordonnait, n'était autre chose que la pleine application du premier et du second Commandement : d'où cette grande liberté, cette spontanéité caractéristiques de l'accueil réservé à chacun.

Impossible de citer tous ceux qui en ont bénéficié. Mais, parmi eux, se détachent, à la suite de la reine Nathalie de Serbie : le vicomte Xavier de Maupeaux, officier de marine, secoué alors par une rude épreuve ; le prince Sixte de Bourbon ; M. le Chanoine Vialette, alors curé de Saint-Germain-des-Prés, à Paris ; Mrs. Leigh-Smith, veuve du célèbre explorateur anglais qui a donné son nom à un cap du Groenland. A diverses reprises elle fit des séjours à l'abbaye avouant que, pour elle, il était deux lieux sur terre où elle trouvait son climat spirituel : Rome et Auberive.

Vinrent aussi : le jeune Régamey, devenu aujourd'hui le Père Régamey, dominicain. Récemment converti du protestantisme, c'est dans sa cellule d'Auberive qu'il acheva la rédaction de son livre sur Delacroix ; Mme Vve Frazer, sud-américaine, qui passa quelque temps dans la communauté des Sœurs où elle s'initia à la vie religieuse pour fonder ensuite la Congrégation féminine des Missions Etrangères ; l'abbé Altermann, juif converti ; de nombreux slaves, parmi lesquels l'abbé de Messing, aspirant au sacerdoce, veuf, ancien officier de la marine du tsar, et mélomane, qui donnait des concerts fort appréciés ; Mercédès de Gournay, poétesse de talent que le prince amena à Saint-Jean durant l'hiver 26-27 et qui trouva là son chemin de Damas. Elle devait mourir quelques années plus tard en soignant un indigène atteint du typhus dans le Sud Tunisien où, avec d'autres, elle avait suivi le P. Charles Henrion. Très simple fut sur elle l'oraison funèbre du Groupe : « Notre bien-aimée petite sœur est morte, morte d'un acte de charité. Chantons le Magnificat. »

Raïssa Maritain la mentionne dans son livre des « Grandes Amitiés » mais avec quelques inexactitudes quant à son [50] itinéraire spirituel : c'est le prince Ghika qui tourna vers Dieu cette âme exquise dont le contact et les entretiens, sous les grands arbres d'Auberive, me laissent de précieux souvenirs.

Pourquoi ne pas ouvrir ici une parenthèse pour dire la valeur de ces filles allant vivre chez les nomades, à la suite du collaborateur du prince, le P. Charles Henrion, afin de leur apporter « non la civilisation mais la béatitude », à l'exemple et selon la manière du P. de Foucauld ? Leurs premiers contacts consistaient en soins donnés aux bédouines, amenées par leurs maris, puis venant seules, dans une confiance grandissante. A cette époque, faire de l'apprivoisement en face du monde de l'Islam, était leur but. Elles s'alimentaient avec des pâtes et du lait, vivaient en des chambres dont les murs avaient plusieurs mètres d'épaisseur, afin de se protéger contre la chaleur, quand leurs

occupations d'infirmières ne les appelaient pas au dehors. Pénétrées des enseignements de saint Jean de la Croix, elles projetaient de mener une vie contemplative, en chambres ouvertes, pour laisser passer autour d'elles le rayonnement de leur vie intérieure.

Aux côtés de Mercédès de Gournay vécurent ainsi Mlle de Nanteuil, Mlle Matignon… Pendant les premiers six mois de leur résidence, les Arabes les avaient épiées en se relayant chaque soir : n'y avait-il vraiment aucune communication entre le Père Charles et ce qu'ils croyaient être son harem ? Ils le lui avouèrent par la suite : « C'est bien vrai, nous le savons maintenant, tu ne touches pas ces femmes ! » D'où ils vouèrent au groupe une admiration et une confiance définitives.

Mlle Matignon visitait les familles indigènes. Tous les soirs, quand elle rentrait auprès de ses sœurs, autour du petit âne qui lui servait de monture, les puces sautaient en escadrons à qui mieux mieux ; et la petite équipe ne s'en libérait [51] qu'en lavant son linge au sublimé. Nouveau Moïse, Mlle de Nanteuil, elle, priait sur un rocher solitaire. Les Arabes l'appelaient : « Celle qui prie », ou encore « Les mains bénies », depuis ce jour de chaleur torride où les femmes, dans l'impossibilité de faire prendre leur beurre, avaient dit : « Allons chercher celle qui prie ; elle étendra ses mains dessus et notre beurre prendra. » Ce qui fut fait.

Auraient-elles acquis une telle influence là-bas si elles n'avaient puisé leur vie intérieure dans le rayonnement d'Auberive ?

Ainsi, au petit vallon boisé de la Haute-Marne, se menait une action discrète et fervente dont nulle catégorie d'âmes n'était exclue, telle cette colonie de fillettes de Villejuif qui, deux années de suite, y séjourna dans un moulin en dépendance des grands bâtiments. L'abbaye était devenue un lieu de rencontres où se coudoyaient des êtres de toutes nationalités, de tous milieux, de tous âges, de tous horizons spirituels. D'où cette impression

d’extraordinaire aisance, de largeur d’esprit. Le village lui-même se laissait gagner à cette ambiance.

Comment le Seigneur ajouta à cette floraison le joyau de la souffrance et de l’échec apparent pour le fondateur qui allait y vivre un long Vendredi Saint, nous le dirons plus loin. Il est temps de nous pencher sur l’âme qui animait tous et chacun, en étudiant ce que fut, ce qui est, ce qui reste, en dépit de tous événements, l’esprit de Saint-Jean.

Chapitre 3 : L'esprit de Saint-Jean

[53]

« *Si tu sais mettre Dieu dans tout ce que tu fais, tu le retrouveras dans tout ce qui t'arrive.* »

(*Pensées pour la suite des jours*).

[55]

On pourrait me taxer de chauvinisme en constatant l'importance donnée, en ces pages, à la Fondation d'Auberive ? Pourtant, la valeur de celle-ci dépasse tout point de vue personnel comme en témoigne ce que Jean Daujat affirme dans son livre sur Mgr Ghika : « Nous avons donné quelques indications sur les très nombreuses activités et entreprises qui ont occupé sa vie ; lui-même en voyait l'unité en les rattachant toutes à son Œuvre de Saint-Jean dont toutes n'étaient à ses yeux que des prolongements, des dérivations, des applications ou des formes particulières de réalisation. Il est donc impossible de bien comprendre la mission que Dieu a donnée à Mgr Ghika en ce XXe siècle et sa signification pour nous, sans exposer l'idée centrale de cette Fondation des Frères et Sœurs de Saint-Jean. »[3]

Jean Daujat va même beaucoup plus loin en précisant le rôle de précurseur joué par Mgr Ghika dans la ligne donnée à notre temps par saint Pie X : il situe « trois étapes fondamentales par lesquelles Dieu a voulu orienter l'Eglise du XXe siècle : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; saint Pie X ; Mgr Ghika. »

Il est exact, pour ce dernier, que la Fondation de Saint-Jean a marqué ses autres formes d'apostolat, tel le « Centre d'Etudes religieuses » qui a fait si remarquable carrière sur l'initiative et sous la direction du même J. Daujat. Quand le [56] prince Ghika

[3] J. Daujat : *L'apôtre du XXe siècle, Vladimir Ghika*, éd. La Palatine, Paris.

voulut me confier, au départ, la présidence de la section féminine de ce Centre dont il serait l'aumônier, il me donna comme argument : « Cela tient à Saint-Jean par un bout. »

De même, son action si populaire à Villejuif en relevait encore.

« J'ai choisi, dit-il à un journaliste qui l'interviewait, l'endroit pratiquement le plus délaissé au point de vue religieux et social. Et c'est là que notre Famille, autorisée par le Saint-Père, et qui a nom : « Frères de Saint-Jean » entend agir l'amour de Dieu et du prochain. »

On aura résumé l'importance du sujet en citant ce qu'en écrivit récemment l'Archevêque de Paris, S. E. le cardinal Feltin : « La personne et l'action de Mgr Ghika le situent au cœur des grandes préoccupations actuelles de l'Eglise ; chacun des événements majeurs de sa vie, chacun des traits dominants de sa physionomie spirituelle répondent à l'un des courants profonds qui marquent aujourd'hui la vie des chrétiens. »[4]

Le fondateur lui-même définissait sa Fraternité « une œuvre apostolique comme aboutissement, à point de départ eucharistique, soucieuse avant tout de vie spirituelle et faisant sortir l'action de la contemplation… Ce n'est ni un Ordre, ni une Congrégation, ni même une Confrérie, mais une sorte de convergence-concertée-de-bonnes-volontés en grâce de Dieu. Un organe de coopération pour mieux avancer le Règne de Dieu, d'une souplesse de formes et d'attribution aussi complète que possible, fondé sur la communion sacramentelle et la Communion des saints, et cherchant à s'adapter à toutes les situations comme à tous les besoins. »

[57]

On aurait tort de voir dans cette souplesse une sorte de laxisme. Au contraire, faite d'exigences déterminées par la

---

[4] Préface donnée à : *Une âme de feu, Mgr Vladimir Ghika,* par Michel de Galzain, édit. Beauchesne, 1962.

« théologie du besoin », si elle ne s'attache pas à un programme fixé à priori, c'est pour se mettre plus entièrement à l'école des indications providentielles.

Cette « théologie du besoin », ressort essentiel des activités de Mgr Ghika, a été si bien comprise et définie par J. Daujat, dans le livre qui sera souvent cité, que nous reviendrons sur ce qu'il en dit :

« La théologie est la science de Dieu : Mgr Ghika appelait « théologie du besoin » la découverte de Dieu et de sa volonté en tout besoin qui se manifeste à nous, parce que la Providence, en mettant un besoin sur notre chemin, nous fait connaître par là ce que Dieu veut ou attend de nous pour soulager ou satisfaire ce besoin ; ainsi tout besoin que nous rencontrons est un appel d'amour que Dieu nous adresse pour que nous manifestions et exercions effectivement notre charité par la manière dont nous nous mettons au service de ce besoin. Il s'agit de vivre à chaque instant de cette conviction qu'aucune rencontre n'est un hasard, que toute rencontre est l'œuvre de la Providence, donc que toute rencontre est une présence de Dieu et un don de Dieu. »

« Aucune espèce de misère n'est en dehors du programme », a noté Mgr Ghika dans « La Visite des Pauvres », où il donnait des directives à ses Dames de Charité, en Roumanie.

« Il y a un lien essentiel, continue J. Daujat, entre cette théologie du besoin et ce que nous avons appelé, avec Mgr Ghika, l'esprit de Saint-Jean, c'est-à-dire une vie sans autre règle que toutes les exigences de la charité. En effet, une règle, un cadre, un système, un programme de vie pourrait se trouver en conflit avec un appel de la charité qui ne lui serait pas conforme, qui n'y entrerait pas : être disponible pour tout besoin, quel qu'il soit, n'est praticable que si l'on [58] n'a aucune autre règle que la disponibilité elle-même à toutes les exigences de la charité.

« Le Saint-Esprit s'est servi de Mgr Ghika pour réaliser quelque chose de voulu de Dieu et d'essentiel dans la vie de

l'Eglise au XXe siècle, d'abord en raison de l'infinie variété des besoins que ce siècle représente, ensuite parce que l'envahissement du cancer administratif, emprisonnant de plus en plus la vie dans les réglementations et les systématisations, exige de plus en plus que, dans l'Eglise où l'esprit doit toujours l'emporter sur la lettre, il y ait des hommes et des femmes libres de toute règle, de tout cadre, de tout système, mais prêts à tout, disponibles pour tout, ne refusant rien à priori, à qui l'on puisse tout demander, qui soient vraiment les « bonnes à tout faire » ou les « bouche-trous » de la charité, et pour qui tout besoin qui se présente à eux soit un ordre de Dieu.

« Il y a aujourd'hui ce que Daniel Halévy a appelé « l'accélération de l'histoire », une évolution prodigieusement rapide des conditions humaines et un accroissement souvent explosif des dimensions humaines en tous ordres : cela ne peut faire changer comme le voudraient les modernistes ou les progressistes ce qui appartient essentiellement à la nature de l'Eglise et ne changera jamais, mais cela exige une évolution et adaptation constantes des formes extérieures et contingentes de vie et d'action des chrétiens, ce qui est plus facile quand il n'y a aucune règle à modifier, mais seulement à mettre en jeu une disponibilité d'amour d'une souplesse d'adaptation sans limite. Quand les besoins changent et se multiplient et se diversifient sans cesse, il est bon qu'aucune règle ne puisse être opposée aux besoins sans cesse nouveaux et différents qui se présentent, et que la règle n'a pu prévoir, qu'aucune prévision de programme de vie ne limite la disponibilité à des besoins toujours imprévus. »

[59]

Une telle attitude doit avoir sa source dans une âme unie sans cesse à Dieu pour savoir le retrouver dans tous les besoins rencontrés. D'où les exigences de la vie intérieure pour ceux qui pratiquent cette théologie du besoin. Elle réclame aussi, dans sa voie difficile où l'on n'est gardé ni par des vœux, ni par un cadre

d'existence déterminée, des âmes formées avec le plus grand soin au point de vue doctrinal et spirituel.

Elle met encore en relief la « nouvelle Pentecôte qui explose à cette heure dans l'Eglise et tend à la sanctification du laïcat », la prise de conscience du rôle et de la fonction de ce laïcat qualifié déjà par saint Pierre de « sacerdoce royal » - très différent, certes ! du sacerdoce ministériel du prêtre - mais non moins authentiquement reconnu dans l'Eglise d'autrefois, et redécouvert de nos jours avec toute son ampleur.

La nouveauté de l'Ordre de Saint-Jean dans l'histoire actuelle de l'Eglise ne relève donc pas, comme certains l'ont cru après coup d'œil superficiel, d'une utopie née de l'imagination orientale d'un Ghika, mais de principes solides au service d'un intense amour de Dieu.

« C'est pourquoi saint Jean, l'Apôtre préféré, confident de toutes les préférences du cœur du Christ, fut donné pour patron à un Ordre qui n'avait pas d'autre règle de vie que la recherche des préférences divines ; mais adopter le patronage de saint Jean était adopter, en même temps, le patronage de Marie que Jésus mourant avait confié à saint Jean…

« L'ordre de Saint-Jean devait comporter deux branches : la Maison de Saint-Jean où les Frères et Sœurs vivaient en se livrant à de communes tâches (retraites, enseignement, hospitalité, soins des malades, etc…) ; et la Famille de Saint-Jean composée de personnes dispersées à travers le monde pour y vivre selon l'esprit de saint Jean, y propa-[60]-ger cet esprit et y exercer toutes les activités (apostoliques, bienfaisantes) conformes à cet esprit. »

Cette seconde branche ne reçut jamais d'organisation ; cependant nous avons des raisons de penser qu'elle existe toujours, grâce aux nombreuses âmes formées par Mgr Ghika, continuant à vivre dans le monde de l'esprit de saint Jean.

Les Foyers de Charité, dont le point de départ se trouve à Châteauneuf-de-Galaure, autour de Marthe Robin, n'en sont-ils pas une preuve ? Leur esprit, relevant des exigences de la charité,

n’est-il pas apparenté à celui que tenta de répandre le fondateur de l’Ordre de Saint-Jean ? Nous savons qu’il s’intéressait grandement à Marthe Robin, dans une spiritualité très voisine de la sienne.

Nous avons en mains ce qu’il faut bien appeler les Constitutions de l’essai fait à Auberive - puisqu’il n’y a pas d’autre nom pour fixer les lignes de la vie qui s’y instaura.

Dès le début, s’y précise la préoccupation d’« être un groupe de souplesse et de subordination à l’égard des organes vivants de l’Eglise, et de fournir un service de vrais serviteurs des serviteurs de Dieu, surtout sur le terrain des Missions… Au nom de celui qui, le premier, accourut au tombeau du Ressuscité, mais qui n’osa y pénétrer, malgré son amour, qu’après Pierre, suivant l’ordre marqué par le Bien-Aimé lui-même… Pierre a passé… Et Jean peut désormais entrer. » (Février 1924).

Le fondateur remarque, comme nous l’avons indiqué plus haut, qu’il s’agit d’un essai nouveau (et « toujours nouveau » à la façon du « mandatum novum », du Commandement d’amour), mais un effort aussi pour revivre ce qu’il y a de plus ancien dans l’Eglise de Dieu. S’il y a à chercher, dans les siècles les plus récents, une analogie, elle peut être trouvée dans la Compagnie du Saint-Sacrement (dont l’in-[61]-fluence fut si grande, pour amener la régénération chrétienne de la France au XVIIe siècle) ou dans la Société des Amis de Dieu, au XVe siècle. »

Il étudie ensuite la forme, l’objet, le souci principal de l’Ordre, sur lequel il insiste : « Dans cette tâche d’union à Dieu et d’apostolat, le souci est avant tout d’alimenter et de former le réservoir surnaturel qui permet de l’accomplir. Le souci des canalisations, des terrains et plans d’irrigation ne passe que bien après. On vise d’abord à former des âmes toutes à Dieu pour être capables d’être alors des envoyés de Dieu. Le reste s’établit en suivant les indications de la Providence et de ce que nous appelons « la théologie du besoin ».

Ce qui tient lieu de Règle ?… « Etre sans réserve au service de l'amour de Dieu qui est la seule loi de la Maison :

« On n'y entre que pour l'amour de Dieu.

« On n'y reste que pour l'amour de Dieu.

« On n'en sort que pour l'amour de Dieu.

« On n'y est lié, entre soi, que pour autant qu'on l'est avec Dieu et en raison de Dieu. »

Point de vœux autres que des vœux individuels ; mais quelles exigences ! - celles de l'Amour - dans les conseils de pauvreté (où chacun agit en simple délégué de la Providence), de chasteté (considérée comme une jalousie de l'Amour divin), d'obéissance (étudiée dans sa perfection).

La doctrine de saint Jean appliquée à la vie, et ce qu'est son office particulier au point de vue spirituel, sont vus dans cette perspective : « La maison de la Sainte Vierge est la maison de saint Jean. Mais, d'après la profonde indication de l'Evangile, ce n'est pas la Sainte Vierge qui recueille saint Jean orphelin et enfant d'adoption, c'est saint Jean qui reçoit de son mieux la Sainte Vierge, sa Mère adoptive. C'est la Sainte Vierge qui est chez saint Jean et [62] peut s'y trouver comme chez elle. Ce n'est pas saint Jean qui est chez la Sainte Vierge. Nuance à répercussion pratique. Et réalisation moins présomptueuse assumée dans la Maison qui veut s'édifier suivant le modèle de cette Maison-là. »

Les caractères particuliers de l'action sont prévus, étudiés dans leurs rapports avec les appellations données à la Sainte Vierge en ses Litanies : « Auxilium christianorum, Refugium peccatorum, Consolatrix afflictorum, Salus infirmorum. »

Bien compris, ils sont faits pour créer dans le monde une « Propagation de l'Espérance et de la Charité » tout comme on a constitué une « Propagation de la Foi ».

Sortis d'une vie intérieure alimentée par l'Office divin, ils mettent en rapport « la liturgie du prochain » avec « la Divine

Liturgie », « l'une soutenant l'autre pour prouver, par leur étroite liaison, l'unique Amour de Dieu ».

Comme on pouvait s'y attendre en de telles Constitutions, la vie de saint Jean suivant pas à pas la vie du Seigneur dans le cycle liturgique de l'année, y est approfondie, d'abord pour la comprendre et la commenter, ensuite pour permettre à chacun de chercher, après lui, sa voie et sa mission sur la terre : l'Evangile, les Epîtres, l'Apocalypse de l'Apôtre sont offerts comme base à ce travail.

Pour vivifier ces principes, le fondateur avait composé d'admirables prières qui, grâce à Dieu ! nous restent. Nous transcrirons seulement ici ses implorations pour la Maison d'Auberive et la charité qu'il voulait y voir régner :

Pour la Maison de Saint-Jean : « Seigneur, après avoir été loué ici pendant six siècles, vous avez vu la demeure de votre louange devenir l'asile de nos pires misères. Faites [63] que, par votre grâce et par notre entremise, pour chaque offense qui vous fut faite ici, il y ait un sacrifice, une bénédiction, un cri d'amour vers vous. Que les bons anges viennent ici prendre la place des mauvais esprits. Que la prière remplace l'imprécation. Que le sacrifice paie pour le plaisir coupable. Que la porte du ciel soit ici grande ouverte au lieu de la prison de la terre. Que la liberté des enfants de Dieu succède à la servitude du mal. Et qu'il n'y ait plus ici que la joie du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Aux saints d'Auberive : « Nos bons frères du Paradis, nés ici pour la vie éternelle et dont les restes bénis reposent en cette terre, si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, la cendre des serviteurs de Dieu que vous avez été, elle aussi, saura faire lever de ce sol toute une moisson d'âmes sanctifiées. Que la louange de Dieu renaisse ici en esprit et en vérité, et que, grâce à votre secours fraternel, cette louange vraiment vécue parte du fond de notre cœur plus encore que de nos lèvres. Ainsi soit-il. »

Absolution mutuelle de chaque soir (qui se disait, tous ensemble, après le Confiteor) :

« Pardonnez-nous l'un à l'autre, et jusqu'au fond de l'âme, et sans réserve, à la façon de Dieu et par la grâce de Dieu, ce qui a pu être de l'un à l'autre, une cause de mécontentement ou d'affliction.

« Dans le secret de votre cœur, à la place la meilleure de vous-même, mon frère (ou mes frères), ma sœur (ou mes sœurs), à qui je pense en ce moment, pardonnez-moi comme je vous pardonne si, par malheur, il y a eu pour moi lieu de le faire à la fin de cette journée.

« Jésus, vous me l'avez dit : je n'ai pas le droit de m'approcher de votre autel et du don de votre corps sur cet autel, si je n'ai pas une âme vraiment réconciliée avec l'âme de mon frère.

« Jésus, vous me le faites sentir : je ne puis être selon votre cœur, ni dans votre cœur, si je ne suis pas de tout [64] cœur uni à l'âme de mes frères, et en premier lieu des frères que votre cœur veut réunir en cette Maison. Ainsi soit-il. »

Dans les Constitutions de Saint-Jean comme dans ses prières, tout était prévu, sauf l'action maléfique qui se glisse à travers les entreprises humaines. Dans le don de la Maison à la Sainte Vierge, ne savons-nous pas que tout ce qui est marial s'accompagne de la haine du démon et que si, finalement, elle lui écrase la tête, lui ne se gêne pas pour la mordre au talon ? Ne savons-nous pas aussi que, sur terre, la charité peut connaître ce qu'il est exact de nommer l'envers de la Communion des saints ?

Nous avons des raisons de penser qu'à bien des reprises, à Auberive ou ailleurs, Mgr Ghika a vécu ces réalités. Je n'en citerai qu'une preuve - sans commentaire - à laquelle je fus indirectement mêlée, que peu de gens ont connue, et qui s'est passée à l'abbaye.

J'avais présenté au fondateur une amie d'enfance, agrégée de l'Université, et qui était venue, de Paris, faire une retraite à Saint-

Jean. La veille de son départ, dans sa chambre contiguë à celle du prince (lequel habitait à ce moment le grand bâtiment central), elle avait travaillé tard pour prendre des notes à la lueur de sa lampe à pétrole ; car l'électricité n'était pas installée alors. Aucun bruit suspect. La maison dormait profondément quand, enfin, elle se mit au lit. Sa lampe encore allumée, elle entendit tout à coup chez elle, au long de la cloison du prince, des grattements sur le plancher, comme si un animal, pourvu de griffes, s'y promenait. Bientôt le bruit s'accompagna d'un frou-frou d'ailes au long de la paroi.

Stupéfaite, elle fixait celle-ci sans rien voir quand, brusquement, elle aperçut une « bête » assez grosse, pourvue d'ailes, qui bondit de ce coin, traversa la pièce et vint se nicher à l'extrémité opposée, au-dessus d'une armoire.

[65]

Un cri de terreur échappa à mon amie. Instinctivement, elle se mit à prier, puis, peu à peu, se calma : mais naturellement, elle ne ferma pas l'œil de toute la nuit, sans plus rien entendre, ni voir d'insolite.

Quand je la retrouvai, au sortir de la messe, le lendemain matin, et qu'elle me conta l'histoire, clé de sa chambre en poche, ayant clos rigoureusement tout depuis l'événement, je l'accompagnai chez elle pour vérification… Mais nous avons eu beau procéder aux plus minutieuses inspections, nous n'avons pas retrouvé « la bête » comme, d'ailleurs, nous nous y attendions.

Dans la matinée qui suivit, l'une des Sœurs, rencontrant mon amie et frappée de la fatigue inscrite sur son visage, lui demanda si elle avait bien dormi. L'autre laissa entendre qu'elle avait été en proie à l'insomnie sans pourtant rien préciser de son aventure. Mais la Sœur (pour qui les choses de cet ordre ne semblaient pas nouvelles) de la presser :

- L'avez-vous raconté au prince ?

- Oh ! non. Pourquoi voudriez-vous ?

- Madame, racontez-le au prince !…

Ce qu'elle fit. Mais à peine eut-elle commencé : « Sœur N… voudrait, je ne sais pas pourquoi, que je vous dise quelle mauvaise nuit j'ai passée…

- Je sais, interrompit-il avant qu'elle aille plus loin : vous avez eu la bête !

- Comment êtes-vous au courant !

- Parce qu'elle était chez moi avant. Dans mon lit, elle me serrait aux épaules ; puis, je l'ai vu passer chez vous. Quand vous avez crié, j'ai failli aller frapper à votre porte pour vous avertir qu'il n'y avait qu'à prier. Comme vous n'avez pas récidivé, j'ai pensé inutile de vous rien dire.

Les deux interlocuteurs n'ont pas davantage épilogué.

L'histoire ne fut connue que de deux ou trois intimes dont l'un, un prêtre qui logeait de l'autre côté, avoua [66] cocassement se trouver vexé d'« avoir dormi bourgeoisement pendant ce temps-là ».

- Pourquoi, demanda seulement mon amie à Mgr Ghika, pourquoi est-ce à moi que ceci est arrivé ?

- Parce qu'il faut à ces choses-là des témoins, répondit-il. Et, sans doute qui ne soient pas de la Maison.

Chère Maison où rien ne sentait la « maison bourgeoise de la spiritualité », parce que l'Amour l'emportait sur tout ce qui pouvait s'y passer de grotesque ou de tragique ! Le fondateur ne l'avait-il pas placée sous le signe du « Buisson ardent » ? Ce fut le sujet choisi pour la première retraite fermée qu'il prêcha à ses Sœurs et qu'il m'invita à suivre avec elles : jours de réflexions profondes au cours desquels bien des points de la vie qui nous relie à Dieu me furent découverts lentement, sûrement, à la manière d'un paysage qui se précise en ses lignes très nettes, derrière le rideau tiré sur tout ce qui vous le cachait.

Le Buisson ardent, avec la révélation du nom véritable de Dieu : « Celui qui est », dans sa Réalité toujours présente, il a tout inspiré au Foyer de la Maison Saint-Jean :

« Ce feu, nous disait le prédicateur, au cours de cette première retraite, le nourrissez-vous assez ?… L'abordez-vous sans emphase, avec assez de respect ?… Le Buisson a été rencontré dans le désert au cours d'un épisode de la vie ordinaire, en faisant paître des troupeaux, de même que la descente du Verbe dans la chair humaine s'est faite dans une simple demeure, au cours d'une journée de ménage.

« A ce feu, avez-vous jeté tout le superflu de la vie ? Tout ce à quoi nous pouvons tenir au service de Dieu, mais ne venant qu'après lui, même les plus saintes des missions spéciales, qui seront d'autant mieux remplies qu'on les oublie davantage… Au-dessous, rayonnent les circonstances, les [67] tâches échelonnées, la diversité des dons, des grâces. Cette unique chose doit être posée comme condition à tout : jetez au feu tout ce qui n'est pas Dieu lui-même ; tout cela, vous le retrouverez demain, resplendissant. »

Au fondateur, Dieu ne tarda pas à demander aussi de tout jeter ainsi au feu de l'Amour, même ce qu'il avait entrepris par amour de l'Amour. Il nous reste à voir comment il répondit à la demande. Et ce n'est pas le plus facile à dire.

En s'écoulant, les mois formaient les années - 1926, 1927 - au cours desquelles Auberive offrit un havre de salut à bien des détresses spirituelles et temporelles. On y vit affluer des épaves que le fondateur envoyait, recueillait, assemblait avec l'indulgence d'une charité sans limites. « Au-dehors, l'on peut sourire, s'étonner, voire se scandaliser. Lui ne s'étonne guère, ne sourit que de tendresse, ne se scandalise jamais. Il est au-dessus de l'humaine mesure. » (Claire Auberive).

Mais il résulte de cet état de choses, du côté masculin, un mélange hétérogène de très jeunes gens, d'hommes mûrs, de rescapés sans vocation, d'hôtes divers, qui ne va pas sans inconvénient. Les collaborateurs se succèdent. L'ensemble donne une impression d'instabilité. Si bien que, dans le courant de 1928,

Mgr Thomas, évêque de Langres, invite le fondateur à supprimer la branche masculine de son Œuvre. Pour Mgr Ghika, c'est un coup terrible qui marque un premier effritement de son grand rêve.

L'évêque de Langres a spécifié que la communauté des Sœurs doit être maintenue. Elle l'est, en effet ; mais l'amputation imposée représente un tel déchirement pour le prince qu'il commence à négocier secrètement le passage de l'abbaye à la Famille bénédictine dans laquelle il gîte à Paris depuis des années. On voit l'un de ses membres, dom Potevin, faire à Auberive de fréquentes visites et organiser, avec le con-[68]-cours des Sœurs, les travaux progressifs de restauration et d'aménagement des locaux demeurés jusqu'alors inoccupés.

Sous le coup de ces épreuves, Mgr Ghika va s'éloigner de la France pendant plusieurs mois. Membre des Congrès Eucharistiques internationaux, il part en Australie pour participer à l'un d'eux. Mais, étendant son périple, il entreprend ensuite le tour du monde, se rend en Amérique avec le dessein de rentrer par la Terre Sainte au printemps de 1929.

Son projet se réalisera. Mais son absence prolongée n'arrange les affaires ni à l'abbaye, ni dans ses autres œuvres parisiennes dont j'aurai à parler plus loin.

A Auberive, la communauté des Sœurs subsiste, aidée spirituellement par le P. Charles Henrion qui demeure là durant tout l'hiver 1928-1929. Elle semble même s'accroître de quelques éléments et elle intensifie sa vie de prière.

Mais voici qu'au retour de Mgr Ghika, des divergences de vues, aboutissant à de graves dissensions, s'accusent entre lui et le P. Charles qui s'éloigne à son tour pour regagner le Sud Tunisien. L'été voit défiler des collaborateurs qui ne demeurent point. L'agonie du fondateur progresse. Elle ne touche pourtant pas encore à sa fin.

La mort de Mgr Thomas va précipiter les événements. Il est remplacé, sur le siège épiscopal de Langres, par Mgr Fillon qui invite les Sœurs demeurées à l'abbaye à y constituer un noyau

apostolique diocésain. Nous sommes loin des idées qui ont présidé à la fondation ! Et même ce noyau diocésain ne semble pas pouvoir renaître de la cendre encore chaude de ce qui fut l'ardent Foyer de Saint-Jean ; car des mois s'écoulent sans qu'une réalisation viable se dessine. Les Sœurs ayant attendu, espéré vainement, n'auront plus qu'à quitter à leur tour l'abbaye pour suivre leurs vocations contemplatives en divers couvents, bénédictin ou autres.

[69]

Il ne faudrait pas croire que tout ceci se soit déroulé sans résistance de la part de Mgr Ghika, la résistance de l'amour, sortie de son être pétri d'amour : « Il n'y a rien de nouveau, nous enseignait-il dans la retraite du Buisson ardent, que la qualité et l'intensité de l'amour apporté ici : c'est le feu nouveau. C'est le surenchérissement de la charité fraternelle poussée dans l'âme jusqu'au dernier recoin. C'est le surenchérissement de la pureté poussée jusqu'à l'amour où rien d'impur ne se mêle.

« Voulez-vous pousser l'amour des ennemis jusqu'à ces adversaires que sont les circonstances, les tristesses, les deuils, les sécheresses, tout ce qui semble nous heurter ?… Avons-nous l'intention d'être parfaits à la façon du but, à cette façon qui est créatrice ?… Sans nous payer de mots, avec la suprême simplicité - ce qui est unique et simple doit être simplement pris. Hier, au Buisson de l'Ancienne Loi, le Prophète a répondu : « Me voici ». A la Nouvelle Loi, il y a à répondre : « Me voici sans retour et sans détour ».

Un autre jour, il avait ajouté après avoir parlé des exigences de l'amour : « La voie est étroite. Elle est faite pour que nous y passions seuls. »

Logiquement, il a vécu son enseignement au temps de la grande épreuve d'Auberive : aimer ses ennemis personnifiés par les circonstances adverses, en luttant d'abord contre eux pour le

triomphe de l'amour. Et puis, quand il a compris qu'ils étaient les plus forts, abandonner la lutte pour passer seul dans la voie étroite.

J'ai été témoin à la fois du combat et de la tragique chevauchée solitaire, puisque j'avais la confiance du fondateur et de ses principaux collaborateurs qui m'exposaient leurs vues : ceci, notamment aux temps ultimes où Mgr l'Evêque de Langres convoitait la Maison pour le diocèse, tandis que ses hôtes tentaient encore de la garder à l'esprit de Saint-Jean : « Venez, m'écrivait l'un d'eux, à Paris, en mars 1930, le prince arrive à Auberive durant les vacances [70] de Pâques pour décider des destinées de la Maison avec quelques amis et serait heureux que vous soyez là. »

Une fois à l'abbaye, il nous réunit, en effet, les deux dernières Sœurs qui restaient et quelques collaborateurs amis, pour nous exposer ses idées dans une dernière tentative de résurrection. Mais déchirés dans leur sensibilité, ceux qui tenaient encore les leviers de commande ne pouvaient plus que se heurter et souffrir jusqu'à l'angoisse… « Comment voyez-vous ceci ?… Que pensez-vous de cela ?… Je mendie la lumière ! » me réclamait l'un d'eux.

Sur toute la Maison pesait une trilogie de souffrance, d'amour et de paix. Chacun cherchait quelle pouvait être la Volonté de Dieu sur cette fondation ; et le Seigneur semblait ne répondre qu'en permettant la progression des divergences de vues ! Entre eux tous, mon âme était écartelée, sans voir de solution, puisque chacun estimait sa façon de penser la seule bonne, la seule conforme à la Volonté divine !

Et cette agonie dura des mois encore, traînant, avec des sursauts de vie, du printemps à l'été qui me ramena de nouveau à Auberive. La situation était devenue si grave que le prince ne m'en parlait plus que sous le sceau du secret. Et les autres, apeurés, incertains, se réfugiaient dans un silence gros de menaces : c'est ainsi que nous avons célébré la saint Vladimir du 28 juillet 1930, au cours d'une messe orientale, d'une communion

sous les deux espèces où le sang de la Rédemption semblait nous éclabousser tous. Quelles âmes avaient donc besoin de rachat pour réclamer de telles souffrances ?

Un dernier souvenir de la fin d'août : en arrivant un matin pour la messe à Saint-Jean, je me heurtai à une voiture qui emmenait le prince à Langres, via Paris. Il partait seul, personne n'osant plus guère lui parler, ni même l'accompa-[71]-gner, tant on le sentait criblé par la souffrance : un saint Sébastien percé de flèches, ruisselant à son poteau !… Oui, seul, ne regardant rien, ne voyant rien, avec des yeux pleins de larmes, ainsi se tenait-il dans la voiture en attendant le conducteur ! Alors, j'ai frappé à la vitre de l'auto pour lui apporter, du moins, ma silencieuse affection dans un sourire. A son tour, il m'a souri, comme éclairé un instant dans sa peine. Mais nous n'avons pas dit un mot, parce que l'emploi des mots était devenu impossible en face de la tragédie qui se vivait.

Ces mots humains, ils restent toujours impuissants, ils deviendraient même dangereux aujourd'hui encore pour traduire exactement la nature de cette tragédie. C'est pourquoi ceux qui y furent mêlés se taisent, en dépit de qui voudrait en savoir davantage. Moi-même, ici, je n'ai rien expliqué, ne m'en croyant pas le droit.

Que la première, l'essentielle liquidation d'Auberive ait été l'œuvre du P. Henrion dont les vues n'étaient plus les mêmes que celles de Mgr Ghika ; que ce dernier ait connu ensuite l'abandon de chers collaborateurs le quittant pour les mêmes raisons, ne constitue plus un secret pour personne. Mais les causes profondes des divergences sur lesquelles on a épilogué et dit plus d'une sottise, voilà ce devant quoi il faut savoir s'arrêter, du moins dans l'état actuel des choses.

« Si vraiment on ne sait rien sur le cher Mgr Ghika, qu'on n'écrive rien ! m'a dit une de ses religieuses. Au moins Jean Daujat, dans son livre, a-t-il su (presque toujours) s'arrêter quand il ne savait pas, et il n'a pas craint d'écrire qu'il ne savait pas…

Devant une « Commission » créée par l'Autorité ecclésiastique, je sais qu'il me faudrait parler. Mais la situation alors serait tout à fait différente. En attendant, il me semble que la sagesse requiert que je me taise. »

L'opinion de celle qui fut la supérieure des Sœurs de Saint-Jean clôt le débat. Lui ayant demandé ce qu'elle pensait du farouche silence gardé sur Auberive par ceux qui [72] auraient pu en parler savamment : « Je pense, me répondit-elle, qu'il s'agit là de « secrets de famille » dont une certaine pudeur invite à ne pas soulever le voile. Je me garde bien d'entrer dans ces pénibles querelles dont, pourtant, je crois savoir le fin mot. Respect des vivants, non moins que des morts, souci de mettre en valeur les richesses constructives que recélait une âme de saint, c'est assez pour qu'on garde le silence sur le rôle des uns et des autres ; c'est assez pour qu'on évite d'insister sur certaines divergences de vues qui étaient moins importantes du reste, que la convergence des cœurs dans la charité… « Moi, je suis à Paul ; moi, je suis à Apollo… » Je suis bien sûre que vous pensez comme moi : nous sommes au Christ, n'est-ce pas ? »

Et mon accord lui étant donné : « J'ai éprouvé grande joie, conclut-elle, en constatant que nous sommes du même avis : maintenir la mémoire de Mgr Ghika sur le terrain où il s'était lui-même établi, celui d'un surnaturel très élevé. Le reste est tout à fait secondaire. »

Sur le terrain secondaire, il est utile cependant de réfuter plusieurs critiques qui ont circulé : le prince Ghika - ont prétendu certains - aurait mené à Auberive une « fondation disparate » ? Or, nous avons essayé de montrer que si, en effet, des éléments disparates s'y sont introduits à tort, la fondation elle-même relevait d'une admirable unité de vues, dans un esprit d'Eglise authentique.

Elle aurait abouti à « un échec » ? Apparemment, oui ; mais nous verrons plus loin que cette apparence a pu recouvrir de solides réalisations spirituelles.

« Ses vues manquaient de réalisme - a-t-on encore insinué - et ses essais de fondations religieuses échouèrent en raison, comme le dit Jean Daujat, de son inaptitude complète dans le domaine juridique et administratif, dans tout ce qui comporte des réglementations, et plus encore pour tout ce qui touche à l'argent et à la comptabilité : le domaine [73] financier lui était totalement étranger. » Il avouait lui-même qu'il n'était pas fort en droit canonique ; il disait son insuffisance en administration, encore que le maniement des affaires et l'expérience lui aient beaucoup appris ; il n'était pas fait pour organiser le temporel, ni même en avoir une lucide et efficace conscience. Tout cela est exact. Mais il se rendait cette justice que, dans la prise en main des âmes que la Providence lui envoyait, il avait une très grande autorité, une direction ferme et sûre pour les mettre en pleine correspondance avec la grâce et les engager dans la voie où Dieu les voulait.

Nul ne fut plus éloigné de toute forme d'idéalisme ; pour lui, Dieu, Réalité Première, faisait exister toutes nos réalités tangibles. Vivre ce réalisme de la foi, de la prière, représentait le trait dominant de son enseignement comme de sa spiritualité.

Dire que ses vues manquaient de réalisme ne peut donc s'admettre que dans la méconnaissance de certains moyens humains. Mais ceci posé, je partage entièrement l'opinion d'un religieux qui l'a connu, quand il affirme :

« J'ai toujours considéré Mgr Ghika comme très réaliste en un certain sens : il l'était d'abord par son goût des connaissances exactes : sciences mathématiques, physiques, chimiques, médicales ; il l'était en métaphysique à un très haut degré ; il l'était surtout dans l'exercice de la vie surnaturelle par son adhésion aux réalités de la foi et sa confiance dans tous les signes qui donnent la grâce ; il l'était dans la connaissance des personnes et des circonstances providentielles qui réglait son action ; il l'était

par son entregent et son savoir-faire dans le jeu des relations pour accomplir ce qu'il avait à faire… C'est très délibérément qu'il mettait de côté, en certaines affaires, l'emploi des moyens humains… »

Formuler cette autre critique : « Ses essais de fondations religieuses échouèrent… », c'est prouver qu'on borne tout à Auberive et qu'on ignore les réussites de Mgr Ghika ailleurs : [74] en 1906, l'introduction des Filles de la Charité et de leurs œuvres à Bucarest ; la constitution d'une Association de Dames de la Charité, affaire difficile exigeant, elle, un solide réalisme ; et, plus tard, l'installation des carmélites au Japon.

Le point délicat qui, bientôt, devint crucial, à Auberive, c'est d'y avoir cherché des formes de générosité d'autant plus requises que moins exigées : cause lointaine de désagrégation, hélas ! pour les humaines faiblesses incapables d'accéder à la hauteur spirituelle du fondateur : « Dans la Maison, disaient les Constitutions, il est à souhaiter que, tous les jours, l'Office soit lu et divisé selon ses heures naturelles, si possible en commun, mais sans aucune astreinte. » N'était-ce pas ouvrir la porte aux prétextes de paresse pour s'en dispenser ?

Tenant lieu de coulpes, les Constitutions conseillent encore « l'accusation spontanée et toujours facultative bien entendu au gré de l'amour de Dieu, des fautes considérées comme plus spécialement contraires à l'esprit de la Maison ». N'était-ce pas introduire des possibilités de mesquines rancœurs et jalousies ?

Les Constitutions désignent aussi le supérieur comme « le Frère aîné » qui « ne commande pas mais demande, et demande pour l'amour de Dieu après avoir contrôlé lui-même devant Dieu s'il a le droit de demander pour l'amour de Dieu. On peut avoir le droit de refuser, mais également et uniquement pour l'amour de Dieu, après avoir contrôlé soi-même devant Dieu si l'on a le droit de refuser pour l'amour de Dieu. Ni sanction, ni abus d'emploi par là. L'amour de Dieu allant de l'un à l'autre et faisant voler de l'un à l'autre, si toutes choses sont faites dans l'esprit qu'il faut… »

Trop bon, trop doux, le fondateur n'avait-il pas le tort de méconnaître le mauvais fond de certaines natures portées aux compromissions et aux intrigues ?

[75]

Ajoutons que ses longues absences compromettaient l'esprit que sa seule présence aurait pu maintenir.

Et ses absences même n'étaient-elles pas susceptibles de déconcerter ceux qui ne faisaient qu'aborder le seuil de sa spiritualité ? Telle cette personne, invitée par lui à venir faire une retraite à Auberive et s'étonnant de le voir partir le jour de son arrivée : « C'est avec Dieu que vous êtes venue faire votre retraite, lui expliqua-t-il simplement, et Dieu est ici. »

Tous ceux qui ont critiqué l'essai d'Auberive « n'ont pas assez tenu compte, a écrit J. Daujat, que trop d'intérêts et pas mal de fantaisie ont peut-être exploité cette fondation. Pour en juger, il faudrait avoir vécu ces quelques années dans une grande maison démunie de tout au début, où le fondateur voyait déjà des œuvres comme la Compagnie de Jésus ou les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, lesquelles ont mis des siècles et réclamé des générations pour s'édifier. L'organisation pratique du projet devait échouer, peut-être quant aux causes secondes, parce que Mgr Ghika fut amené, un peu malgré lui, à commencer par le plus difficile, c'est-à-dire par la maison de communauté, et sous une forme beaucoup trop vaste pour un début, mais certainement parce qu'il était dans les intentions de Dieu qu'à cette période de son progrès spirituel, il soit éprouvé par une série d'épreuves et d'échecs particulièrement douloureux et torturants qui devaient servir à le sanctifier (comme ce fut le cas de beaucoup de saints fondateurs !) ».

Et voilà le point final de l'affaire : le prince Ghika a souffert affreusement par Auberive, et cette souffrance fut un élément essentiel de sa sanctification comme de son rayonnement.

Quand, en pleine tourmente, il se trouvait avec des étrangers, tel certain jour où il déjeunait chez nous avec d'autres personnalités, sa verve et son courage restaient entiers. Mais nous

le savions brisé : « Priez, faites prier, [76] recommandait-il à ses intimes, pour que Dieu y trouve son compte. » Et quand les portes de l'abbaye se fermèrent sur lui, il avoua : « Ce pauvre et cher Auberive a été pour moi un lieu d'obscure et étrange épreuve. »

Il la ressentit d'autant plus cruellement qu'une décision contraire à ses projets intervint durant une de ses absences. C'est à Rome qu'il l'apprit, alors qu'il était en train de subir une pénible intervention chirurgicale au sanatorium des Blue Sisters. Le professeur Bastianelli, célèbre chirurgien, avait mis près d'une heure à réduire une hernie qui, dans un cas habituel, aurait pu s'opérer en vingt minutes. Le patient avait fait l'admiration du personnel hospitalier par son courage, sa ferveur, au milieu de ses souffrances physiques ; et nul n'aurait pu soupçonner le chagrin qui lui brisait le cœur : la destruction en son absence de ce qu'il avait édifié avec tant d'amour. Il fut déchiré aussi par la dispersion des âmes fidèles et surtout par la défection de certains disciples très chers. Sa souffrance faisait peine à voir. Il répétait, plus tard encore, à Bucarest, longtemps après la liquidation de l'Œuvre : « Pourquoi ?… Pourquoi ?… » C'était comme la souffrance de saint Bernard au sujet du disciple qui l'avait quitté et retournait à l'abbaye d'où il était venu à lui pour une vie plus parfaite.

Pourquoi, en effet, Dieu permettrait-il les désaccords et les séparations entre des âmes dont la droiture et la pureté d'intention sont indiscutables, sinon pour en tirer des enrichissements spirituels ?

Tout en posant ses « pourquoi ? », Mgr Ghika le savait bien, lui qui écrivit dans « La Sainte Vierge et le Saint Sacrement » : « Nous sommes devant des réalités. Ce sont des réalités qu'il faut fournir, des âmes et des vies qui doivent se donner. Un Sacrifice réel est devant nous, il lui faut, de notre part, des sacrifices réels. »

Il savait aussi, pour nous l'avoir fait méditer, les conséquences de la parabole sur la moisson, qui pose le travail [77] apostolique tel que le demande l'Esprit Saint, et réclame l'indifférence avec laquelle nous devons accepter de jouer le rôle de semeur ou de

moissonneur, puisque l'un ou l'autre est équivalent sous le regard de Dieu.

Indifférent ? Il ne pouvait pas l'être ; mais abandonné, par amour, à ce qui le crucifiait, il le fut totalement : « Une fois offertes à Jésus, nos souffrances cessent de nous appartenir pour être siennes. Une fois siennes, elles ont une valeur qui nous dépasse. Elles sont capables, mêlées aux siennes propres, aux amertumes de la croix ou du jardin des Oliviers, de changer la face du monde. » (Visite des Pauvres).

Pas moins, en effet. Et c'est sans doute ce qui, sur le plan des réalités spirituelles, a fait d'Auberive, sous l'apparence d'un échec, une grande réussite.

En 1931, l'abbaye fut passée aux Bénédictins de Paris, auxquels succédèrent des Cisterciens de la Commune Observance. Aujourd'hui, en 1963, elle n'abrite plus que des colonies de vacances relevant d'une Société privée. Mais les âmes qui ont prié et souffert entre ces murs gardent la conscience d'avoir été d'humbles maillons nécessaires à la solidité d'une chaîne. Et celles qui continuent, au cloître et dans le monde, à vivre de l'esprit de Saint-Jean, dans la fidélité à la grâce reçue par lui, prolongent incontestablement une action dont la valeur et la portée nous seront connues plus tard, sinon sur terre, du moins dans la lumière de l'éternité.

Chapitre 4 : A Villejuif

[79]

« *Fais grandement les plus petites choses et très humblement les plus grandes. Y a-t-il par ailleurs de grandes et de petites choses quand on fait tout pour l'amour de Dieu et rien que pour lui ?* »

(*Pensées pour la suite des jours*).

[81]

Si l'on était friand d'histoires sensationnelles, il y aurait lieu d'écrire non pas un chapitre, mais un volume sur la vie de Mgr Ghika au milieu des chiffonniers communistes.

Mais nous ne cherchons pas ici à faire choc. Sur un tout autre plan, nous voudrions seulement la rattacher - et étroitement, malgré ses pittoresques apparences ! - à toute la grave réalité qui coule et déborde de l'esprit de Saint-Jean.

Ceux qui ont vu, dans cet apostolat de la zone, un essai précurseur des prêtres-ouvriers, se sont trompés : toute l'activité, tout l'enseignement de Mgr Ghika y furent purement et uniquement religieux, et jamais il ne se serait engagé dans une action sociale, à plus forte raison dans une lutte sociale.

La cause profonde de ce qu'on a appelé sa « sublime équipée » est sortie de son amour des âmes, assoiffé de leur relèvement et de leur salut. Il n'a rempli, à Villejuif comme ailleurs, que le rôle d'un instrument docile dans les mains de son Créateur, apporter l'Amour autour de lui.

La forme d'évangélisation du P. de Foucauld au désert l'avait déjà tenté à l'époque qui précéda Auberive où Louis Massignon qualifiait les projets du Groupe dont nous avons parlé, à propos du P. Lamy, d'« œuvre assez foucauldienne de structure de bons Samaritains ». C'est dans cet esprit que, voulant vivre pauvre

parmi les pauvres, en un coin pire que le désert à bien des points de vue, il demanda au cardinal-archevêque de Paris de lui désigner, dans la zone [82] rouge, un point où il pourrait rencontrer les pires misères sociales et morales jusqu'alors abandonnées à elles-mêmes.

Au-delà de la Porte d'Italie, le fief rêvé, peuplé de gueux de toutes sortes, notamment de chiffonniers communistes, s'étalait sur un terrain vague, entre le Kremlin-Bicêtre et Villejuif. C'est là que celui qui n'était encore que l'abbé Ghika s'en alla, un soir d'octobre, sans avoir le sentiment d'accomplir un geste original, mais seulement une œuvre utile, sans plus.

Une heure avant son départ, il assurait encore son service à l'église des Etrangers où je passai le voir dans son bureau. Une petite, bien petite valise était posée à ses pieds. Et, dans la simple confiance qu'il avait l'habitude de me témoigner, il m'avoua : « J'ai un cafard épouvantable ! » sans se douter que cette émouvante humilité en disait plus long sur sa générosité que le geste spectaculaire de partir là-bas.

Certes ! l'aristocrate, le fin lettré acceptait de tout son cœur fervent cet apostolat ouvert sur les abîmes de la misère humaine et les trésors de la miséricorde divine ; mais il ressentait intérieurement la profondeur de cette misère, liée au dépouillement nécessaire de tout son être à son service. L'enivrement du bienfait à répandre s'était évanoui ; sans doute aussi la conscience de cette plénitude de Dieu en soi qui aide à tout porter, s'était-elle voilée. Il ne restait plus à l'apôtre qu'un apport surnaturel certain, mais non perçu, pour le soutenir devant les peines entrevues, dans le mystère qui, de partout, à ce moment, l'oppressait.

Et je me suis demandé si cette heure d'angoisse à laquelle j'assistais avec un silencieux respect, n'était pas la [83] meilleure garantie des futures récoltes auxquelles il allait travailler là-bas ?

Mais qu'était-ce donc ce « là-bas » ? Où et comment le situer ?

Sur le terrain désigné par le cardinal, le prince avait, non sans peine d'ailleurs, établi une habitation dont il a donné lui-même une rapide description à Maurice Coquelin, au cours d'une interview :

- Si j'ai voulu planter ma tente, c'est pour m'éviter l'embarras de choisir une maison (!) Le Ministère de la Guerre m'offrit d'abord une ancienne baraque (Adrian) qui ne fit pas l'affaire. On consulta ensuite la Compagnie des Chemins de fer P. L. M. qui me fit présent d'un vieux wagon, lequel ne put trouver place sur le terrain. Finalement, je découvris un fabricant qui, en 24 heures, me monta une coquette (?) baraque en planches, (9 mètres sur 3) tout à fait adéquate. (On aura deviné que les points d'exclamation et d'interrogation sont de nous). Spécifions ici que la baraque en question lui avait été fournie par un de ses amis, M. Genin, et que le wagon offert par le P. L. M. ne fut pas utilisé par crainte de complications, sur son passage, de la part de la mairie alors « communisante ».

- Combien aurez-vous de pièces ? Continue d'interroger le journaliste.

- Ma baraque se divise en trois parties : chapelle, couchette et dispensaire. Nous soignerons les âmes, mais nous soignerons aussi les corps. Et cela, sans arrière-pensée.

- Vous serez, sur la zone, l'ouvrier d'une « cellule » chrétienne…

- Je l'espère bien. Ma baraque où, les cloisons enlevées, trente personnes pourront assister à la messe, est surtout une chapelle de secours. Songez que l'église la plus proche est à 2 kilomètres. Il s'agit pour le moment d'opérer le point de cristallisation.

[84]

Comme on le voit, sa première préoccupation avait pour objet la chapelle ; par la suite, il lui donna presque toute la place ; « on ne voyait qu'elle et le spectacle qu'il offrait à tous les passants

était celui de la messe célébrée publiquement (et qui attira d'abord, par curiosité, avant qu'il ait pu en assurer le sens et la nature), celui aussi des longues heures qu'il y passait en prière devant le Saint Sacrement ou à réciter son bréviaire. Jamais il n'aurait consenti à distraire, en vue d'un travail rémunérateur, la moindre parcelle de son temps que, comme prêtre, il estimait devoir tout entier et exclusivement au culte de Dieu (messe et bréviaire) et à la prière d'abord, ensuite au ministère des sacrements, à la prédication de la parole de Dieu, à tous les contacts, conversations, visites, réceptions que comportait le travail apostolique. » (J. Daujat).

Son existence matérielle réduite au minimum fut vite organisée : comme couchette, une planche mobile, fixée au mur ; comme appareils de cuisine, un poêle à pétrole sur lequel il préparait sa pitance, voisine de celle d'un Curé d'Ars. Moins habile que lui, cependant, il me conta, un jour, l'histoire de certaines pommes de terre qu'il avait essayé de faire cuire en robe des champs. Comment s'y prit-il pour qu'elles deviennent si dures qu'elles étaient immangeables ? Sans doute, les avait-il retirées trop tôt de son feu maigrichon !… Patiemment, il les remit, le lendemain, à la cuisson : elles en sortirent encore plus fermes ! Trois jours de suite, il s'obstina, et les pommes de terre avec lui, sans produire aucun résultat. Alors, il ne restait plus qu'à recourir à une solution de facilité : de l'eau, du sel et des pâtes. Cette fois, l'affaire pouvait réussir.

« Je mange de la cuisine incolore, inodore et à peu près sans saveur, nous disait-il en souriant, car j'ai conservé ce reste de civilisation qui consiste à ne pouvoir vivre dans une [85] atmosphère de friture. » Aussi l'invitions-nous à dîner, Jean Daujat, d'autres et moi, chaque fois que la chose lui était possible, pour être sûrs qu'au moins ce jour-là il s'alimenterait normalement. Chez moi, son rond de serviette avait sa place dans un tiroir du buffet de salle à manger.

Un jour, Jean Daujat me confia triomphalement qu'il avait pu lui envoyer un beau poisson :

- Aujourd'hui, il mangera bien !

- Je n'en suis pas si sûre que vous.

- ?

- Saura-t-il… et aura-t-il le temps de le faire cuire ?

Après information, nous avons appris qu'il l'avait mangé cru !

Qu'était-ce encore que cela à côté du froid ? Car, la baraque ne comportant aucun moyen de chauffage, tout y gelait durant certains hivers rigoureux : l'eau dans le broc, et même la barbe et la moustache. Un matin, il fut impossible au dormeur d'ouvrir les paupières collées par la glace. Les frotter augmentait encore la difficulté de dégager les yeux… Au bout de quelques jours, le patient avait trouvé le moyen de se tirer d'affaire : « Il faut, nous disait-il, commencer par effriter doucement la glace au bord des paupières ; après, le dégel se produit, et tout se retrouve dans l'ordre. »

Comment prit-il contact avec ses futurs paroissiens ?

Je l'ai narré dans une revue de jeunes à cette époque.

Si je tiens à redonner ici intégralement ce texte - au risque de redites sur quelques points déjà connus - c'est parce qu'il fut écrit tout chaud, avec certaines expressions tombées de la bouche du héros qui me communiquait ses premières impressions. Comme le papier était destiné à la publicité, je le soumis ensuite à Mgr Ghika qui l'approuva, ce qui me permet de garantir ici la totale authenticité des faits :

[86]

« Vous avez lu peut-être le livre du P. Lhande « Le Christ dans la banlieue ». Vous savez en tout cas que des apôtres, touchés de la misère des banlieues parisiennes, vont y porter la paix et la vérité. Voulez-vous que je vous parle aujourd'hui de l'un d'eux et de ses moyens d'action, de conquête dans ce qu'on nomme « la ceinture rouge de Paris » ? Il s'agit du prince Vladimir Ghika,

petit-fils du dernier Prince régnant de Moldavie, « prince dans le siècle, comme le dit splendidement Jacques Maritain et, suivant une destinée plus haute, prêtre dans l'Eglise de Jésus-Christ ». Prêtre, c'est-à-dire sauveur d'âmes et d'autant plus attiré par les plus malheureuses, les plus ignorantes.

« C'est pourquoi le prince Ghika s'en fut, un soir de mars dernier, dans un quartier quasi-sauvage bien qu'il soit à la porte de Paris ; un quartier où l'église la plus proche est à 2 kilomètres ; un quartier de chiffonniers - ce qui n'était pas pour lui déplaire - et de communistes ; ce qui valait encore mieux : à Villejuif.

« Il s'en fut, une petite valise à la main, traversa des terrains vagues ; et quand il arriva dans une simili-rue, ou plutôt dans un lieu où les maisons sont plantées à la diable comme des pierres dans un champ, il mit la clef dans la serrure d'une baraque en bois de 9 mètres sur 3 : sa baraque, fraternellement installée auprès des autres.

« Et là, le prince Vladimir Ghika déposa sa valise ; et il commença par prier dans le lieu dénommé chapelle ; car la baraque comprend trois petites cases mobiles : une chapelle, un dispensaire, une chambre à tout faire pour le missionnaire… Ce que fut cette prière, nous pouvons l'imaginer un appel au secours vers le Maître qui, le premier, a dit « J'ai pitié de cette foule ».

« Et l'appel fut entendu. Le lendemain, deux petites filles attirées par la curiosité, abordèrent le prince sur le seuil de sa baraque :

[87]

- Monsieur le curé, est-ce que tu fais la messe ?

- Mais oui, je fais la messe.

- Est-ce qu'on peut venir voir ?

- Mais oui, venez demain matin, à 7 h 20.

« A l'heure dite, les deux petites étaient là, fichus bien croisés sur la poitrine, yeux agrandis d'étonnement. Et le mystère sacré se déroula pour elles. Il se déroula en laissant tomber dans leurs âmes

quelque chose d'inattendu et de divin… Après la cérémonie, elles se retirèrent en faisant au prince Vladimir Ghika un petit salut protecteur pour lui marquer leur satisfaction ; et… elles revinrent le lendemain. C'était si intéressant de voir « faire la messe » ; et puis, le « curé » avait un sourire si doux, des yeux si bons ; et il donnait de si belles images !

- Il faudrait qu'Alice vienne ! Dirent-elles.

- J'invite aussi Alice, proposa le prince.

- Mais c'est qu'elle ne peut pas venir seule ; tu comprends, elle est toute petite : elle a 6 ans ! Nous l'amènerons.

« Et le jour suivant, ces grandes personnes de 9 ans amenèrent Alice. Tout ce monde arriva une demi-heure en avance ; tout ce monde avait besoin de se détendre et de rire avant d'assister à la messe. Mais ceci n'était pas de nature à embarrasser le prince Ghika qui n'a voulu conserver de grande que sa charité : tout simplement, il se mit à jouer à cache-cache, dans sa baraque, avec les petites ; et la messe n'en fut que plus recueillie ensuite.

« Après Alice, il en vint d'autres encore… Maintenant, une troupe de petits garçons se précipitait dans une commune, touchante et ignorante bonne volonté pour servir la messe. Le prince en avait plusieurs pendus à sa chasuble au moment de l'élévation ; et lorsqu'il se retournait sur l'étroite plate-forme pour annoncer le « Dominus vobiscum » à sa pittoresque assistance, il fallait qu'il fît bien attention pour [88] ne rien écraser des mains, des bras ou même des têtes qui se pressaient à ses pieds. Ah ! quelles messes que ces messes-là !

« Cependant, le prince Vladimir Ghika aurait pu demander à Dieu pourquoi, seuls, des enfants venaient accueillir ses débuts d'évangélisation. Il ne le demanda pas parce que, serviteur docile, il se contente d'assurer le travail sans poser de questions au Maître ; mais le Maître le lui dit. Un jour, dans son volumineux courrier, il trouva une lettre tracée par la plume incertaine d'une petite. La lettre venait d'un pensionnat de Blois où les journaux

avaient apporté l'écho de l'installation du prince à Villejuif. Et la lettre disait : « Monseigneur, nous avons offert pour vous, mes camarades et moi, 520 communions ; 1750 sacrifices ; 63 promenades refusées ; 127 privations de dessert… etc. »

« Alors, le prince Ghika comprit pourquoi son apostolat, dans ce milieu enfantin, était béni ; il comprit et remercia le Seigneur ; il remercia et se servit des petits pour gagner l'âme des parents.

« Ici, que de difficultés ! que de luttes à la fois douces et acharnées entre l'apôtre et ses étranges paroissiens ! - car nous sommes, ne l'oublions pas, en plein milieu communiste.

« Mais la charité peut tout, la charité totale, absolue à la manière du Christ. Dans sa baraque, le prince Vladimir Ghika vit pauvre parmi les pauvres sans vouloir même qu'une femme vienne lui préparer son frugal repas. Il a appris à faire son lit et à balayer son « appartement ». Il a essayé aussi d'apprendre à allumer son feu. Il n'a pas pu, malgré toute sa bonne volonté, obtenir d'autre résultat que de couvrir de cendres sa soutane et sa grande barbe ; alors, il ne s'est pas obstiné et il a acheté un poêle à pétrole sur lequel il procède à sa rudimentaire cuisine. Pour se procurer de l'eau, il va lui-même en chercher à la fontaine qui est à [89] 300 mètres de sa baraque. Des enfants pourraient lui rendre aujourd'hui ce service, mais il ne le veut pas, parce que « faire la queue » à la fontaine avec les commères, c'est un moyen de les connaître ; et les connaître, c'est leur parler de Dieu.

« La charité est ingénieuse. Elle arrive à tout quand elle veut bien ce qu'elle veut… »

Les enfants furent donc les premiers clients de l'apôtre de la zone, puis ils amenèrent peu à peu leurs parents, ce qui n'alla pas tout seul ! Ceux-ci se tenaient à distance ; ou bien, dans une instinctive méfiance, ils manifestaient quelque hostilité. Il y eut même des pierres, jetées dans l'ombre, sur l'homme incompréhensible qui suscitait tant d'étonnement. Mais l'homme

était si affable, si indulgent, il avait un sourire si délicieux que des revirements ne tardèrent pas à s'opérer.

Et puis, on pouvait se faire soigner au dispensaire où l'on prit l'habitude de venir. On y causait aussi. On assista à la messe, d'abord pour voir ce que c'était. Mais la grâce aidant, il y eut des baptêmes, des Premières Communions, des retours sur la bonne route de jeunes gars mal aiguillés, comme de vieilles gens sclérosés dans le péché.

Ainsi, les bienfaits commencèrent à ruisseler sur cette population de chiffonniers, de réfugiés arméniens, polonais, italiens, de par l'homme incompréhensible devenu l'ami de chacun. Tous ces « laissés pour compte » de la société, à défaut d'Auberive où il ne pouvait plus les recevoir, le prince Ghika était venu les chercher à domicile puisqu'il ne se résignait pas à les abandonner à leur sort ! Et l'abordage réussissait pleinement.

Quelle méthode employait-il ? Ni cinéma, ni gymnastique, ni attractions d'ordre extérieur : la méthode directe, [90] ainsi qu'il l'avait exposée, dès le début, à Maurice Coquelin en son interview :

« Pas de compromis avec les dangereux à-peu-près du naturalisme. Nous apportons la Bonne Nouvelle. Nous la proclamons à tous les échos. Il ne faut pas qu'il y ait à cet égard le moindre doute. Pour aborder ces pauvres gens désarmés en face de tous les problèmes de l'existence, il faut se montrer à visage découvert : pas de calculs, pas de sinuosités ! Les pensées de chacun sont révélées, a dit le vieillard Siméon. On connaîtra les miennes. Je mènerai la même vie que mes paroissiens. Et cela ne me coûtera pas, car je suis habitué à me contenter de peu.

- Prévoyez-vous une conquête rapide ? avait alors demandé le journaliste.

- J'ai, dès maintenant, avec cette population, des rapports excellents. Une véritable camaraderie, nette et franche, règne entre nous. On m'avait dit : « Apprenez l'argot ». Plaisanterie ! Nous parlons de toutes choses, et en excellent français. Je les traite en

« messieurs », c'est la seule façon qui convienne. Avec les Italiens, nombreux à cet endroit, mêmes relations cordiales. »

On comprend que M. Coquelin ait donné à la relation cette conclusion : « En prenant congé de ce prince non pas gagné, mais comme prédestiné au cœur de la démocratie, je suis frappé par la tranquille confiance qu'il manifeste devant le succès de son effort. Il ne semble pas qu'il ait parcouru, de l'antique palais de ses pères à la moderne bicoque de banlieue parisienne, un chemin long et difficile. Il est allé de l'un à l'autre avec simplicité, porté sur l'aile d'une foi limpide, agissante. »

Les propos rapportés ne sont qu'interview. Dans la vie concrète, comment Mgr Ghika mit-il en complet accord théorie et pratique ?

[91]

Jamais il n'aborda ses voisins de zone avec cette condescendance apitoyée dont le peuple a horreur, avec juste raison. Petit au milieu de ces petits, il se tenait de plein-pied parmi les plus déshérités. Cependant, il gardait soigneusement ses dignités et, quand il allait voir ses chiffonniers, non seulement il évitait toute négligence dans sa mise, mais, pour les mieux honorer, il lui arrivait de revêtir sa plus belle soutane.

Jamais il ne leur cacha son rang princier dont il était justement fier ; il ne pensait pas devoir « se le faire pardonner » et donc, il garda toujours, parmi eux, son langage et ses manières habituelles. « Ces pauvres gens auraient été humiliés, blessés, froissés profondément s'il s'était mis, comme certains avaient cru devoir le lui conseiller, à leur parler argot et à employer des mots grossiers ; ils se sentaient au contraire justement honorés dans leur dignité humaine par le respect qu'il tint toujours à leur montrer en les traitant avec ses manières de grand seigneur. Et tout prêtre, disait-il, devrait savoir qu'il est par son sacerdoce un grand seigneur dans l'Eglise de Dieu. » (J. Daujat).

Humain, racé, et directement relié à Dieu : les enfants de la zone sentaient d'instinct chez « leur curé » ces trois caractères ; et ils manifestaient à leur manière le grand amour teinté de respect que, très vite, ils lui avaient voué. Quand ils le voyaient passer dans la rue avec la grande cape qui faisait un peu partie de sa personne, ils se précipitaient à qui mieux mieux pour tenir à plusieurs, et d'un air hiératique, les pans du manteau ; ils marchaient en cadence à ses côtés comme pour lui rendre hommage. Et le cortège inattendu tenait ainsi toute la largeur des ruelles !

Un des bons terrains d'apostolat de Mgr Ghika fut représenté par la fontaine publique, distante - comme il a été dit - d'environ 300 mètres de sa baraque. La [92] roulotte ne comportant, naturellement, aucune installation d'eau, son propriétaire, le soir venu, se rendait à la fontaine en portant son broc ; et il attendait son tour en devisant avec les compagnons de queue. Il lui arrivait même de céder ce tour aux plus pressés pour prolonger la conversation avec d'autres. Comme, dès cette époque, sa barbe, ses cheveux entièrement blancs et sa santé déjà très usée lui donnaient l'apparence d'un vieillard (les enfants l'avaient baptisé « le Père Noël » !), il se trouvait toujours quelqu'un qui s'offrait à lui porter son broc une fois rempli ; d'où, pendant le chemin du retour, une nouvelle occasion de causer ! Ainsi la fontaine de Villejuif devint-elle un moderne Puits de Jacob où plus d'une Samaritaine de nos jours a trouvé son salut.

Pour qui se demanderait si cette directe introduction à Dieu n'était pas utopique dans un tel milieu, je répondrai en évoquant encore un souvenir. Dans sa baraque, le prince permettait aux enfants - qui raffolaient de lui - de venir s'amuser. Un jour où il essayait d'écrire, tandis que les petits se livraient à leurs cabrioles (car ils honoraient surtout le Seigneur, au dire de leur Grand Ami, par des culbutes !), l'un d'eux, en mangeant ses mots vint

demander une permission. Le prince fit répéter puis, n'ayant pas compris le baragouinage, il répondit au hasard : « Oui, pourvu que ça ne fasse pas trop de bruit !… » Derrière son dos, des gestes, du bruit encore, mais plus discret… Et l'on revient encore demander la même mystérieuse autorisation « … sion… ss, secrist… » Nouvelle incompréhension… Nouvelle réponse… Mais cette fois, Mgr Ghika se retourne pour regarder ce qu'on fait derrière lui. Il voit alors les enfants monter un audacieux échafaudage pour essayer de décrocher le crucifix haut pendu sur le mur : la permission demandée était celle de l'embrasser, tous !

[93]

L'apôtre de la zone fut aidé dans sa tâche par quelques collaborateurs amis qu'il voulut profondément humains, comme lui, au service de ses ouailles. Or, il arriva à ceux-ci de vivre, à sa suite, de pittoresques aventures, telle Mlle de Saint-Cyr, sa pupille, qui venait faire le catéchisme à Villejuif. Un jour, elle reçut une demande en mariage, de la part d'une brave vieille, pour son fils :

- Il voudrait trouver quelqu'un de bien, de posé, pour s'établir. Alors, on a pensé à vous : comme mon garçon est écuyer à Saint-Cyr, ça crée tout de suite un lien entre vous deux, n'est-ce pas ?

Il fallut trouver un prétexte honnête pour ne vexer ni le prétendant, ni l'éventuelle belle-mère. Mais personne ne garda rancune à la fiancée récalcitrante. Elle aussi était aimée de tous, au point qu'une autre fois, le quartier s'inquiéta : « Voilà un petit bout de temps qu'on ne l'a pas vue… C'est vrai que c'est la fin du mois ; et elle nous a bien donné… Elle n'a peut-être plus rien ? Et c'est encore cher pour venir de Paris ! Si on savait, on lui enverrait de l'argent ?… »

Quelles réponses inattendues n'a-t-elle pas reçues au cours des séances d'instruction religieuse ! Tantôt c'était un mélange de catéchisme et de géographie :

- Qu'est-ce que Dieu ?

- « C'est un pur esprit entouré d'eau de toutes parts ».

Tantôt un mélange de Commandements de l'Eglise et d'anatomie :

« Vendredi chair ne mangeras,
Ni retiendras aucunement ! »

Ces enfants se montraient pourtant accessibles à la beauté liturgique, dès qu'on pût la leur révéler et les former à son service.

Un autre collaborateur du prince, sur ce point, fut Pierre Arthuys, âme d'oraison et profond penseur, élève en [94] musique sacrée des Bénédictins de Solesmes et notamment de ces grands moines que furent dom Delatte et dom Nottinger. Venant aider régulièrement Mgr Ghika, il arriva à former au chant grégorien ces enfants sans culture de la zone. Et il réalisa avec eux non seulement une chorale, mais une véritable manécanterie « qui chantait en latin les textes liturgiques inspirés par le Saint-Esprit pour louer Dieu ».

Ne crions pas cependant au miracle devant ces résultats culturels et apostoliques. L'humanité reste l'humanité avec tout ce que cela peut comporter d'ingratitude et de laideur ; et un beau jour, ou plutôt un mauvais jour, Mgr Ghika trouva sa roulotte cambriolée : « Il n'y a guère de croix que je n'aie connue ces derniers temps, confia-t-il à Jean Daujat dans une lettre en date du 2 octobre 1927. Une des dernières a été le cambriolage de ma pauvre petite baraque de Villejuif où je pensais que rien ne pouvait tenter le voleur. La perte qui m'a été le plus pénible a été celle du calice et de la patène. Pour le reste, j'ai pu en faire mentalement don au cambrioleur pour qu'il ne soit pas tenu à restitution, mais là il y a outre le péché de vol, celui de profanation. »

Il vivait bien ainsi ce qu'il avait écrit dans ses « Pensées pour la suite des jours » : « Si ton frère te fait injustement quelque tort, tu dois en souffrir pour lui plus que pour toi-même. Le tort qu'il te fait sera toujours au-dessous du mal qu'il se fait, car il nuit à son

âme sans atteindre la tienne, et, en bon frère, tu dois sentir cela plus vivement que le tort qu'il te cause. »

Cela ne supprimait pas la souffrance puisque le cambriolé avouait sa peine personnelle accompagnant celle qu'il ressentait pour l'autre. Mais, là aussi, il avait une manière de la porter dont il nous a fait part dans les « Pensées » : « Sois doux envers ton malheur comme envers un frère plus jeune. »

[95]

Et doux, il l'était tellement ! Nous en percevions tous le rayonnement chaque fois que nous entrions dans cette douce petite chose pauvre qu'était sa baraque. Je le ressentis intensément un certain soir où je m'y trouvai en face d'un objet inattendu : une sordide chaise aux trois quarts dépaillée dont les brindilles pendaient entre les montants de bois : « Voilà, m'expliqua-t-il avec son bon sourire, c'est un piège à âme ! »

La chaise devait remplir, en effet, ce rôle ; et l'histoire, que je suivis de près, me parut si belle que je la racontai à nouveau, en guise de récompense aux lectrices de cette revue de jeunes dont j'ai parlé plus haut.

Pourquoi « en guise de récompense » ? Ah ! c'est que j'avais demandé à ces jeunes d'aider à l'apostolat de Mgr Ghika en m'envoyant des médailles, images, chapelets, petits missels… Et j'avais reçu des paquets ! des paquets ! Tant et parfois si volumineux qu'au centième j'avais arrêté le souci de les compter. Mais cela n'avait pas diminué la peine du cher prince qui venait les chercher chez moi et, pliant sous le poids, aussi éreinté que triomphant, acheminait tout cela à Villejuif !

« Pour l'article dont vous me parlez, m'avait-il écrit auparavant - quand je le mis au courant de mon projet d'écrire ce second compte rendu - j'en serais fort heureux, je pourrais vous passer quelques brèves notes sur l'œuvre et l'ouvrier… ». On fit prendre des photos de la baraque pour joindre l'illustration au texte.

Et ce texte, je le soumis minutieusement à celui qui l'avait vécu. Avec le même scrupule d'absolue vérité, il le revit jusque dans ses plus petits détails : « Vous y reconnaîtrez-vous seulement avec les surcharges, et les renvois, et les déplacements de paragraphes ? » s'inquiéta-t-il en me le retournant. C'était facile, les corrections ne portant que sur de petits détails.

[96]

Et cette recension, dépassant ensuite le milieu des jeunes, tandis que les paquets continuaient d'affluer, fut bienfaisante : « Merci, écrivait encore mon correspondant pour l'annonce des paquets « ad usum » de Villejuif et pour l'envoi des articles. La diffusion de ces derniers, avec la petite illustration, crée une bonne et favorable impression autour de ma Robinsonnière. »

Voici donc l'histoire du « piège à âme », telle qu'elle parut toute chaude, comme la première, dans la revue de ces jeunes. Et si je la relève ici c'est pour la même raison qui dicta l'insertion du premier article :

« … A la suite des enfants, les parents se laissent conquérir à Villejuif, par la charité. Mais un seul exemple prouvera quelle est l'âpreté du combat.

« Il s'agit d'un malheureux révolté, faisant métier de conférencier anarchiste, aux poumons troués par la tuberculose, au cœur pétri de haine contre une religion qu'il prétend connaître et combattre. Il n'a plus guère de temps à vivre, et Satan surveille son âme. Mais l'ermite de la zone rouge la veut pour le Christ, cette âme.

« Et il l'aura…

« Il faut trouver un prétexte pour se présenter chez cet homme. Ce prétexte est fourni, là encore, par un renseignement provenant d'un enfant : sa femme, paraît-il, est rempailleuse de chaises. On entrera dans la maison en qualité de client. Il s'agira de trouver une chaise trouée.

« Cela se trouve ; point dans la baraque, il est vrai : elle ne renferme que trois chaises de jardin en bois et fer. Le soir même, une conférence sur la banlieue appelle le prince Ghika à l'Ecole Normale Supérieure. Il raconte, toute chaude, l'histoire de l'homme et pose le problème de la chaise. Des cris joyeux répondent : plus de 150 chaises sont au rencart, attendant sans fin la guérison de leurs plaies béantes ! [97] On en présente en triomphe au prince une qui peut représenter « le sublime du genre » avec ses quelques brins de paille qui pendent, éplorés, entre ses quatre montants… Il la rapporte lui-même dans le tramway sous les yeux étonnés des voyageurs. Et le lendemain, la chaise portée par le prince, entre dans la maison ennemie du bon Dieu.

« La Providence arrange bien les choses : la femme est absente. C'est le mari qui doit recevoir, bon gré, mal gré, le client. Celui-ci en profite, discute longuement sur différentes grosseurs de paille et pas du tout sur le prix. Mais c'est trop demander à la patience du propagandiste anticlérical. Au moment où il voit sortir le client, il éclate, expose son horreur du bon Dieu, de l'Eglise, des prêtres, etc.… Il vomit littéralement des injures. Il est hors de lui. Il voit rouge. Et plus il s'excite, plus le prêtre, lui, se sent pacifié : « Le Seigneur est ma force », pourrait-il dire en toute vérité.

« L'autre, à ce contact ineffablement doux, s'apaise peu à peu. Quand l'apôtre le sent calmé, il s'« oublie » jusqu'à lui poser affectueusement la main sur l'épaule.

- Ne me touchez pas ! crie le communiste en faisant un bond en arrière. Si quelqu'un nous voyait, on pourrait croire que…

- Que quoi ?

- Que nous sommes amis.

- Mieux que cela : nous sommes frères ! conclut le prince Vladimir Ghika avec sa douceur conquérante.

« Trois jours plus tard, en client pressé, le prince retourne chercher son bien. Mais durant ces trois jours, l'ouvrier s'est grisé ; il a battu sa femme ; il a même joué du couteau. Et cela n'a

pas avancé l'ouvrage : la chaise fait toujours, dans son coin, figure aussi piteuse.

« Les entrevues continuent. Les défiances tombent. Des soins discrets portés à la santé du pauvre malade, puis à son âme opèrent de façon surprenante.

[98]

« Quelques jours après, l'ex-anarchiste a reçu tour à tour prêtre et petite sœur de l'Assomption… a demandé lui-même les derniers sacrements.

« Il vient de mourir en paix avec Dieu et avec les hommes. »

Comment s'est terminée, pour Mgr Ghika, la belle aventure de Villejuif ?

Au régime de travail et de privations devenu le sien, sa santé ne put tenir très longtemps. Il lui fallut finir par quitter ses zoniers ; et c'est pour lui enlever toute idée de retour, quand il serait rétabli, que le cardinal Verdier le nomma Recteur de l'église des Etrangers.

Mais ce départ, loin de signer un échec, marquait l'étape d'une réussite : le terrain était défriché, les indigènes en marche de profonde christianisation. Une paroisse pouvait s'élever là où l'abbé Ghika avait œuvré et souffert.

Et elle s'élève aujourd'hui, sortie entièrement de son ministère. C'est l'une de ces nouvelles églises de la périphérie parisienne peuplée, fréquentée, prospère, dont l'essor proclame que les semences jetées furent de valeur.

J'y suis retournée il y a peu de temps et n'ai plus rien retrouvé, sur le terrain, de la configuration d'antan.

Le curé, qui continue l'évangélisation, m'a reçue avec grande bienveillance quand il a su à la recherche de quels souvenirs je me livrais ; mais il n'a pu que me donner un plan du quartier, m'indiquer où avait été la baraque, où avait été la fontaine…

Les choses passent. L'esprit demeure et fructifie.

« Vous verrez un vrai prêtre ! » disait-on, en guise de référence sur l'abbé Ghika, quand on lui envoyait quelqu'un à Villejuif. Il ne fut pas autre chose que cela, mais il le fut intégralement : c'est pourquoi son passage dans la zone a sa place dans l'histoire de l'Eglise.

Chapitre 5 : « Notre-Dame de France »

[99]

« *Le temps prie et l'Eternité loue*. »

(*Pensées pour la suite des jours*).

[101]

Un certain jour de l'hiver 1936-1937, je reçus un billet de Mgr Ghika : « Je serais heureux de vous voir à l'un des jours habituels pour causer avec vous de différents objets. L'un d'eux, qui vous concerne particulièrement, si vous y consentez, consisterait à prendre la tête d'un groupement féminin que l'on me confie, qui a pour vocable celui de « Notre-Dame de France » et qui, tout en requérant vos services, n'apporterait pas dans votre programme une trop grande surcharge d'occupations supplémentaires. - Je vous donnerai de vive voix les détails voulus. - Comme orientation, cela tient à Saint-Jean par un bout, et cela se lie fort bien aux jeunes dont vous vous occupez, avec un « pont » particulièrement bien trouvé… »

Il s'agissait de « sorbonnardes » en quête de solides études religieuses dont le prince devenait l'aumônier. Peu de détails me furent donnés, mais j'en savais assez pour refuser, en m'abritant derrière des prétextes, d'ailleurs réels :

- Et le temps ? Je suis déjà tellement surchargée par ailleurs !

- On en trouve toujours quand c'est utile.

- Et la compétence ? Je ne me crois pas apte…

- Moi, je le crois.

Cette assurance ne me suffisant pas, je continuai à regimber.

- Venez au moins voir ce que c'est, et assister à la première réunion ? proposa, doucement obstiné, le futur au-[102]-mônier.

Je vins donc au jour et à l'adresse indiqués dans une salle dépendant de l'Institut Catholique. Sortant d'une autre occupation,

j’avais prévenu que j’arriverais en retard et qu’on me réservât une chaise proche de la porte d’entrée pour ne déranger personne.

Me voici donc, à pas feutrés, ouvrant cette porte et me casant derrière un auditoire féminin déjà bien fourni. Là-bas, au fond, derrière une grande table couverte d’un inévitable tapis vert, se tiennent Mgr Ghika et un jeune homme inconnu. Le premier parle de cet Evangile selon saint Jean qui va devenir la base de formation du Groupe dont les premiers éléments sont ici réunis. Et j’en crois difficilement mes oreilles quand je l’entends ajouter :

- Mesdames, il ne vous manquait plus qu’une Présidente pour constituer votre Groupement : la voici qui vient d’arriver.

Et avec son délicieux sourire, il m’interpelle à l’autre bout de la salle :

- Voudriez-vous descendre auprès de nous ?

C’est ainsi que, sans l’avoir prévu, et encore moins désiré, je devins Présidente de « Notre-Dame de France » ! Mais ce n’était pas tout. A la sortie, le prince Ghika me laissa seule avec le jeune homme inconnu qui se mit à me congratuler :

- Je suis heureux que vous ayez accepté de travailler avec nous. Le prince m’a parlé de vous : il vous attendait et je vous connais déjà à travers lui.

- Mais moi, monsieur, je ne vous connais pas et vous avez tout à m’expliquer. D’abord, qui êtes-vous ?

Il me regarda avec des yeux ronds : c’était Jean Daujat. Et c’est ainsi que je fus projetée dans ses naissantes activités du futur « Centre d’Etudes religieuses ».

Cette entrée en bolide étant chose effectuée, il reste à expliquer dans quel dessein Mgr Ghika nous réunissait. [103] Et, pour ceci, repassons une page de l’histoire à la fois sociale et religieuse qui marqua les premières décades de notre siècle.

Au cours de l’automne 1925, Jean Daujat, élève de Normale Supérieure, sous le contrôle du R. P. Garnier, assistant général des religieux de Saint-Vincent-de-Paul, commençait à réunir quelques

jeunes gens désireux de pousser leur culture religieuse. On les nommait les Chevaliers de Saint-Michel.

Il a précisé ainsi le but de ce Groupement : « Etre pour les laïcs ce que sont le séminaire pour les prêtres, le noviciat et le scolasticat pour les religieux. C'est-à-dire leur donner une formation doctrinale et spirituelle approfondie, correspondant aux exigences du rôle qu'ils ont à jouer dans l'Eglise du XXe siècle : leur faire faire de véritables études théologiques ; former en eux, par l'oraison et l'eucharistie, une vie intérieure d'intimité avec Dieu orientée vers la perfection ! »

C'était vouloir armer spirituellement les militants d'une Action Catholique naissante, qui n'avait pas encore fait l'expérience de la nécessité de cette formation. C'était jouer un rôle de novateur qui devait amener à Jean Daujat et à ses collaborateurs une suite d'avatars jusqu'à ce qu'ils soient compris, approuvés, encouragés par les Autorités ecclésiales, gardiennes des séculaires prudences sur lesquelles s'établit le roc de l'Eglise.

Mais le jeune normalien avait une foi tenace en l'utilité - que dis-je ? en la nécessité - de cette action. Il en voyait déjà l'ossature telle qu'elle fonctionne maintenant : trois ans de cours complets de doctrine catholique, au rythme de deux séances par mois ; retraites fermées tous les deux mois ; bibliothèque prêtant à domicile des livres de doctrine et de spiritualité ; permanence hebdomadaire pour les contacts.

[104]

« L'Action Catholique, le rôle apostolique et missionnaire du laïc sont impossibles sans une telle formation, affirmait-il. A plus forte raison, les fondations selon l'esprit de Saint-Jean pour constituer un laïcat authentiquement engagé et consacré, exigent-elles une telle formation. Mgr Ghika avait prévu la nécessité de cette œuvre de formation en citant, parmi les activités de la Fraternité de Saint-Jean, des Groupes de vie à la fois intellectuelle et spirituelle occupés à vivre, à développer et à fournir à d'autres

la doctrine devenue la doctrine commune de l'Eglise, le tout non à un titre de simple étude, mais de possession et de diffusion de vérités et de réalités que la nature et la grâce nous permettent d'atteindre. »

On comprend que lorsque Mgr Ghika rencontra pour la première fois Jean Daujat, par l'intermédiaire de Jacques Maritain, et quelques mois après le lancement d'essai des Chevaliers de Saint-Michel, l'un et l'autre étaient faits pour mener la tâche en commun, prévue par le prêtre, commencée par le laïc.

Immédiatement, le premier prit une place importante dans le Groupe masculin : « Il a été là beaucoup plus qu'un précurseur, a écrit Jean Daujat, car il a joué un rôle capital et exercé une influence prépondérante de 1927 à 1939, pendant les débuts du Centre d'Etudes religieuses qui fut et restera profondément marqué de son empreinte, qui est et restera selon l'esprit de Saint-Jean, cela d'une part, en raison de la formation personnelle qui m'a été donnée, et a été donnée à un grand nombre des élèves des premières années, par la direction spirituelle de Mgr Ghika, d'autre part en raison de l'action directe qu'il a eue comme prédicateur de la plupart des retraites, comme conférencier spirituel commentant l'Evangile de saint Jean (commentaire dont je n'ai pas pu, malheureusement, retrouver des notes) et enfin en [105] étant chargé de la section féminine dans la période de 1927 à 1934 où celle-ci a existé et fonctionné séparément. »

Voilà qui explique enfin le titre de ce chapitre : cette section féminine que Mgr Ghika me demandait de prendre en main (parce que l'essai masculin avait été assez encourageant pour s'étendre maintenant aux femmes), on la nomma « Notre-Dame de France » et elle resta ainsi désignée, comme le restait le Groupe des garçons sous le vocable de « Saint-Michel », jusqu'à ce que nous menions des Groupes mixtes, d'abord timidement. Peu à peu, avec plus d'assurance, le torrentueux Centre d'Etudes religieuses groupa toutes les bonnes volontés. Il tient, aujourd'hui, dans les œuvres

d'Eglise, sa place importante sous le nom de « Doctrine et Vie », toujours dirigé par Jean Daujat.

Celui-ci a regretté, comme nous l'avons vu, de n'avoir pas retrouvé les notes sur l'Evangile de saint Jean commenté par notre aumônier commun. Grâce à Dieu ! j'ai conservé celles de la section féminine. Elles représentent un trésor de spiritualité dont il est impossible de livrer les richesses en quelques pages. Ici, je devrai me contenter de tracer les grandes lignes de la formation donnée à « Notre-Dame de France » par Mgr Ghika, et l'essentiel de son histoire extérieure ; laquelle n'alla pas sans imprévu !

Pas plus à Notre-Dame de France qu'à Auberive, notre maître spirituel n'a présenté son enseignement d'une manière systématique, enchaînée, qui d'ailleurs, aurait répugné à sa nature. Il ne comptait pas tant, non plus, sur l'attention de l'auditoire que sur la vie de la Sainte-Trinité en chacun pour le faire fructifier.

Comment comprenait-il l'Evangile de saint Jean ?

Comme « une richesse qui touche les profondeurs de la divinité tout en se rapprochant le plus possible de l'huma-[106]-nité ». Dans une première vue d'ensemble du sujet, il établit la juste conception que nous devons avoir de cet Evangile :

« Aujourd'hui, on a une tendance trop marquée à disséquer cette Parole divine avec la mentalité du XXe siècle ; d'où une déformation du sens. De plus, ouvrir l'Evangile, c'est toucher à une Présence Réelle, celle que Bossuet a comparée à l'Eucharistie, une Présence absolue, personnelle, qui est tout yeux, tout oreilles, toute bouche, la Présence du Verbe à la fois Témoin, Juge, Etre, et qui nous appelle à notre destinée éternelle : on ne devrait pas ouvrir l'Evangile en dehors de ce sens-là.

« Les paroles sont humaines, mais inspirées par le Saint-Esprit. Saint Jean, seul, expose avec ampleur, profondeur et netteté les secrets de la vie divine, parce qu'il a senti le cœur humain du Christ. On trouve chez lui un mélange de transparence et de familiarité. Pour le comprendre, il faut unir ce double

caractère en songeant au miracle quotidien de la grâce, et surtout à celui de l'habitation de la Sainte-Trinité dans l'âme. En la sentant bien vivre en nous, non seulement nous trouverons le sens profond et vrai de l'Evangile, mais encore le sens de ce que Dieu attend de nous actuellement.

« Une série de secrets fut révélée au disciple qui reposa sur le cœur de Notre-Seigneur, d'où, pour aborder cet Evangile, il nous faut remonter la chaîne et passer du disciple aux profonds secrets du Fils d'abord, du Père ensuite : transcendance suprême dans un esprit à la fois surnaturel, familier et vivant.

« Il nous faut aussi faire cette étude dans un sens d'actualité, car cet Evangile répond à tous les problèmes de notre existence. Jean est essentiellement un témoin. Il ne commence pas son récit par l'enchaînement des faits, mais par l'affirmation de la divinité du Christ, d'où il est essentiel que nous puissions partir. Il est donc indispensable pour nous [107] de penser à la présence réelle du Verbe derrière les paroles de cet Evangile dont pas un mot, pas un iota, n'est sans signification. »

Mais écouter, étudier une doctrine, c'est aussi la vivre, et l'on sait comment Mgr Ghika en faisait l'application : « Le haut degré de perfection pratiqué par saint Jean est de chercher ce que Dieu préfère. Ici, il faut deviner avec son cœur, ce qui est une forme à la portée de tous : et il faut le faire sous le patronage du disciple bien-aimé qui n'a pas été préféré pour rien, et a aimé plus que les autres, en cherchant les préférences du Christ. »

C'est préciser là un programme qui, pour ne pas se limiter, n'en est pas moins net : vivre la règle de ne jamais rien refuser à aucune des exigences de la charité ; tout faire avec l'amour de Dieu pour seul motif ; choisir ce qui va dans le sens des préférences divines ; se rendre disponible pour tout ce qui, par les circonstances, se présente à nous comme un appel de la charité…

Cela ne se conçoit qu'en vivant fortement de la présence de Dieu que Mgr Ghika voyait en tout et qui, par conséquent,

représentait l'axe d'un enseignement autour duquel le reste tournait : prière, charité, paroles, actions, relations avec gens et choses, messes et communions, centre et fondement de vie, apostolat autour de soi relié à celui de la Samaritaine qui reçut « le don de Dieu » : « Elle laissa sa jarre… et sa parole retentira pour annoncer le Christ, mais non pas dans une apologétique de chicane. Elle dira seulement : « Venez et voyez… ». Ainsi doit être notre prosélytisme.

Pour parvenir à chercher les préférences de Dieu, notre aumônier parlait d'abord de ses soifs ; oui, les soifs de Dieu : « C'est une chose étrange de voir ce qui est le moins dans l'ordre de l'être, choisi par Dieu pour être l'instrument de [108] notre salut. Si quelque chose est contraire à l'idée de Dieu, c'est la passion, c'est la souffrance. Si quelque chose est contraire à l'essence de Dieu, c'est le besoin. Or, Notre-Seigneur l'a connu dans le plus profond, le plus troublant des mystères au cours de son assomption des tristesses ; les soifs de Dieu, celle de la Samaritaine, du Jardin des Oliviers, de la Croix… A nous de déterminer notre façon d'y répondre par une suite de vigilances et de tendresses à l'égard de Dieu ; car à côté de ces soifs, dépassant les indications divines et plus loin dans la perfection, nous avons à rechercher, à étudier les préférences de Dieu… Cette recherche des soifs de Dieu, cette vie toute vouée à suivre dans l'Eglise le Chef des Apôtres, en se conformant de son mieux aux façons de penser du disciple préféré, nous réclame générosité, spontanéité dans les sacrifices à consentir, d'autant plus requis qu'ils sont moins exigés. »

En parlant de nos tendresses avec Dieu, le prince Ghika n'entendait en rien nous verser dans la sentimentalité : « On ne saurait assez redire combien la majesté et l'intimité de Dieu nous sont nécessaires pour enlever toute force mauvaise aux heurts, aux incompréhensions et aux malheurs de notre vie. » Transcendance et familiarité s'harmonisent pleinement dans cette attitude avec le

Seigneur ; et cela, « parce qu'il nous tient essentiellement sur un terrain de réalisme, on pourrait dire d'utilisation constante du spirituel dans nos existences temporelles ».

« On horripilait Mgr Ghika, a remarqué justement Jean Daujat, quand on parlait devant lui d'idéal chrétien, quand on présentait Dieu et le christianisme comme un idéal : il protestait immédiatement que Dieu et l'univers surnaturel ne sont pas un idéal, mais ce qu'il y a de plus réel. Nul homme ne fut plus que lui intégralement réaliste et parfaitement étranger à toute forme d'idéalisme. Si l'on disait de-[109]-vant lui qu'il faut avoir un idéal, il répondait qu'il ne faut pas d'idéal, parce que notre vie ne doit être dominée par rien d'autre que par la réalité de Dieu, et qu'un idéal n'est qu'un moyen de fuite pour échapper à la réalité de Dieu et à ses exigences. »

Avec lui, on n'échappait donc jamais à cette réalité divine qui nous fait admettre, sinon toujours comprendre, le plan providentiel sur nous et sur le monde. Il expliquait : « Ce qui marque l'action divine : des lenteurs, des détours, des étapes : des lenteurs qui se comprennent d'autant mieux que Dieu est éternel et que nous sommes libres ; des détours qui s'expliquent par les mêmes raisons et qui nous déroutent parfois davantage ; des étapes où Dieu s'appuyant sur l'œuvre des libertés humaines, sur toutes les circonstances de ce monde, fait prévaloir son plan, et sait tirer des âmes qui paraissent les plus faibles ce qui est nécessaire pour la réalisation de ce plan… D'où nous devons avoir toujours la certitude que si nous n'avons pas été trop infidèles à la grâce, c'est le plan de Dieu qui se réalise à travers nous ; sa force étant mise à notre disposition, quelque chose se prépare pour la vie éternelle… Mais si nous n'avons pas le sens de ce que vaut, dans nos existences, quelque chose qui est devenu associé à Dieu, divinisé, ayons du moins confiance qu'il s'agit là d'une réalité. Il n'y aura pas alors jusqu'aux objets et aux événements les plus ingrats qui ne puissent jouer pour nous le rôle de la frange miraculeuse des vêtements du Christ. »

Ce réalisme en face de la souffrance, il en parlait d'expérience, après l'avoir vécu à Auberive : « Il est permis, commandé parfois, de lutter avec la destinée jusqu'à la dernière extrémité… Jusqu'à quel point peut-on aller contre des refus apparents, des privations, semble-t-il, divinement imposées et pourtant quelquefois uniquement faites pour [110] appeler un effort de l'âme et provoquer un don plus magnifique de ce qui était refusé ? Une seule limite sûre, celle-ci : Dieu ne veut pas ».

Il professait aussi que, « dans la grande famille humaine, telle que la veut le Christ, toutes les souffrances des uns (qu'elles soient matérielles, morales ou spirituelles) peuvent être, grâce à Dieu, abolies, soulagées, ou tout au moins réduites à ce que Dieu estime utile pour le bonheur éternel, par les générosités des autres ». Il voyait, dans toute douleur, chrétiennement comprise, « un sacrement d'énigme et d'épreuve » réclamant à nos âmes la confiance en Dieu qui répond à l'épreuve, et l'attente du bonheur éternel qui répond à l'énigme… d'où la joie découle « en la sécurité meurtrie d'un amour dont rien ne peut la faire douter ».

Réalisme aussi en apostolat où « l'union avec le Verbe Incarné communique à nos intentions et à nos efforts, après cette clarté naturelle qui les dirige et cette ingéniosité qui les rend si judicieusement appropriés au mal (ingéniosité et clarté qu'elle exalte d'ailleurs au plus haut point), la force qui leur permet de réaliser… »

Réalisme encore et surtout dans la vie d'union avec Dieu qui n'a pas voulu que « les plus merveilleux et les plus salutaires de ses dons fussent reçus par nous de manière passive avec, de leur part, un écrasement d'évidence, une pénétration brutale et fatale - de la nôtre, une soumission de bête replie, une attitude d'esclave comblé ».

Mais cette réception active doit elle-même s'affirmer authentique. Pour cela, Mgr Ghika ne craignait pas de signaler,

avec le même réalisme, deux écueils susceptibles de nous guetter : le danger de se perdre en soi, celui de disparaître dans le décor des choses saintes :

« En d'autres termes, pour le premier : un trop grand penchant à croire à l'illumination directe qui, au fond, ferait [111] de nous un verbe divin dérisoirement incarné, ne fût-ce qu'un instant, en notre personne et le découronnerait impertinemment en Notre-Seigneur. On peut ainsi négliger sans y prendre garde l'Homme-Dieu, le Seigneur incarné pour le remplacer par je ne sais quelle union personnelle de nous-mêmes et de Dieu, ou l'identifier avec nous sans l'aveu de son Eglise infaillible, dans une accession trop peu contrôlée à des communications immédiates ; on peut se donner ainsi sans investiture, trop facilement, à priori, le rôle d'organe élu du Saint-Esprit. Nous n'avons la sécurité tranquille d'une authentique vie en Dieu que si Jésus est avec nous dans l'esprit de son Eglise.

« A l'expérience opposée, il peut y avoir une sorte de sensualisme larvé et d'humanisation outrée dans nos sentiments et réflexions devant le miraculeux et volontaire abaissement de la Divinité, sans remonter assez vite ni assez fort à celle-ci ; une sorte de superficialité matérialiste devant le plus grand et le plus cher des mystères d'amour ; un exercice d'imagination qui s'arrête trop à l'image, sans la prendre virilement comme point d'appui pour trouver Dieu ; un affadissement incompréhensif de l'homme dans l'Homme-Dieu, dans le Dieu fait homme ; ou le souci trop exclusif de formes ou pratiques qui ne sont là que pour évoquer plus aisément la divine Présence. La dévotion, même dans la vie intérieure, peut s'égarer alors en humaines sympathies, en pieuses futilités, et reste à mi-côte, et se met à employer à des usages secondaires transformés en fins poursuivies, les tragiques et substantiels secours fournis par le Calvaire. Elle peut en faire une sorte de roman sentimental sans consistance ni efficace retentissement dans la vie, ou une espèce de divertissement sacré.

« C’est donc avec le sens contrôlé et surnaturellement fortifié des deux présences et des deux réalités pour nous foncièrement essentielles, à confronter consciemment, ten-[112]-drement et sans cesse, que nous devons aller de l’avant. »

Cet enseignement oral ou écrit, nous le retrouverons dans les brochures publiées par Mgr Ghika aux éditions Beauchesne dont nous parlerons plus loin. C’est non seulement au cours de ses instructions, mais encore et surtout durant ses Journées de récollection que le Groupe de Notre-Dame de France tentait ainsi d’aller « de l’avant ». Le prédicateur réclamait instamment que ces journées soient une occasion de « nous unir aussi intimement à Dieu que les grains de blé sont unis entre eux pour constituer l’hostie », et « une collaboration entre lui et l’assistance ».

Il revenait sur la précédente récollection, sur les monitions qu’il nous avait données au sujet des tentations, par exemple : « Voir en chacune une occasion d’ascension pour nous mener à un état supérieur… » Et la messe quotidienne ? « Avons-nous eu conscience des innombrables merveilles qui en sortent ?… » Il insistait aussi sur ce qu’il appelait « les distractions à rebours » dans nos journées qui doivent s’enfoncer en la réalité de la présence multiforme de Dieu : « Pénétrée de ce sens, chaque journée se déroule alors, quelle qu’ingrate qu’elle puisse être, comme une véritable assise de la vie éternelle. Ceux qui n’ont pas répété sans cesse, avec assez de persévérance, d’attentive application et de foi très simple, ce mouvement essentiel de l’âme, ne sauraient croire à quel point, à lui seul, il vient transformer et faire apprécier la vie. Il s’opère d’abord au profit de la présence et de l’action de Dieu en nous, pour notre bonheur de l’autre monde et d’ici-bas, comme une sorte de distraction bénite, de distraction à rebours, de sainte revanche de la distraction coupable… »

Quand venait la fin de l’année, la clôture d’une de ces séries de grâces, sommets et résumés de nos êtres, « point où Dieu nous touche, où nous touchons le plus Dieu et où nous nous ramassons tout entier », alors se menait une revue des mois écoulés et de ce

qui les avait remplis, une con-[113]-frontation avec ce que nous avait apporté l'année liturgique, ce « calendrier de Dieu », résumé de ce qui fut retenu par lui pour l'usage humain. Puisque tout, en ce monde, a une figure sacramentelle, puisque tout contient Dieu implicitement, que tout parle de lui comme autant de sacrements, nous faisions l'exégèse de notre année à la manière dont on la fait des textes sacrés pour y voir, au lieu d'une conduite banale, la marque de la Providence.

On l'aura deviné d'après ce qui précède : le Groupe Notre-Dame de France ne se bornait pas à l'étude et à la vie intérieure individuelles ; il représentait aussi une véritable fraternité. On prenait date pour des communions aux intentions les unes des autres. On cherchait ensemble les moyens d'assurer et de développer la vie profonde du Mouvement. Pour ce faire, les anciennes adoptaient discrètement les nouvelles, afin de les entourer immédiatement d'une atmosphère de fraternelle charité. On y avait une « Boîte aux idées » respectant l'anonymat des plus timides et d'où Mgr Ghika sortait des questions dont la solution concrète s'avérait très utile. On y prenait aussi quelquefois une tasse de thé au cours d'une amicale réunion.

Durant les vacances ou les absences, on correspondait avec la présidente et souvent par son intermédiaire ou directement avec l'aumônier. Le Groupe de « sorbonnardes » primitivement envisagé s'était considérablement élargi ; j'y avais maintenant des adhérentes à cheveux blancs au milieu des jeunes ; mais le climat était tel qu'une totale confiance régnait entre toutes.

Il arrivait aussi d'y recevoir la visite de personnalités, tel le Père Mathéo, l'apôtre bien connu du Sacré-Cœur, grand ami de Mgr Ghika. (C'était une joie de les voir s'embrasser si cordialement tous les deux !) Il nous donna, un soir, une mémorable conférence sur l'alliance de la souffrance et de la sainteté.

[114]

Le Groupe connut pourtant des épreuves représentées d'abord par les fréquentes et souvent très longues absences de son aumônier lorsqu'il effectuait ses voyages internationaux. Il ne nous laissait pas pour cela complètement orphelines et nous confiait, avec mission de continuer son enseignement, à des prédicateurs de choix. C'est ainsi que nous avons bénéficié des conférences de M. l'Abbé Caffarel, dès l'année 1930 ; de dom de Monléon, en 1932 ; en 1933, des Pères Meydieu, Calmein, Garnier (assistant général des religieux de Saint-Vincent de Paul), Savey (1933-1934), Dubois (1934), Delions (des religieux de Saint-Vincent de Paul) (1935), Giraudet, André de la Croix (1937).

Mais, en même temps, le Groupe se développait. Il évoluait, ce qui est normal pour tout organisme bien portant. A la rentrée d'octobre 1932, Mgr Ghika avait commencé à établir la nécessité de penser et de travailler désormais en deux genres de réunions, les unes pour continuer le commentaire de l'Evangile selon saint Jean, les autres pour des Cours d'instruction religieuse. Ceci, disait-il, « pour rechercher non seulement son salut, mais la perfection dans ce salut, il faut savoir la vie spirituelle si importante que nous avons à la chercher profonde, désintéressée, confiante, dans un effort qui nous rapproche de Dieu parce qu'il comporte les éléments d'un progrès véritable dont nous ne connaîtrons la valeur que plus tard… Nous travaillerons donc cette année dans cet esprit qui nous fera mieux comprendre l'importance des principes qui seront donnés au Groupe. Nous y joindrons les ressources de la bibliothèque, et l'esprit de prière ou oraison continuelle, fondement de tout, qui va du sentiment de la simple compagnie avec Dieu à la fusion en Lui. »

C'était ainsi - et tout en maintenant l'esprit donné à Notre-Dame de France - lui ouvrir les possibilités d'une [115] étroite alliance avec ce qui devenait le Centre d'Etudes religieuses, issu des primitifs Chevaliers de Saint-Michel.

Le mois suivant, au 26 novembre 1932, se tenait une première réunion mixte de propagande fondant les deux organismes, avec un auditoire d'environ 200 personnes. Le programme comportait une conférence sur la vie intime du cardinal Mercier, par R. Joannès ; des souvenirs personnels sur l'action du même cardinal, durant la guerre, par le prince Ghika ; une allocution sur la fondation des élites et l'explication de ce qu'étaient nos deux Groupes, par Jean Daujat. Mgr Baudrillart, Recteur de l'Institut catholique, qui présidait, tira de toute une heureuse conclusion en bénissant l'auditoire, ses travailleurs et leur besogne apostolique.

C'était poser désormais et approuver publiquement ce que nous menions, dans l'ombre, depuis 1927. Jean Daujat n'avait plus qu'à donner à tous ceux qui voulaient en bénéficier dans cet auditoire, son premier cours officiel de doctrine, approuvé et mandaté par l'Autorité ecclésiastique. C'est ce qu'il fit au 12 décembre de la même année 1932 et continua par la suite. Un an après, le 18 novembre 1933, il pouvait fournir, devant Mgr Ghika revenant du Japon, un résumé d'ensemble de cette année de travail.

Tout cela était fort bien, trop bien, sans doute, pour ne pas se panacher de croix secrètes et rugueuses, comme il en arrive dans les œuvres bénies par le ciel. Les longues absences de Mgr Ghika laissaient la présidente aux prises avec le zèle magnifiquement dévorant d'un Jean Daujat qui voulait aller trop vite à une époque où la Hiérarchie nous surveillait encore pour bien s'assurer que nous n'étions pas de ces laïcs illuminés qui prétendent lui faire la leçon. Nos preuves d'authentique dévouement et de pleine obéissance à l'Eglise n'étaient pas encore suffisamment patinées par le temps pour nous dispenser d'être prudents. Et mon bouillant camarade le comprenait mal !

[116]

Il était bien le type qui, après nos séances, venait me conduire à l'autobus en claironnant quand la voiture démarrait : « Union de

prières, n'est-ce pas ! » Et je n'affirmerais pas la pureté absolue de sa profession de foi derrière laquelle se cachait, plus ou moins conscient, le désir « d'épater le bourgeois ». Car nous étions assez jeunes, élégants, bien « dans le train » pour que de tels propos ne manquent pas de faire choc autour de nous.

Admissibles en milieux profanes, certaines audaces peuvent entraîner des conséquences en milieux religieux. J'avais donc à poser, pour le bien commun, des barrières de protection tout en professant - Dieu sait avec quelle conviction ! - mon intégration aux idées soutenues par le Centre d'Etudes religieuses. Position fausse qui me permit, à certains jours, d'éprouver ce que valait l'amitié d'une Raïssa et d'un Jacques Maritain, à qui leur ami Ghika me conseillait de soumettre les plus graves difficultés susceptibles de survenir en son absence.

Une autre cause de préoccupation résultait du récent mariage de Jean Daujat avec une des adhérentes de Notre-Dame de France. Il eut été naturel que je passe les pouvoirs à la nouvelle Madame Jean Daujat ; mais [elle était] insuffisamment préparée alors à les détenir, le ménage s'y opposait. Nouvelle position fausse allant quelquefois jusqu'à devenir « vaudevillesque », suivant l'expression de la supérieure d'Auberive qui suivait notre activité avec intérêt.

« Fluctuat nec mergitur »… Ainsi, et des années durant, le vaisseau dénommé Notre-Dame de France poursuivit sa route avant de se perdre heureusement dans l'océan, devenu aujourd'hui l'œuvre « Doctrine et Vie ».

Pour en maintenir la barre aux heures difficiles, je dois reconnaître que je fus puissamment aidée par deux éléments [117] et je rends hommage à ceux qui me les ont fournis : la parfaite humilité du grand Daujat qui, en apprenant à discipliner son zèle, évita toujours tout conflit entre nous : et la totale confiance d'un prince Ghika qui, avec son autorité doublée de tact, sut admirablement maintenir l'équilibre de l'embarcation. Il me

souvient, entre autres d'une mise au point magistralement faite par lui sur l'individualité et la personnalité, au cours d'un exposé donné par Jean Daujat en 1934, sur la nature de l'homme.

Il me souvient surtout des billets de notre aumônier mettant toutes choses au point, dans le réalisme surnaturellement naturel que nous lui connaissons : « Veuillez prendre ces ennuis en esprit de patience et de foi. Il est entendu, par ailleurs, que vous avez toute latitude pour agir à Notre-Dame de France sans autre intronisation que la mienne. Tout ce qui se fait doit se faire pour le plus grand amour de Dieu et avec le souci du progrès spirituel. Avec de la bonne volonté et de la sincérité dans ces conditions on peut faire tourner au bien toutes les aventures et ne pas perdre, mais accroître, au contraire, dans les circonstances difficiles, l'harmonie qui, régnant entre tous, est le signe même de l'œuvre de Dieu dans les âmes. »

Et c'est, en effet, ce qui, finalement, arriva. A partir de l'an 1936, ses cours mixtes de doctrine bien établis, en cycles de 3 années d'études, le fondateur des premiers Chevaliers de Saint-Michel (dont le nombre se comptait au début sur les doigts d'une main) pouvait remercier Dieu : visiblement, ses efforts avaient servi le plan providentiel.

Et la guerre de 1939, qui détruisit tant de choses, pouvait surgir non seulement sans rien démolir en ce domaine, mais en lui préparant, au contraire, par ses souffrances, la moisson à laquelle nous assistons aujourd'hui.

Chapitre 6 : A l'église des Etrangers

[119]

« *Sans Dieu, nous n'avons pas d'intimité avec le réel. En dehors de Lui, nous n'abordons que des surfaces ou des hostilités*. »

(*Pensées pour la suite des jours*).

[121]

C'est ici, plus qu'ailleurs, que la vie divine animant un Vladimir Ghika devait s'affirmer dans son plein réalisme pour transformer les surfaces en profondeur et changer les hostilités en bienveillances. Et ce n'est pas sans une craintive émotion que nous abordons un tel chapitre où le mystère de la grâce joue avec les moyens humains, où les mots pour en parler, défaillent, sombrent dans l'insuffisance.

La seule attitude extérieure de notre apôtre décrite par ceux qui l'ont rencontré sur ce nouveau champ d'activité, était faite pour les impressionner, comme en a témoigné Mgr Gégout, dans une vue d'ensemble, au « Bulletin de l'Œuvre de Saint-François de Sales » (janvier 1957) :

« C'est dans la pénombre de cette église de la rue de Sèvres qu'on le verra souvent, soit à l'autel, soit agenouillé, ou encore traversant la nef pour se rendre à son confessionnal, avec sa barbe fine, son auréole de cheveux blancs, ses yeux qui se posent sur vous sans appuyer, avec une douceur réservée et tendre. Une expression extraordinaire de spiritualité : en lui, l'être intérieur tout entier affleure… On ne s'étonnera pas qu'il soit assailli de plus en plus, et par des gens de tous les milieux, les plus cultivés comme les plus simples. Des âmes nombreuses se mettent sous sa direction, dévorent son temps, l'obligent encore, quand il est rentré dans sa petite cellule bénédictine d'Auteuil, à écrire

d'innombrables lettres. Il possédait un don spécial d'attirer la confiance et d'obtenir des conversions. Il avait un sens si vif du péché que, plus d'une fois, au confessionnal, com-[122]-me le Curé d'Ars, devant l'aveu de leurs fautes plus lourdes, des pécheurs l'entendirent pleurer. »

Il est vrai que Dieu lui avait donné ce don des larmes versées parce que « l'Amour n'est pas aimé », en même temps que la pleine conscience de la puissance du pardon de nos fautes, ainsi qu'il l'a précisé en des pages sur « La souffrance » : « Tu n'as rien fait ni fondé avec une pensée de haine, Toi, l'Amour même. Une seule chose, une seule va au néant, par un miracle de la bonté divine : le péché pardonné ».

Mais quel était le cadre de cet apostolat de prière, de larmes et d'expulsion du mal ? Et pourquoi Mgr Ghika y avait-il été appelé ?

Une grande chapelle des Jésuites, rue de Sèvres, spoliée autrefois, avait été rendue au culte et affectée au service des étrangers à Paris, par suite de négociations entre Mgr Chaptal, les Jésuites, l'Administration des Domaines et Vladimir Ghika, avant même l'ordination de celui-ci. Le pieux laïc en était alors devenu l'Administrateur séculier devant l'Etat. Quand il fut prêtre - et prêtre du diocèse de Paris - il était normal que le Chef de cet archidiocèse, évaluant ce qu'il pouvait attendre d'un Vladimir Ghika en faveur des déracinés de toutes races, de tous rangs, de toutes régions, tournât les yeux vers lui : il connaissait de nombreuses langues, se montrait informé des problèmes religieux de beaucoup de pays étrangers, possédait la sympathie de personnalités religieuses et politiques de tous pays.

Il fut donc nommé à ce poste essentiellement délicat où vint l'aider son ami et fils spirituel, un juif converti devenu l'abbé Altermann. Mais le vocable d'« Administrateur » de l'église des Etrangers à Paris inspirait une telle horreur à l'ennemi de la paperasserie qu'il le remplaça aussitôt par le titre de « Recteur ».

[123]

Ce qu'avait prévu le Cardinal en confiant ce ministère à son nouveau prêtre, c'étaient des réussites apostoliques de par ses dons humains exceptionnels et son adaptation à tous milieux ; et cela représentait, en effet, de sérieuses chances de succès. Bien minces, pourtant, à côté de l'héroïque charité qui devait trouver toute sa mesure - laquelle s'avéra sans mesure - sur un tel terrain. On pourrait dire que le prince Ghika fut forcé, contraint, bienheureusement acculé à cet héroïsme, de par le genre de clients qui l'assaillirent et de par la conception de la charité que Dieu réclamait de lui pour eux. Faire moins que ce qu'il fût eût été trahir le poste qu'on lui confiait à défendre.

Pour le comprendre, il nous faut regarder ce qui déferlait rue de Sèvres, et l'accueil qu'on y recevait. Après ce coup d'œil d'ensemble, nous pourrons apprécier les nécessaires audaces d'un prince Ghika aux prises avec les laideurs grotesques ou déroutantes, les fautes héréditaires ou personnelles, les troublantes horreurs poussées jusqu'au sacrilège, qui devenaient son champ de bataille.

Dans le livre déjà cité de Jean Daujat, celui-ci en a brossé un paysage d'ensemble qui n'est pas exagéré : « Passant 15 ans (de 1923 à 1939), le ministère sacerdotal de Mgr Ghika à Paris s'est exercé dans de nombreux milieux d'anarchistes, de blasphémateurs, de francs-maçons, de satanistes, d'occultistes, de prêtres défroqués, d'homosexuels, de prostituées. Dieu le mettait avec une extraordinaire constance au contact de ces cas particulièrement difficiles, et Dieu seul aussi connaît le bilan exact du nombre de conversions réalisées, d'âmes complètement transformées et menées jusqu'à un grand essor spirituel. Il eut très souvent à s'occuper de cas de blasphèmes et de pratiques démoniaques qui le firent profondément souffrir, mais ses souffrances et ses [124] larmes aboutissaient chaque fois à des conversions aussi stupéfiantes qu'inattendues. »

A l'appui de ceci, combien de cas - parfois démoniaques - ne pourrais-je citer dont j'eus connaissance : ce fou roumain qui se frappait la tête contre les pavés, venait faire des communions sacrilèges, s'accusait, disait-il, des pires horreurs, tenait Mgr Ghika une heure et demie au confessionnal ! Et cette femme qui lui faisait le chantage moral du suicide, écrivant qu'elle allait s'enfoncer un bouchon dans la gorge, qu'elle le méprisait, le haïssait, puis, venant le voir, restait une demi-heure debout contre sa porte ; à qui il devait ensuite arracher une confession presque sans qu'elle s'en doutât, avant de l'absoudre pour la libérer !

Et ce jeune homme qui lui fut envoyé à certain jour par Jacques Maritain ? Amené par un ami inopinément chez le philosophe, il avait consenti à voir ensuite le prince Ghika, dans une curiosité mêlée d'un début d'attrait pour le surnaturel. Mais il n'était nullement question pour lui de se confesser. Cependant, après une conversation de deux heures et demie, il se relevait du prie-Dieu où il avait reçu l'absolution complètement changé, disant lui-même qu'il avait senti ses tentations « enlevées au couteau ». [Lui] parti ensuite secrètement chez les Dominicains, son entourage mena, pour découvrir sa retraite, une tumultueuse campagne allant jusqu'à recourir à un fakir, en vue de le retrouver. La grâce, plus forte, le retint au monastère où, par la suite, il devait faire profession.

Jean Daujat continue son exposé par ces mots dont je n'ai pas à désavouer la vérité puisque cette page l'a rendue publique : « Plus souvent encore, Dieu envoya à Mgr Ghika des prêtres tombés ou défroqués : chaque fois, cette profanation du sacerdoce lui arrachait des larmes abondantes, et nombreux sont ces prêtres qu'il fit rentrer dans l'Eglise et [125] la paix de Dieu et à qui il rendit le sens de leur sacerdoce. Peu après que Dieu eut inspiré à Yvonne Estienne de prier et de souffrir pour la sanctification du clergé, Mgr Ghika eut l'occasion de demander à un Groupe dont elle s'occupait de prier pour des prêtres engagés dans des

pratiques démoniaques, blasphématoires et obscènes, qu'il voulait alors ramener à Dieu et à l'Eglise, et il se trouva ainsi avec elle au point de départ de cette fraternité spirituelle de prière et de souffrance pour la sanctification du clergé qui est devenue « Virgo Fidelis ».

Le Groupe évoqué n'était pas celui de Notre-Dame de France dont nous avons parlé au chapitre précédent : un apostolat aussi spécial exigeait de particulières vocations. Il est exact que Dieu me fit rencontrer les premières, que Mgr Ghika assura leur début de cohésion et que l'œuvre fut bénie de Dieu puisque érigée canoniquement aujourd'hui, elle compte plusieurs milliers d'adhérents, sous la responsabilité générale des cardinaux et archevêques de France. Son Excellence Monseigneur de Bazelaire, archevêque de Chambéry, a jugé bon, lui aussi, de parler récemment - dans la préface qu'il donna à mon livre « Sur la route, avec le Curé d'Ars » - de « l'Association et la revue « Virgo Fidelis », destinées à promouvoir prières et sacrifices en faveur du sacerdoce »[5].

Mais ce que personne n'a dit, c'est notre confiance en la protection continuée de Mgr Ghika sur cette association : n'a-t-elle pas été reconnue par l'Eglise, n'a-t-elle pas reçu ses statuts durant les trois derniers mois où l'apôtre du sacerdoce agonisait au Fort de Jalna ? Et n'avons-nous pas le droit de penser que la forme de martyr qui lui fut alors demandée nous a valu les faveurs que sa présence humaine ne pouvait plus nous obtenir ?

[126]

Ce regard étant jeté sur les pécheurs de toutes sortes qui fréquentaient la rue de Sèvres, il reste à se demander en quel esprit les recevait le prêtre qu'ils y venaient chercher :

« Il n'a employé aucune autre technique, écrit encore Jean Daujat, que celles du Curé d'Ars, et aucune autre méthode que d'être un saint et de compter sans limite sur la grâce de Dieu et

[5] Yvonne Estienne, « *Sur la route… avec le Curé d'Ars* », éd. Saint-Paul, rue Cassette, Paris, 1959.

l'efficacité infinie de la messe qui renouvelle le sacrifice de la croix. » Il appliquait ce qu'il avait toujours conçu et enseigné dans sa « liturgie du prochain », à savoir que la tâche de charité à exercer n'est que « la dilatation de la messe à la journée et au monde entier, et comme un retentissement d'ondes concentriques autour du sacrifice et de la communion du matin ».

Cela donnait d'étonnants résultats sans qu'il s'en étonnât, lui qui pronostiquait dans sa « Visite des Pauvres » que « parler d'autrui pour agir sur autrui, c'est tenter d'entrer dans une âme. On y arrive d'autant plus qu'on sait mieux suivre les voies de Dieu… Dieu seul est assez subtil, assez fort pour entrer partout. Ceux qui sont avec Dieu entrent dans le tréfonds de l'âme d'autrui. »

Ses « Pensées pour la suite des jours », qui nous restent comme un trésor, il ne les avait pas seulement écrites de sa plume soignée, mais sorties de son cœur brûlant ; et il les vivait en toutes occasions. Il y a donc lieu de penser qu'en mettant le pied à son bureau de l'église des Etrangers, il redisait : « Seigneur, donnez-moi ce qu'il faut que je donne, afin que j'aie d'où le donner vraiment, et de telle façon que l'on sente que c'est bien Vous qui donnez à travers moi. »

Mais encore, quelle était donc « la façon » humaine d'un Ghika, dispensateur de son Dieu ? Elle vaut d'être précisée ; et elle le fut par lui dans sa « Visite des Pauvres » : « S'il est un mot que l'usage vilain du monde [127] a rétréci, c'est celui de charité… Au sens originel du mot grec ou latin, c'est l'amour, l'amour désintéressé, l'amour libre, l'amour à la fois délivré et purifié… Cette charité, cet amour, ils vont à Dieu et au prochain, suivant le commandement qui fait de ces deux amours une même chose. Dieu est en effet le plus proche de nos prochains ; et le prochain, c'est Dieu qui éprouve en un autre notre amour pour Dieu…

« L'amour envers le prochain, nous avons à l'exercer envers les pauvres, les malades de corps et d'âme, envers nos âmes à nous-mêmes qui sommes un prochain, et le plus prochain de tous, celui que nous oublions parfois le plus…

« Dans cet amour du prochain, nous pourrions faire rentrer aussi l'amour de notre mort - un prochain aussi et un inévitable prochain, et celui de notre éternité. N'oubliez pas ces deux prochains nouveaux dans vos pensées et dans vos actions. Invisibles et présents, ils vous coudoient et vous interrogent…

« La charité comprend toutes les charités - ces pluriels qu'ont accumulé les faiblesses et les impuissances de ce monde : depuis les charités de secours indispensables à la vie matérielle, jusqu'à celles qui s'adressent à la vie morale, sociale, religieuse… les charités d'union, de réunion, de rapprochement, de groupement, de pacification, celles d'instruction, de consolation, de protection, celle d'intercession et de prière… »[6].

Sans doute n'était-il pas inutile de rappeler ces principes pour comprendre « la manière » dont s'exerçait le zèle de Mgr Ghika dans les cas les plus inattendus. Il était d'abord total, sans restriction : « Le plus abandonné est, dès que tu le vois, le plus proche de tous les tiens. Il n'a que toi. Tu lui appartiens donc plus que tous » (*Pensées*). Il était ensuite à la fois discret et audacieux. L'un paraît [128] exclure l'autre et l'ensemble pose un paradoxe ; leur union cependant, chez notre apôtre, produisait une harmonie qui captait les âmes.

« Il ne pouvait comprendre, note Jean Daujat, qu'un chrétien réduise ses préoccupations apostoliques à un cercle limité et n'ait pas à cœur l'extension de l'Eglise en tous milieux et en tous lieux jusqu'aux extrémités de la terre. Il ne s'agissait pas d'un zèle autoritaire, inquiet, indiscret, amer comme chez ceux qui se recherchent eux-mêmes dans leur apostolat et y introduisent leur orgueil, mais d'un zèle patient, confiant, serein, discret, doux, humble, d'un zèle qui attendait tout de la grâce de Dieu et rien de

[6] Prince Vladimir Ghika, « *Entretiens spirituels* », éd. Beauchesne, Paris, 1961.

lui-même, en un mot, d'un zèle d'amour, (et en rien un zèle de domination). Il était d'une fermeté et d'une intransigeance inébranlables dès que les exigences de la charité ou l'affirmation de la vérité étaient en jeu et jamais, alors, il n'aurait fait la moindre concession par calcul, ou pour plaire, ou pour s'assurer une réussite purement humaine ; et pourtant, jamais il ne s'irritait, jamais il ne s'emportait ; toujours il conservait dans la discussion sa patience et sa douceur inaltérables et son attitude calme, humble et aimante. Mais cette patience qui se plie et se soumet à l'heure de Dieu était inséparable d'une sainte impatience du règne de Dieu qui lui arrachait les cris de prière que nous avons déjà cités et lui donnait tous les dévouements comme toutes les audaces pour hâter l'avènement de ce règne de Dieu dans toutes les âmes et sur le monde entier. Il était en plénitude ce que la Sainte Ecriture nomme « un homme de désir », et Dieu seul sait ce qu'a pu être, dans le fond de son cœur, l'intensité de ses supplications. Ses dévouements et ses audaces étaient en revanche visibles aux yeux de tous. »

Autour de lui, et même chez ses amis, on pouvait s'étonner de ces audaces-là poussées si loin, oui, si loin ! Mais lui, les maniait dans une simplicité totale parce que l'amour divin lui soufflait de tout oser. A la face de n'importe qui, [129] il nommait son Jésus : « Jésus », et lui vouait la terre entière. Et quand les âmes lui résistaient, à la manière de saint Philippe de Néri, « il obligeait Dieu à le secourir », sûr d'une réussite appuyée à la conviction que les nécessités de l'âme sont réglées par le continuel écoulement de la divine miséricorde.

Il savait que « tout ce qui touche à l'âme a une souplesse insoupçonnée… qu'elle est à la fois le plus docile et le plus inflexible des pouvoirs ; et la volonté, secondée de Dieu, jouit d'une extraordinaire puissance sur elle comme sur les résultats de son action. Il faut que tout ce qui ne vous demande que de l'âme vous soit facile, sans fausses hontes, sans timidités, sans embarras, sans défaillances. Si de ce côté tant de choses sont hors de nos

moyens, c'est surtout parce que nous n'osons pas, parce que nous ne voulons pas assez, nous n'allons pas assez simplement à l'acte requis : ce qu'on fait simplement est simple à faire » (*Visite des Pauvres*).

Un magnifique exemple des résultats obtenus par une telle méthode - si méthode il y a ! - est fourni par un fait personnel, aussi intime que bouleversant survenu dans la famille de Jean Daujat, et que celui-ci n'a pas craint non plus de raconter :

« Mgr Ghika avait quelquefois ce qu'il appelait lui-même « des grâces de conversions-éclairs » : j'ai vu des cas où, les circonstances ne lui permettant que quelques minutes de conversation avec une personne établie depuis longtemps dans l'erreur ou le péché, il fonçait immédiatement en lui parlant de l'amour de Dieu d'une manière déroutante pour les calculs humains, et qui pouvait paraître folle, et où il a suffi de ces quelques minutes de conversation avec lui pour que la personne demande le baptême, ou se confesse et communie. Le 15 novembre 1931, cinq minutes avant la [130] messe d'action de grâces, anniversaire de notre mariage, mon père, qui ne s'était pas confessé depuis 40 ans, fut invité par Mgr Ghika à se confesser pour communier avec nous : il le fit aussitôt, et cette confession, et cette communion furent le point de départ d'un essor spirituel guidé par Mgr Ghika qui conduisit, en quelques années, mon père à une grande intimité d'âme avec le Christ (et finalement à mourir en répondant à ma femme qui lui faisait remarquer que son oreiller avait glissé et que sa tête reposait sur le bois : « Jésus aussi »). Je cite ce cas qui me touche particulièrement, mais j'ai vu bien d'autres exemples où il s'agissait, ce qui n'était pas le cas de mon père, de très grands pécheurs. »

Une de ses conversions, qui eut un certain retentissement fut celle de Panait Istrati, écrivain réputé de la littérature roumaine, lancé par Romain Rolland, et connu comme militant dans les milieux communistes français. D'abord enthousiaste, puis déçu

dans ses activités, très malade par ailleurs, il se mourait en 1934 sur un lit d'hôpital, dans une révolte « avec rage et blasphème » contre les lettres de consolation chrétienne que lui adressait François Mauriac. Mgr Ghika, qui avait commencé aussi à lui écrire, arrive à son chevet. La conversion est complète… Il célèbre le Saint Sacrifice dans la chambre du malade qui communie, après s'être confessé, et meurt chrétiennement un peu plus tard.

Cette autorité presque miraculeuse qu'il exerçait sur les âmes, il savait la puiser dans la toute-puissance de sa messe où il tenait en mains, suivant sa propre expression, « le Christ donnant et le Christ donné, à la fois distributeur et distribué ». C'est ce qui explique sa manière d'agir en certains cas de conversion où il décidait de céder rapidement à la grâce, sans tergiversation ni calcul ; c'est ce qui le porta chez M. Bergson après la publication des « Deux sources » ; d'où une importante conversation de deux heures au cours de laquelle il lui dit : « Non, monsieur, vous n'avez [131] pas le baptême de désir, mais le désir du baptême, ce qui est tout autre chose. »

Nous savons qu'il voyait en tout une preuve de l'amour de Dieu, dans la nature et dans la grâce, et que nous devons répondre à ces preuves par une correspondance active qui continue Dieu, de par sa volonté délicatement bonne… La jolie histoire suivante, dont je n'ai pas connu les bénéficiaires, mais qu'il m'a racontée directement, illustre bien cette manière de comprendre le plan providentiel et de s'y conformer.

Un jour donc, en sortant de l'ordination d'un de ses fils spirituels, il est abordé par un ami de celui-ci qui lui demande ce qu'on pourrait bien faire pour sa mère incroyante. En causant avec son interlocuteur, des souvenirs surgissent, se précisent, s'enchaînent : mais, cette dame ne serait-elle pas certaine petite fille qui fut pour Vladimir, alors âgé de cinq ans, une camarade de jeux sur la plage de Biarritz ? Il lui fait demander par son fils si elle se souvient des deux frères Ghika qui s'amusaient alors avec elle et, après toutes sortes de péripéties, il va la voir… Un quart

d'heure de conversation suffit pour qu'il propose ensuite à son fils demeuré dans la pièce à côté : « Voulez-vous servir de parrain à votre mère ? » Elle avait elle-même demandé le baptême, confirmant une fois de plus que « la grâce est une impatience de Dieu », suivant le mot de notre apôtre, lequel me dit, en conclusion de cette aventure, avec la tranquille certitude qu'on met à vérifier une équation : « Et voilà : c'est pour que je puisse un jour la baptiser que le bon Dieu nous a fait faire ensemble des pâtés de sable, sur la plage de Biarritz, il y a 54 ans. »

Combien de tels faits rendent vivante, colorée, féconde cette page de la « Visite des Pauvres » que je m'en voudrais de ne pas citer encore à titre de doctrine-mère d'un tel Apostolat :

[132]

« Un acte de bien, une œuvre de bien accomplis dans l'esprit de Dieu sont à la fois son œuvre et notre œuvre, son acte et notre acte. Saint Paul parlait d'accomplir en lui, par ses souffrances, ce qui manquait à la Passion de Jésus : parole mystérieuse et admirable, faite pour déceler le trésor de mérites laissé entre les mains des hommes par l'étrange sollicitude d'un Dieu qui a pourtant assez souffert pour tout racheter. S'il est permis de détourner de leur sens habituel des paroles déjà saintement audacieuses, les œuvres d'amour et de charité, les œuvres chrétiennes où règne le Saint-Esprit d'amour, accomplissent, par Jésus, dans le monde, ce qui manque à la Passion de Jésus, et j'entends ici par Passion cet amour que le langage humain appelle aussi passion, cet amour démesuré que notre courte sagesse ne saurait taxer que de folie. Il a laissé aux chrétiens, ressenti jusqu'à la douleur, jusqu'à la mort, cet amour passionné de toute âme vivante, de tout être sorti des mains de Dieu, de tout être qui souffre surtout, et depuis qu'il est remonté auprès de son Père, depuis que sa nature humaine n'est plus soumise aux servitudes de ce monde, il en a comme confié la suite à nos cœurs. Sous le souffle ardent de l'Esprit, les œuvres d'amour, comme les œuvres

d'expiation et de vivant martyr, continuent la passion, l'amour passionné du Christ pour les hommes. Elles donnent ce qui manque à Celui qui « n'en a jamais assez » d'aimer, de donner, de se donner, de donner du sien et des siens. »

Revenant à Paris, nous y trouverons un petit groupe roumain d'étudiants catholiques très attachés à Mgr Ghika qui fit avec lui son premier pèlerinage à Chartres. Les réfugiés russes, nombreux alors, reçurent souvent aussi de lui des secours, par la Commission Pontificale dont il représenta l'un des membres actifs. Chez les orthodoxes russes, que ne tenta-t-il pas pour assurer une œuvre de liaison et de connaissance réciproque entre l'Orient et l'Occident, dans son souci de « ramener à l'unité de l'Eglise ceux de nos [133] frères qui en sont encore séparés » ? Là aussi, des conversions, poussées, pour plusieurs, jusqu'à l'Ordination, ont confirmé le succès de cet apostolat. Par ailleurs, pour permettre aux Latins de mieux s'unir aux cérémonies des messes orientales, il publia une traduction française de la liturgie de saint Jean Chrysostome.

On s'explique mieux, après cela, pourquoi et comment son confessionnal de la rue de Sèvres était littéralement assiégé par des gens de toutes sortes dont certains s'avéraient dangereux ; ce qui justifie la réflexion du prince Démètre craignant que son frère ne finisse, un jour, « assassiné par l'un de ses pénitents ». Lui, le très doux Père, n'avait peur de personne. Il ne craignait rien de ce misérable et interminable défilé, n'ayant d'ailleurs pas le temps de penser à lui, bien trop occupé qu'il était à répondre à l'appel de toutes les détresses par une aide immédiate et inlassable. Il lui suffisait de bénir, de consoler, d'éclairer, de convertir ; faut-il dire aussi de guérir ?

Nous avons été, sur ce point, d'autres et moi, au courant de faits que la science médicale ne saurait expliquer : « A propos de ses visites de malades, témoigne Jean Daujat, il faut signaler que plusieurs guérisons miraculeuses ont été opérées de son vivant durant les vingt dernières années de sa vie. Comme le Curé d'Ars

attribuait tous ses miracles aux reliques de sainte Philomène, Mgr Ghika attribuait ses guérisons à une relique de la Passion qu'il portait toujours sur lui et appliquait aux malades (un fragment cassé de la Sainte Couronne d'épines que le cardinal Verdier lui avait donné) : je suis, certes ! bien convaincu qu'un miracle peut se faire par l'instrument d'une relique de la Sainte Couronne d'épines, je ne suis pourtant pas sûr que ces guérisons auraient eu lieu si cette relique avait été appliquée aux malades par quelqu'un d'autre. Le R. Père Chorong (Lazariste) rapporte notamment la guérison complète et médicalement inexplicable d'un officier paralysé à la suite d'une fracture de la colonne [134] vertébrale. Moi-même, j'ai eu connaissance, à Paris, de la guérison d'une tumeur cancéreuse. »

Et ce peintre animalier atteint d'un cancer de la gorge ? Une trachéotomie avait été pratiquée pour lui permettre la respiration. Mais il ne pouvait plus être prolongé que de quelques semaines au maximum, quand Mgr Ghika célébra la messe à son chevet pour implorer sa guérison avec toute sa famille. Un mois après, le teint jaune paille avait disparu. L'ex-condamné mangeait, se promenait : tout allait bien pour lui, désormais ! Après ces guérisons et d'autres sans doute que nous ignorons, il y en eut une, en Belgique, durant l'été 1934, également inexplicable médicalement parlant.

Ainsi donc Mgr Ghika réalisait-il en plénitude le don du « tout à tous » de saint Paul, disponible partout et consacrant à chaque âme le temps nécessaire, sans la presser, sans témoigner de hâte ou d'impatience quelle que fut sa surcharge par ailleurs. Pour chacune, il se montrait tendrement attentif comme si elle eût été seule au monde. N'avait-il pas noté, dans ses « Pensées pour la suite des jours » : « Tous les nouveaux venus que tu croises durant la suite des jours sur les chemins de ta vie, regarde-les pour leur faire place en ton âme avec le regard qu'avait le patriarche de jadis pour l'hôte, l'hôte de passage, mystérieux toujours et sacré. Dans

le plan divin, nulle rencontre n'est indifférente, et là peut encore s'exercer cette vertu aux occasions trop périmées, cette vieille vertu de l'hospitalité. »

A défaut de cette hospitalité entre les murs de nos maisons dont il s'était dépouillé, ce grand ami de tous logeait chacun au creux le plus chaud de son âme. Cela pouvait lui coûter cher ! Comme nous l'avons déjà remarqué, après certaines séances, il paraissait littéralement décomposé et nous avouait, sans perdre son délicieux sourire, qu'il existe [135] chez le prêtre en lutte avec Satan, pour l'enjeu des âmes, un très réel et effrayant « envers de la Communion des saints ».

Qui saura jamais tout ce qu'il lui fallut supporter du démon pour acheter ceux qu'il sauvait ? « Avant l'assaut, me disait-il, c'est l'âme du pécheur qui le paie ; après, c'est le prêtre qui l'a arraché au péché ; et il peut être attaqué sous la forme même des tentations qu'il a dû vaincre chez l'autre. »

De ses collaborateurs il attendait aussi une pleine charité ; car il eut des auxiliaires dans ce domaine des conversions, tout comme dans le domaine matériel de Villejuif et autres lieux : « Enseignez aux pauvres, avait-il réclamé autrefois à ses Dames de Charité, et codifié ensuite dans « La Visite des pauvres », à faire tous les matins à Dieu un simple et généreux cadeau des peines de la journée ; et pour que rien ne reste dans le vague, faites-leur appliquer le mérite et la force de ces peines devenues celles de Jésus, notre frère et notre Dieu, à telle ou telle grâce précise : guérison ou conversion d'un être cher. Faites bien vivre cette sainte habitude en eux : remerciez-les personnellement de la grâce obtenue, si Dieu l'accorde à la suite de ces offrandes. Et (c'est un détail de pratique, mais un détail qui a son importance) faites prier surtout de la sorte les pauvres temporels pour les pauvres spirituels, les malades du corps pour les malades de l'âme… Une autre modalité à observer, qui vous prendra le cœur des pauvres et lui donnera pour vous, en Dieu, une sainte amitié : comme à un ami intime, puissant auprès du Tout-Puissant,

recommandez-lui vos intentions les plus nobles et les plus cachées à d'autres ; confiez-lui sans fausse honte ce que vous désirez de meilleur et ce que vous espérez obtenir de Dieu par son entremise. »

[136]

A Paris comme autrefois à Bucarest, le travailleur que fut Mgr Ghika s'appuyait donc, pour gagner ses victoires, sur un bataillon d'affligés de toutes sortes dont il réclamait le concours à la manière qu'il vient d'exposer. A tel grand malade, à bout de forces physiques, il recommandait telle âme à bout de résistance contre le mal. Et le malade retrouvait de la vigueur pour aider à fondre le péché du frère inconnu.

Le Père réclamait également le concours de ceux qu'il enseignait à Paris, comme il l'avait fait à Bucarest où il disait encore à ses Dames de Charité : « Nous avons beaucoup de travail et de lumière à fournir, une tâche importante à poursuivre « ensemble ». Société et réunion chrétienne établie avec la consécration de l'Eglise, notre Groupement participe à la Communion des saints. De là naissent d'étranges, de profonds, de sérieux rapports entre nous. De par cette communion des âmes, le bien fait par l'une de vous profite à toutes d'une manière plus spéciale qu'avant l'établissement de notre Association. Le mal fait par l'une d'entre vous est, sans que vous vous en doutiez peut-être, une blessure, un tort porté à toutes à la fois, une sorte de vol de grâces opéré au trésor commun… »

Bien des années après, il nous tenait, à Notre-Dame de France, le même langage sur ce côté négatif de la Communion des saints : « De même que le bien se transmet, le mal que nous faisons est un vol à autrui. Et quand nous attendons ces grâces extraordinaires que nous désirons, et qui ne viennent pas, c'est qu'il y avait, de notre part, à fournir quelque chose que nous ne fournissons pas. Dans l'Evangile, le paralytique de la piscine de Siloé attendait sa guérison ; mais il fallait l'effort collectif de plusieurs pour le tremper dans l'eau ; et comme cet effort n'avait pas été fait,

l'homme n'était pas encore guéri après 38 ans… Il y a donc, dans le phénomène de la Communion des saints, une immense responsabilité en bien comme en mal. Porter des gens malades [137] dans l'eau agitée - c'est-à-dire, de nos jours, à Notre-Seigneur Lui-même - c'est le moyen d'obtenir leur guérison de corps et d'âme. »

Ces corps et ces âmes pouvaient peser parfois d'un invraisemblable poids sur celui qui les portait, comme en témoigne un fait sur lequel je termine ce chapitre des audaces de Mgr Ghika au service des miséricordes divines. Il paraîtra invraisemblable à quelques-uns, peut-être ? J'en garantis pourtant l'authenticité, puisqu'il me fut conté par le héros lui-même dont je respecterai, entre guillemets, certaines expressions propres.

Deux dames incroyantes sont, un jour, en train de causer dans un salon « de ces graves questions de modes qui préoccupent les dames ». L'une d'elles est la femme d'un ingénieur étranger, athée, qui avait eu autrefois des relations avec le prince… Une petite fille de 5 ans, qui joue plus loin et folâtre dans les pièces voisines, arrive tout à coup auprès de l'une des dames - sa mère - en sanglotant, folle de terreur :

- Il y a quelque chose de terrible… là… dans ce coin. Un petit bonhomme qui a des clous dans les mains et dans les pieds !

Elle venait de découvrir un crucifix d'art, relégué en effet dans un coin, mais admis pourtant à cause de sa valeur artistique et qui lui-même, passé en des mains diverses, portait sur lui toute une histoire de grâces.

On est bien obligé de répondre aux questions angoissées de l'enfant :

- Pourquoi ?… Comment ?… Qu'est-ce qu'il avait fait, ce bonhomme ?

Il s'ensuit un cours de catéchisme rudimentaire ; mais la gamine pleurant toujours, on ne parvient à la calmer qu'en lui affirmant :

[138]

- Ne t'en fais pas. Il ne souffre plus. Il est ressuscité.

En apprenant cet incident, Mgr Ghika fait l'impossible pour aborder une telle petite fille et arracher à la famille l'autorisation de la baptiser. Ce baptême fut typique. Il fallait procéder rapidement sans laisser aux parents le temps de revenir sur leur décision. Très vite donc, il s'improvisa, avec un grand plénipotentiaire, ami du prince, pour parrain : et, comme marraine, une marchande de sucres d'orge « au zèle caraméleux » qui avait pris Mgr Ghika en amitié et le « bourrait de sucreries à distribuer ».

Tout ce monde étant arrivé devant l'église où doit se dérouler la cérémonie - une église perchée au-dessus de 15 marches - voilà la petite qui, brusquement, refuse d'avancer. A quatre… cinq reprises, au long des escaliers, elle renâcle et hurle :

- Je ne veux pas. Non ! Je ne veux pas… qu'on me baptise !

Elle est hideuse, convulsée par cette colère qui rend les visages d'enfants « semblables à un chou-fleur qui serait rouge ».

Ayant déjà revêtu ses ornements, le prêtre ne sait faire autre chose que prier, d'abord pour éviter un scandale, ensuite pour obtenir à l'enfant la grâce baptismale. Pendant ce temps, le parrain, saisi d'une inspiration, tire un chapelet de sa poche et montre à la révoltée « le petit bonhomme qui a des clous dans les mains et les pieds ». C'est sa vue, seule, qui la décide à « entrer dans sa religion ».

Et, une fois décidée, la petite court vers les fonts baptismaux. En constatant leur hauteur, la voilà qui va chercher une chaise alentour, monte dessus et se prête maintenant avec docilité à la cérémonie. Au retour, elle fait à la famille des réflexions inattendues :

- Ce prêtre qui m'a baptisée, je voudrais bien le revoir, mais ce sera très difficile.

[139]

- Non… Pourquoi ?

- Je vous dis que ce sera très difficile parce que c'est le bon Dieu qui l'a envoyé. Et alors, c'est qu'il habite auprès de Lui… Et on ne revient pas comme ça du Paradis !

Elle devait pourtant le revoir, ce prêtre qui obtint, quand elle eut 10 ans, de lui faire faire sa Première Communion. Les parents y assistaient, dans un simple geste de convenance mondaine. Le ministre, distributeur de l'Amour, pouvait-il s'en contenter ?

Avant de communier l'enfant, allant même plus loin que sa propre pensée, il lui dit avec assurance :

- Tu as eu pitié de Lui. Dis-lui, à ton tour, d'avoir pitié de toi et de ta famille. Et Il aura pitié.

La maman est bouleversée, car elle a une autre enfant de 3 ans qui ne parle pas et ne donne aucun signe d'intelligence… Mais, dans le mois suivant, voici la petite infirme qui émet des sons : elle s'éveille à la vie : elle court au-devant de Mgr Ghika quand il vient à la maison, grimpe sur ses genoux, lui prend la main qu'elle pose sur sa propre tête comme pour l'obliger à la bénir.

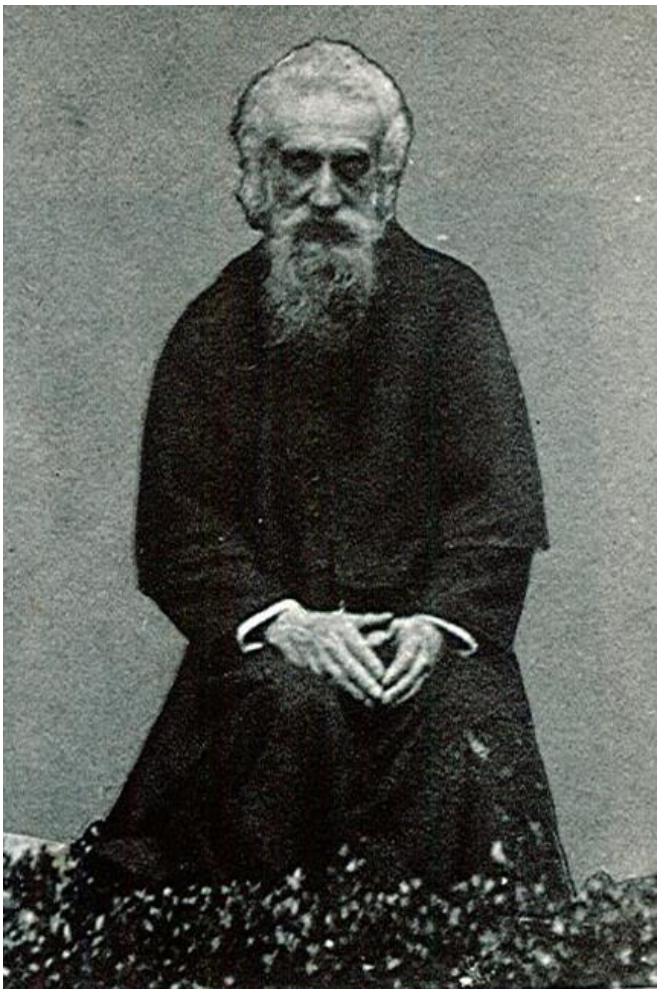
Comment, après cela, la famille résisterait-elle à Dieu ?

Mais qui donc lui en aura obtenu la grâce ? Peut-être une autre famille inconnue d'Argentins très catholiques, parents eux aussi d'une enfant affligée de la même infirmité, et que Mgr Ghika, au cours d'un précédent voyage, avait rencontré sur un bateau. Ayant imposé la relique qu'il portait sur lui à cette fillette, elle était devenue normale. Fous de joie, ses parents avaient accepté de prendre en charge spirituelle la famille française où l'on souffrait - et sans Dieu ! - de la peine qu'ils avaient soufferte.

Depuis lors, ces Argentins priaient pour ces Français.

Envers… ou endroit de la Communion des saints, nous n'apprendrons que dans l'éternité tout ce dont, sur terre, nous t'aurons été redevables !

Monseigneur Ghika
Cliché S.-M. Durand



Monseigneur Ghika devant sa baraque à Villejuif
Cliché Yvonne Estienne